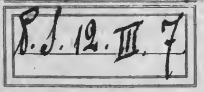
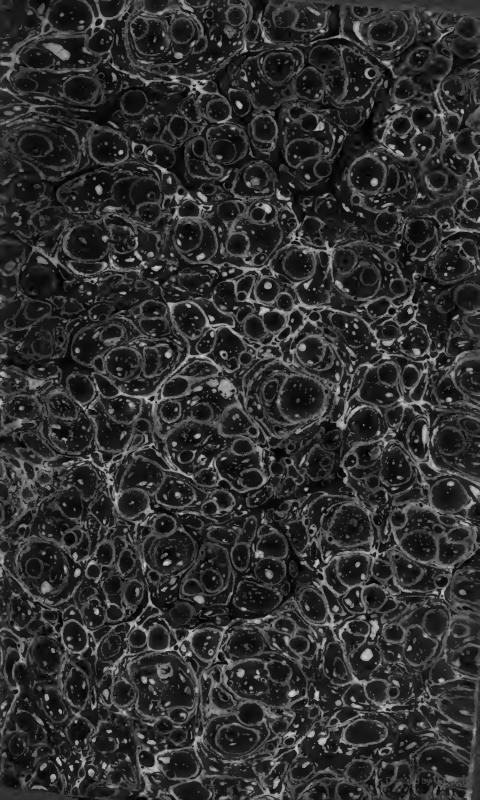
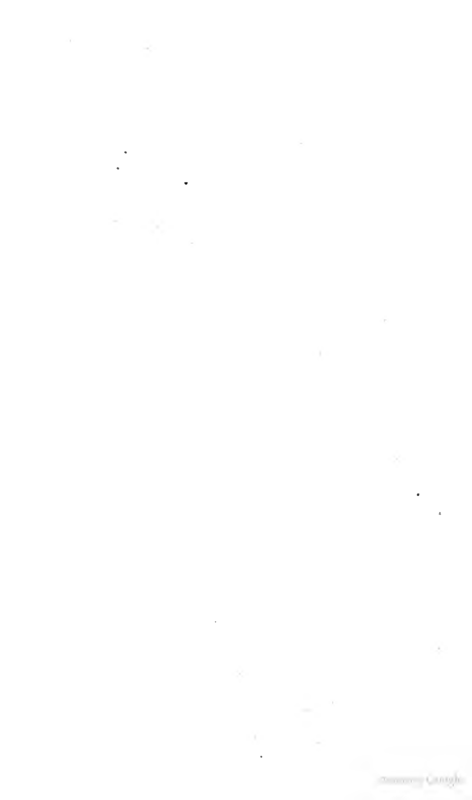

PALLI











RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME TRENTIÈME.

Drames. 2.

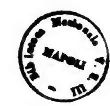
VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXX.



Second Ordre.



A PARIS,

Chez MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands-Augustins, N.° 25;

ET A VERSAILLES,

Chez LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.

EUGÉNIE,

DRAME,

PAR CARON DE BEAUMARCHAIS,

Représenté, pour la première fois,
le 25 juin 1767.

> Une seule démarche hasardée m'a mise
> à la merci de tout le monde.
>
> EUGÉNIE, *acte* III, *scène* IV.



NOTICE

SUR BEAUMARCHAIS.

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, naquit à Paris, le 24 janvier 1732. Son père, qui étoit horloger, lui inspira le goût de cet état, qu'il exerça pendant quelque temps sous le nom de Caron; celui de Beaumarchais, qu'il prit dans la suite, n'appartenoit point à sa famille. Il avoit beaucoup de goût pour la musique, jouoit très-bien de plusieurs instrumens; mais surtout de la guitarre et de la harpe. Ces talens le firent admettre aux concerts des sœurs de Louis XV, et bientôt, son amabilité, son esprit fin et insinuant, lui gagnèrent toute la bienveillance de ces princesses. Il s'attacha, par leur protection, à monsieur Pâris Duverney, et en peu de temps son génie pour les affaires se développa. L'approvisionnement de l'Amérique pendant la guerre qu'elle eut à soutenir pour son indépendance contre l'Angleterre, fut la première opération à laquelle il se livra. Cette vaste et audacieuse entreprise eut pour lui les résultats qu'il en avoit espérés: elle lui rapporta des bénéfices immenses. Beaumarchais les consacra à former des établis-

semens utiles, et il eut le talent, dans ses spéculations, de concilier les intérêts du public avec les siens propres.

Dans le même temps qu'il travailloit ainsi à faire sa fortune, Beaumarchais s'occupoit de littérature et composoit des pièces de théâtre.

Eugénie, drame en cinq actes, en prose, joué le 29 janvier 1767, fut le premier de ses ouvrages dramatiques. Cette pièce fut représentée avec succès seize fois de suite. Le sujet est tiré d'un épisode du Diable boiteux.

Les deux Amis, drame en cinq actes, en prose, donné pour la première fois le 13 janvier 1770, eut douze représentations.

Le 23 février 1775, Beaumarchais fit représenter le *Barbier de Séville*, comédie, d'abord en cinq actes, puis réduite à quatre. Cette pièce, pleine de gaîté, est la mieux conçue et la mieux faite de toutes celles de l'auteur. Elle est jouée souvent, et on la revoit toujours avec le même plaisir.

Les hardiesses, en tous genres, que l'on remarque dans *la Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes, en prose, plus connue maintenant sous ce dernier titre, en firent regarder la publication comme dangereuse; Beaumarchais fut trois ans à combattre ces obstacles. Enfin sa persévérance, de puissantes protections, et surtout l'esprit du siècle en triomphèrent. La pièce fut jouée pour la première

fois, le 27 avril 1784 : trois personnes furent étouffées à l'ouverture des bureaux, et plus de trois cents dînèrent dans les loges pour y avoir place. Le succès fut incertain, cependant Beaumarchais prédit que cette comédie iroit à plus de cent représentations : en effet, elle fut jouée deux ans de suite, une ou deux fois par semaine. Elle valut cinq cent mille francs à la comédie et quatre-vingt mille à l'auteur.

L'*Autre Tartufe* ou *la Mère coupable*, drame en cinq actes, en prose, joué d'abord au théâtre du Marais, le 26 juin 1792, parut pour la première fois sur le théâtre français, le 5 mars 1797.

Outre ces ouvrages, l'auteur fit encore *Tarare*, opéra en cinq actes. Mais ce qui, peut-être, lui acquit plus de célébrité que toutes ces pièces, ce furent les mémoires qu'il publia contre le sieur Goësman, et contre Kornman.

A l'époque de la révolution, Beaumarchais fut élu membre de la première commune provisoire de Paris; sa vie étant menacée, il se sauva successivement en Hollande et en Angleterre. De retour en France, il fut de nouveau exposé aux persécutions; enfin il espéroit pouvoir jouir de quelque tranquillité, lorsqu'une apoplexie dont il fut frappé au milieu de son sommeil, l'enleva dans la nuit du 17 au 18 mai 1799.

(Pour l'intelligence de plusieurs scènes, dont tout l'effet dépend du jeu théâtral, on a cru devoir joindre ici la disposition exacte du salon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes: celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez madame Murer; celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du salon à droite, est la porte qui mène au jardin; vis-à-vis à gauche, est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un lustre allumé; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du salon est l'aspect relatif aux spectateurs. En lisant la pièce, on sentira la nécessité de connoître cette disposition des lieux qui est indiquée en partie dans le dialogue de la première scène.)

HABILLEMENT
DES PERSONNAGES,

SUIVANT

L'ÉTAT DE CHACUN EN ANGLETERRE.

Le baron Hartley, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris et veste rouge à petit galon d'or : une culotte grise, des bas gris roulés, des jarretières noires sur les bas, de petites boucles à ses souliers carrés et à talons hauts, une perruque à la brigadière ou un ample bonnet; un grand chapeau à Ragotzi; une cravate nouée et passée dans une boutonnière de l'habit; un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

Le comte de Clarendon, jeune homme de la cour; un habit à la française des plus riches et des plus élégans : dans les quatrième et cinquième actes, un frac tout uni à revers de même étoffe.

Madame Murer, riche veuve du pays de Galles; une robe anglaise toute ronde, de couleur sérieuse, à bottes, sans engageantes, sur un corps serré descendant bien bas, un grand fi-

chu carré à dentelles anciennes, attaché en croix sur la poitrine; un tablier très-long, sans bavette, avec une large dentelle au bas, des souliers de même étoffe que la robe; une barrette anglaise à dentelles sur la tête, et par-dessus un chapeau de satin noir à rubans de même couleur.

EUGÉNIE; une robe anglaise toute ronde; de couleur gaie, à bottes, comme celle de madame Murer; le tablier de même que sa tante; des souliers blancs, un chapeau de paille doublé et bordé de rose; une barrette anglaise à dentelles sous son chapeau.

SIR CHARLES; un frac de drap bleu de roi à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veste rouge croisée à petit galon; culotte noire, bas de fil gris; grand chapeau uni, cocarde noire; les cheveux redoublés en queue grosse et courte; manchettes plates et unies.

M. COWERLY, capitaine de haut-bord; grand uniforme de marine anglaise; habit de drap bleu de roi à paremens et revers de drap blanc, un galon d'or à la mousquetaire; veste blanche, même galon; double galon aux manches et aux poches de l'habit; bouton de métal en bosse unis; grand chapeau bordé, cocarde noire fort apparente; cheveux en cadenettes.

DRINK; habit brun à boutonnières d'or, et à taille courte, fait à l'anglaise.

Betsy, jeune fille du pays de Galles; une robe anglaise de toile peinte toute ronde, à bottes, très-petites manchettes; fichu carré et croisé sur la poitrine; tablier de batiste très-long, barrette à l'anglaise sur la tête; point de chapeau.

PERSONNAGES.

LE BARON HARTLEY, père d'Eugénie.

LE LORD COMTE DE CLARENDON, amant d'Eugénie, cru son époux.

MADAME MURER, tante d'Eugénie.

EUGÉNIE, fille du baron.

SIR CHARLES, frère d'Eugénie.

COWERLY, capitaine de haut-bord, ami du baron.

DRINK, valet de chambre du comte de Clarendon.

BETSY, femme de chambre d'Eugénie.

ROBERT, premier laquais de madame Murer.

Personnages muets.

Des valets armés.

La scène est à Londres, dans une maison écartée, appartenant au comte de Clarendon.

EUGÉNIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE BARON HARTLEY, MADAME MURER, EUGÉNIE, BETSY.

Le théâtre représente un salon à la française du meilleur goût. Des malles et des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglais près de la bougie. Eugénic tient un ouvrage de broderie. Le baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus; de l'autre, une bouteille de marasquin empaillée : elle verse un verre au baron, et regarde après de côté et d'autre.

BETSY.

COMME tout ceci est beau! Mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir.

LE BARON, *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite?

BETSY.

Oui, Monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chez madame.

LE BARON.

J'entends : ici dessus.

MADAME MURER.

Vous ne sortez pas, Monsieur? il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse.... Eh bien! Eugénie, tu ne dis mot : est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon père.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta tante.

EUGÉNIE.

Cette maison est si recherchée...

MADAME MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût... comme tout ce que le comte fait faire. On ne trouve rien à désirer ici.

EUGÉNIE, *à part.*

Que celui à qui elle appartient.

(*Betsy sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, EUGÉNIE, MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT.

MONSIEUR, une voiture....

LE BARON, *à Robert, en se levant.*

Mon chapeau, ma canne...

MADAME MURER.

Robert, il faudra vider ces malles et remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le temps de se reconnoître.

LE BARON, *à Robert.*

Où dis-tu que loge le capitaine?

ROBERT.

Dans Suffok-Street, tout auprès du Bagnio.

LE BARON.

C'est bon.

(Robert sort.)

SCÈNE III.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER, *d'un ton un peu dédaigneux dans toute cette scène.*

J'ESPÈRE que vous n'oublierez pas de vous faire

écrire chez le lord comte de Clarendon, quoiqu'il soit à Windsor; c'est un jeune seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres, et vous sentez que ce sont là de ces devoirs....

LE BARON, *la contrefaisant.*

Le lord comte un tel, un grand seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine!

MADAME MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, Monsieur?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma sœur; voilà trois fois que vous le dites : j'irai en sortant de chez le capitaine Cowerly.

MADAME MURER.

Comme il vous plaira pour celui-là; je ne m'y intéresse, ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment? Le frère d'un homme qui va épouser ma fille?

MADAME MURER.

Ce n'est pas une affaire faite.

LE BARON.

C'est comme si elle l'étoit.

MADAME MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée, de marier votre fille à ce vieux Cowerly, qui n'a pas cinq cents livres sterling de revenu, et qui est encore plus ridicule que son frère le capitaine!

LE BARON.

Ma sœur, je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave officier, mon ancien ami.

MADAME MURER.

Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure ni son ancienneté; je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON.

De la manière dont les hommes d'aujourd'hui sont faits, c'est assez difficile.

MADAME MURER.

Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON.

Honnête.

MADAME MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi, presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

MADAME MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme! Puisqu'il faut vous dire tout, ma sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées : croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre?

MADAME MURER.

Vous comptiez bien sur mon opposition quand

vous avez fait ce bel arrangement; il pourra vous coûter quelque chose, mais je ne changerai rien au mien. Je suis veuve et riche, ma nièce est sous ma conduite, elle attend tout de moi; et depuis la mort de sa mère, le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois; mais vous n'entendez rien.

LE BARON, *brusquement.*

Il est donc assez inutile que je vous écoute: je m'en vais. Adieu, mon Eugénie; tu m'obéiras, n'est-ce pas? (*Il la baise au front, et sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Qu'il m'amène ses Cowerly. (*Après un peu de silence.*) A votre tour, ma nièce, je vous examine. Je conçois que la présence de votre père vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage; mais avec moi, que signifie cet air? J'ai tout fait pour vous; je vous ai mariée... Le plus bel établissement des trois royaumes! Votre époux est obligé de vous quitter, vous êtes chagrine; vous brûlez de le rejoindre à Londres; je vous y amène; tout cède à vos désirs...

EUGÉNIE, *tristement.*

Cette ignorance de mon père m'inquiète, Madame. D'un autre côté, milord... Devions-nous

le trouver absent, lorsque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée ?

MADAME MURER.

Il est à Windsor avec la cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter...

EUGÉNIE.

Il a bien changé!

MADAME MURER.

Que voulez-vous dire ?

EUGÉNIE.

Que s'il avoit eu ces torts lorsque vous m'ordonnâtes de recevoir sa main, je ne me serois pas mise dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

MADAME MURER.

Lorsque je vous ordonnai, miss! A vous entendre, on croiroit que je vous fis violence; et cependant, sans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée sans dot, femme d'un vieillard ombrageux, et surtout confinée pour la vie au château de Cowerly... Car rien ne peut détacher votre père de son insipide projet.

EUGÉNIE.

Mais si le comte a cessé de m'aimer ?

MADAME MURER.

En serez-vous moins milady Clarendon ?... Et puis, quelle idée! Un homme qui a tout sacrifié au bonheur de vous posséder !

EUGÉNIE, *pénétrée.*

Il étoit tendre alors. Que de larmes il versa

lorsqu'il fallut nous séparer! Je pleurois aussi, mais je sentois que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles sont partagées. Quelle différence!

MADAME MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, et combien l'espoir de la voir bientôt mère rend une jeune femme plus chère à son mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante?

EUGÉNIE.

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

MADAME MURER.

Et moi, je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaisir je m'avouerois coupable!

MADAME MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne pensez; et cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes... Croyez-vous tout cela bien raisonnable?

EUGÉNIE.

Grâces aux considérations qui tiennent notre mariage secret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais aussi, milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

MADAME MURER.

Son valet de chambre est ici: je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliser. (*Elle sonne.*)

SCÈNE V.

MADAME MURER, EUGÉNIE, DRINK.

DRINK, *à Eugénie.*

Que veut milady ?

MADAME MURER.

Encore milady ? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE, *avec bonté.*

Dis-moi, Drink, quand ton maître revient-il à Londres ?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais sont sur la route depuis le matin.

MADAME MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma nièce. (*A Drink.*) Vous, allez voir s'il est arrivé.

DRINK.

Bon, Madame, il seroit accouru...

SCÈNE VI.

DRINK.

S'il me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais cela me fait de la peine..... C'est un ange que cette fille-là. Quelle douceur! Elle apprivoiseroit des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pu

tromper une femme aussi parfaite, et l'abandonner après. Mon maître, oui, je le répète, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE CLARENDON, DRINK.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

COURAGE, mons Drink.

DRINK, *étonné.*

Qui diantre vous savoit là, Milord? On vous croit à Windsor.

LE COMTE.

Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux, ce n'est pas vous?

DRINK, *d'un ton un peu résolu.*

Ma foi, Milord, puisque vous l'avez entendu...

LE COMTE.

Ce lieu est sûr apparemment?

DRINK.

Il n'y a personne. La nièce est chez la tante, le bon-homme de père est sorti.

LE COMTE, *surpris.*

Le père est avec elles?

DRINK.

Sans lui et sans un vieux procès qu'on a déterré, je ne sais où, auroit-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras ! et elles sont ici ?

DRINK.

D'hier au soir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon absence ?

DRINK.

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah ! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de mariage ?

DRINK.

Oh ! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE, *avec humeur.*

Je crois que le maraud s'ingère...

DRINK.

Parlons, Milord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'est pas veux-tu dire ?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes... un contrat supposé, des registres contrefaits, un ministre de votre façon... Dieu sait.... tous les rôles distribués à chacun de nous, et joués... Quand je me rappelle la con-

fiance de cette tante, la piété de la nièce pendant la ridicule cérémonie, et dans votre chapelle encore... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins....

LE COMTE *fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, et après une petite pause, dit froidement :*

M. Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connoisse. (*Il tire sa bourse, et la lui donne.*) Vous n'êtes plus à moi, sortez; mais, si la moindre indiscrétion....

DRINK.

Est-ce que j'ai jamais manqué à Milord ?

LE COMTE.

Je déteste les valets raisonneurs, et je me défie surtout des fripons scrupuleux.

DRINK.

Eh bien ! je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais, pour la demoiselle, en vérité c'est dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien; à la vue de l'or, votre conscience s'appaise... Je ne suis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourse.

LE COMTE, *refusant de la prendre.*

Cela suffit : mais qu'il ne vous arrive jamais... Approchez. Puisqu'on ne sait rien de ce fatal mariage...

DRINK.

Fatal ! qui vous force à le conclure ?

LE COMTE.

Le roi qui a parlé, mon oncle qui presse, des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. (*A part.*) Et plus que tout, la honte que j'aurois de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici ?...

LE COMTE, *rêvant.*

Oh ! je... Quand une fois je serai marié... Et puis, elles ne verront personne... Cette maison, quoiqu'assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu.... Je ferai en sorte qu'elles repartent bientôt. Va toujours m'annoncer ; cette visite préviendra les soupçons...

DRINK, *se retournant.*

Les soupçons ! Qui diable oseroit seulement penser ce que nous exécutons, nous autres ?

LE COMTE.

Il a raison. (*Il le rappelle.*) Ecoute, écoute.

DRINK.

Milord.

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même temps à

tout le monde. (*A Drink.*) Ont-elles déjà reçu des lettres.

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

C'est mon intendant.... Parce qu'il est prêt à rendre l'ame... il me mande.... Il me fait une frayeur avec ses remords.... Le malheureux!.... Après m'avoir lui-même jeté dans tous ces embarras.... Je crains qu'avant de mourir, il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*A Drink.*) Tu iras toi-même à la poste.

DRINK.

Oui, Milord.

LE COMTE.

Prends-y garde, au moins. Il ne faudroit qu'une lettre comme celle que j'en reçois.... Tu connois son écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là...

LE COMTE.

Fort bien. Va m'annoncer.

(*Drink sort par la porte qui monte chez madame Murer.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul, se promenant avec inquiétude.*

Que je suis loin de l'air tranquille que j'affecte!.. Elle

Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espère qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère... Elle aime les souffrances de son nouvel état... Misérable ambition!... Je l'adore, et j'en épouse une autre... Elle arrive, et l'on me marie... Mon oncle... Oh! s'il savoit... Peut-être... Non, il me déshériteroit. (*Il se jette dans un fauteuil.*) Que de peines, d'intrigues!... Si l'on calculoit bien ce qu'il en coûte pour être méchant... (*Se levant brusquement.*) Les réflexions de cet homme m'ont troublé... Comme si je n'avois pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets!... Elle va venir... Ah! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase. La voici. Qu'elle est belle!

SCÈNE IX.

LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

(*Eugénie en courant arrive la première; puis elle s'arrête tout à coup en rougissant.*)

LE COMTE, *s'avançant vers elle et lui prenant la main avec quelque embarras.*

Un mouvement plus naturel vous faisoit précipiter vos pas, Eugénie. Aurois-je eu le malheur de mériter?... (*A madame Murer, qui entre, en la saluant.*) Ah! Madame, pardon; vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

MADAME MURER.

Vous vous moquez, Milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons?

LE COMTE, *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée! J'aurois désobéi à mon oncle, au roi même, si l'intérêt de notre union...

EUGÉNIE, *soupirant.*

Ah! Milord!

MADAME MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE, *vivement.*

Eh de quoi? Vous m'effrayez! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappelez-vous, Milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parens.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE, *avec douleur.*

Votre présence me soutenoit contre mes réflexions; mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mère mourante.... la faute que je commettois contre mon père absent... l'air de mystère qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre château...

MADAME MURER.

N'étoit-il pas indispensable?

EUGÉNIE.

Votre départ, nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi...(*Baissant la voix.*) Mon état...

LE COMTE, *lui baisant la main.*

Votre état, Eugénie! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger? (*A part.*) Infortunée!

EUGÉNIE, *tendrement.*

Ah! qu'il me seroit cher, s'il ne m'exposoit pas....

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi? ordonnez.

EUGÉNIE.

Puisqu'il m'est permis de demander, je désire que vous employiez auprès de mon père cet art de persuader, ah! que vous possédez si parfaitement.

LE COMTE.

Ma chère Eugénie.

EUGÉNIE.

Je souhaiterois que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-temps sans crime et sans danger pour moi.

MADAME MURER.

Le comte seul peut décider la question.

LE COMTE, *avec timidité.*

Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres?... Si près de mon oncle? S'exposer... Cette colère si redoutable de votre père... Je pensois que l'on pourroit remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE, *vivement.*

Où vous viendrez?

LE COMTE.

J'espérois vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE, *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous? Un seul mot de ce dessein nous eût empêchées de venir à Londres.

LE COMTE, *vivement.*

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serois bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égaloit le vôtre. (*D'un ton très-affectueux.*) Aurois-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi?

MADAME MURER.

Il est charmant!

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous, Milord?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE, *avec embarras.*

Un cœur sensible s'inquiète de tout. Il m'a sem-

blé voir, dans vos lettres, une espèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE, *un peu décontenancé.*

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même. Vos soupçons m'y contraignent; je le ferai. (*Prenant un ton plus rassuré.*) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, et ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion vive et toujours nouvelle. Je disois : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur!... Vous pleurez, Eugénie!

EUGÉNIE, *lui tendant les bras et le regardant avec passion.*

Ah! laisse-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah! mon cher époux! la joie a donc aussi ses larmes!

LE COMTE, *troublé.*

Eugénie!... (*A part.*) Dans quel trouble elle me jette.

MADAME MURER.

Eh bien! ma nièce?

EUGÉNIE, *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur; il fut trop timide.

LE BARON, *dehors, sans être aperçu.*

Pas un scheling avec.

MADAME MURER.

Reconnoissez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE, *à part.*

Il faut avoir une ame féroce pour résister à tant de charmes.

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON, *en entrant, crie dehors.*

RENVOYEZ-LE, vous dis-je. (*A lui-même, en avançant.*) L'indigne séjour! la sotte ville! et surtout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on sait absens!

MADAME MURER.

Toujours emporté!

LE BARON.

Eh bien! eh bien! ma sœur, ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME MURER.

Je le crois, Monsieur; mais que doit penser de vous milord Clarendon?

LE BARON, *saluant.*

Ah! pardon, Milord.

MADAME MURER.

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos juges...

LE BARON, *au comte.*

Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE.

Je suis fâché, Monsieur...

LE BARON, *se tournant vers sa fille.*

Bonjour, mon Eugénie.

LE COMTE, *à lui-même, se rappelant la dernière phrase d'Eugénie.*

La joie a donc aussi ses larmes!

LE BARON, *au comte.*

Comment la trouvez-vous, Milord? Mais vous vous connoissiez déjà. Son frère et elle, voilà tout ce qui me reste. Elle étoit gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah! quand elle sera mariée... A propos de mariage, j'allois oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE, *l'interrompant.*

A moi, Monsieur? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces dames.

LE BARON.

Eh! non, non : c'est sur votre mariage.

MADAME MURER, *vivement.*

Son mariage!

EUGÉNIE, *à part, avec frayeur.*

Ah! ciel!

LE COMTE, *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi, je ne l'ai pas deviné. Votre suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ah! ah!... Oui : c'est... c'est un de mes parens. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la signature...

LE BARON.

Non, il dit que cela vous regarde.

LE COMTE, *embarrassé.*

Discours de valets... Il est bien vrai que mon oncle ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche; (*Regardant Eugénie.*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, et peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a et n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles...

MADAME MURER.

Mon frère va s'égayer. Trouvez bon, Messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE, *saluant.*

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées... Je vous demande la permission, Mesdames, de vous voir le plus souvent...

MADAME MURER.

Jamais aussi souvent que nous le désirons, Milord.

(*Le comte sort, le baron l'accompagne : ils se font des politesses.*)

SCÈNE XI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Avec quelle adresse et quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer !

EUGÉNIE, *honteuse d'un petit mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de nièce... A un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux !... Il m'avoit caché ces bruits dans la crainte de m'affliger... Comme il m'a regardée en répondant !... Ah ! ma tante, que je l'aime !

MADAME MURER *l'embrasse.*

Ma nièce, vous êtes la plus heureuse des femmes.

(*Elles vont chez le baron par la porte d'entrée.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Un domestique entre. Après avoir rangé les siéges qui sont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret et vient remettre la table à sa place auprès du mur de côté. Il enlève les paquets dont quelques fauteuils sont chargés, et sort en regardant si tout est bien en ordre.

(L'action théâtrale ne reposant jamais, l'auteur a pensé qu'on pourroit essayer de lier un acte à celui qui le suit par une action pantomime qui soutiendroit, sans la fatiguer, l'attention des spectateurs, et indiqueroit ce qui se passe derrière la scène pendant l'entr'acte. On l'a désigné entre chaque acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité est précieux dans un drame sérieux, et l'illusion tient plus aux petites choses qu'aux grandes. Les comédiens français, qui n'ont rien négligé pour que cette pièce fît plaisir, ont craint que l'œil sévère du public ne désapprouvât tant de nouveautés à la fois : ils n'ont pas osé hasarder les entr'actes. Si on les joue en société, on verra que ce qui n'est qu'indifférent tant que l'action n'est pas engagée, devient assez important entre les derniers actes.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DRINK, *seul, un paquet de lettres à la main. Il se retourne en entrant, et crie au facteur qui s'en va.*

A MOI seul, entendez-vous? (*Il avance dans le salon.*) Un homme averti en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le facteur vient de me remettre. Il faut servir un maître qui rosse aussi fort qu'il récompense bien. (*Il lit une adresse.*) Hem, m, m, à monsieur, monsieur le baron Hartley. Voilà pour le père, quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, etc., etc. (*Il en lit une autre.*) Hem, m, m... Armée d'Irlande, c'est du fils : ceci doit encore passer; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troisième.*) Hem, m, m, Lancastre! voici qui paroît suspect. (*Il lit.*) A madame, madame Murer, près du parc Saint-James... Pour la tante... c'est l'écriture de M. Williams, notre marieur, l'intendant du Milord... main-basse sur celle-ci. Peste, la jeune personne eût appris... A propos, il se meurt, dit mon maître; voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la

lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, et l'on apprend quelquefois... (*Il hésite un peu, et enfin rompant le cachet, il lit.*) « Madame, je » touche au moment terrible, où je vais rendre » compte de toutes les actions de ma vie. » (*Il parle.*) Un intendant !... le compte sera long. (*Il lit.*) « Les remords me pressent, et je veux répa- » rer, autant qu'il est en moi, par cet avis tar- » dif, le crime dont je me suis rendu coupable, » en portant le jeune lord, comte de Clarendon, » à tromper votre malheureuse nièce par un » mariage simulé. » (*Il parle.*) Mon maître s'étoit douté de cette lettre : c'est un vrai démon pour les précautions.

SCÈNE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE, *arrivant par le jardin avec précaution.*

EST-CE toi, Drink ?

DRINK.

Milord ?

LE COMTE.

Un mot, et je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avois oublié... J'étois si troublé en sortant... Mon mariage qui se fait demain, est dans la bou-

che de tout le monde; on ne parle d'autre chose... Il faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui, surtout, ne vienne ici souffler les vents de la discorde.

DRINK.

Elles ne connoissent personne à Londres.

LE COMTE.

Je sais que le père est fort l'ami d'un certain capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle; brave homme, mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la ville les secrets qu'on lui dit à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK.

Quelle figure est-ce?

LE COMTE.

Tu ne connois que lui. Du temps de la petite, il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK.

Quoi! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui rapportant que lady Alton avoit passé un jour entier ici?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher lady Alton?

DRINK.

Ah! vraiment non, c'est plus nouveau que cela. C'étoit donc une des deux Aufalsen? Ma foi, je confonds les époques, il en est tant venu.

LE COMTE.

Eh! non. C'est celui qui a marié cette fille soi-

disant d'honneur de la reine, à ce benet d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah! j'y suis, j'y suis.

LE COMTE.

S'il se présentoit...

DRINK.

Laissez-moi faire. Il en sera de lui comme du facteur dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avois recommandé.

DRINK.

C'est ce que je disois : mon maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien?

DRINK, *s'approchant d'un air de confidence.*

J'ai détourné une furieuse lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE, *lui coupant la parole.*

Paix. C'est Eugénie.

SCÈNE III.

LE COMTE, EUGÉNIE, DRINK.

EUGÉNIE, *faisant un cri de surprise.*

Ah! Milord.

LE COMTE, *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

SCÈNE IV.

LE COMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *avec joie.*

Apprenez la plus agréable nouvelle.

LE COMTE.

Si elle intéresse mon Eugénie...

EUGÉNIE.

Mon père est enchanté de vous. Ah! j'en étois bien sûre. Il faisoit votre éloge à l'instant. Je me serois mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendoit fière de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE, *ému.*

Vous me faites trembler! Exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment!

EUGÉNIE, *vivement.*

Je sais qu'il est violent; mais il est mon père. Il est juste, il est bon. Venez, Milord; que notre profond respect le désarme. Entrons, ce moment sera le plus heureux...

LE COMTE, *embarrassé.*

Eugénie, quoi! vous voulez?... quoi! sans nulle précaution?...

EUGÉNIE, *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chère, c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens, depuis trop long-temps les

soupçons odieux outragent ta femme, les regards méchans la poursuivent. Fais cesser un si pénible état; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous résistera pas.

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras! (*A Eugénie.*) Souffrez au moins que je le revoie encore avant, pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGÉNIE, *lui prenant la main.*

Non, elles peuvent changer. La première impression est pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCÈNE V.

LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE COMTE, *apercevant madame Murer.*

AH! Madame, venez m'aider à lui faire entendre raison.

MADAME MURER.

Le Comte ici! J'aurois dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son père, sa belle ame s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

MADAME MURER.

Ah! Milord, gardez-vous-en-bien! Mon avis, au contraire, est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveilloit et vous trouvoit ici, ce prompt retour lui feroit soupçonner....

LE COMTE, *cachant sa joie sous un air empressé.*

Tout seroit perdu! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *le regarde aller, et après un peu de silence, dit douloureusement:*

IL s'en va.

MADAME MURER.

Mais vous avez donc tout à coup perdu l'esprit?

EUGÉNIE.

Etre réduite à composer avec son devoir, n'oser regarder son père; voilà ma vie. Je suis confuse en sa présence; sa bonté me pèse, sa confiance me fait rougir, et ses caresses m'humilient. Il est si accablant de recevoir des éloges et de sentir qu'on ne les mérite pas.

MADAME MURER.

Mais à Londres, où le comte a tant de ména-

gemens à garder... D'ailleurs, votre état ne rend pas encore cet aveu indispensable.

EUGÉNIE.

N'est-il pas plus aisé de prévenir un mal que d'en arrêter les progrès? Le temps fuit, l'occasion échappe, les convenances diminuent, l'embarras de parler augmente, et le malheur arrive.

MADAME MURER.

Votre époux est trop délicat pour vous exposer....

EUGÉNIE, *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans son air, des recherches dans son langage? Cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avoit à la campagne étoit bien préférable.

MADAME MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCÈNE VII.

MADAME MURER, EUGÉNIE, DRINK.

MADAME MURER, *à Drink, qui tient un paquet.*

Qu'est-ce que c'est?

DRINK.

Des lettres que le facteur vient d'apporter.

MADAME MURER, *parcourant les adresses.*

D'Irlande : voici des nouvelles. (*Drink range le salon et écoute la conversation.*)

EUGÉNIE, *avec vivacité.*

De mon frère ?

MADAME MURER.

Non. C'est une lettre de son cousin, qui sert dans le même corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGÉNIE.

Point de lettres de sir Charles ? Il est bien étonnant !...

MADAME MURER, *à Drink, qui ouvre une malle.*

Laissez cela ; Betsy serrera nos habits.

(*Drink sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *pendant que madame Murer lit bas.*

Son silence me surprend et m'afflige.

MADAME MURER, *d'un ton composé.*

S'il vous afflige, miss, la lettre de sir Henri ne me paroît pas propre à vous consoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'est un terrible état que le métier de la guerre !

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frère est mort !

MADAME MURER.

Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de sang.

EUGÉNIE.

Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le sauver.

MADAME MURER.

Où le prendre?

EUGÉNIE.

Mon cousin dit qu'il est à Londres.

MADAME MURER.

Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourroit-il pas?...

MADAME MURER, *d'un air dédaigneux.*

Le cher lord! Ah! oui. Si Monsieur lui fait la grâce d'accepter ses services.

LE BARON, *lui rendant son air.*

Ma foi, ce seroit ma dernière ressource. Donne-moi la lettre, Eugénie. (*Il lit bas.*) Diable! (*Il lit tout haut.*) « Quand il ne réussiroit pas à le » perdre, avertissez sir Charles d'être toujours » sur ses gardes, le colonel a la réputation de se » défaire des gens par toutes sortes de voies. » Bon; cela ne peut pas être; un officier...

MADAME MURER.

Cet événement me ramène à ce que je vous disois tantôt, Monsieur; si, au lieu de destiner votre fille à un vieux militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevées. Les protections aujourd'hui....

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne fois

pour toutes, afin de n'y jamais revenir, vous aimez les lords, les gens du haut parage, et moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité, et la rendre malheureuse.

MADAME MURER.

Et pourquoi malheureuse?

LE BARON.

Est-ce que je ne connois pas vos petits grands seigneurs? Voyez-les dans les unions même les plus égales pour la fortune : une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

MADAME MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons? Vous faites le procès à la jeunesse, et nullement à la qualité. C'est dans cet état, au contraire, que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages, et alors les grâces de la cour...

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises; n'est-ce pas? Peut-on solliciter des récom-

penses, quand on n'a rien fait pour son pays? Et quand le principe des demandes est aussi honteux, n'est-il pas absurde de faire fonds d'avance sur des grâces qui peuvent être mille fois mieux appliquées? Mais je veux encore que son importunité les arrache : eh bien! je lui préférerai toujours un brave officier qui les aura méritées sans les obtenir; et cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la cour, il a l'estime de toute l'armée; l'un vaut bien l'autre, je crois.

MADAME MURER.

Mais, Monsieur...

LE BARON, *impatienté.*

Mais, Madame, si vous êtes éprise à ce point de vos lords, que n'en épousez-vous quelqu'un vous-même?

MADAME MURER, *fièrement.*

Vous mériteriez que je le fisse, et que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangère.

LE BARON, *la saluant.*

A votre aise, ma sœur. Pour mes enfans moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasions de sottises.

EUGÉNIE, *à part.*

Toujours en querelle : que je suis malheureuse!

SCÈNE X.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE, ROBERT.

ROBERT.

Le capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCÈNE XI.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Un moment, s'il vous plaît, que nous soyons parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Mais quelle politesse avez-vous donc, vous autres? Un de nos amis communs, et qui va nous appartenir.

SCÈNE XII.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE, LE CAPITAINE COWERLY.

LE CAPITAINE, *d'un ton bruyant.*

Bonjour, mon très-cher.

LE BARON.

LE BARON.

Bonjour, capitaine; nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laissé. Mais, en honneur, je m'en retournois sans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens, le plus obstiné valet (je ne sais où je l'ai vu), prétendoit qu'il n'y avoit personne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre... Ma sœur!

MADAME MURER, *sèchement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, Baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte, si je puis vous être utile, et si ces dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'est ma sœur, (*Montrant sa fille.*) et voici bientôt la tienne.

LE CAPITAINE, *à Eugénie.*

J'envie, Mademoiselle, le sort de mon frère; en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer son bonheur.

MADAME MURER, *d'un air distrait.*

Comme dit fort bien Monsieur, les précautions sont toujours utiles en affaires; chacun prend les siennes.

LE CAPITAINE, *cherchant des yeux.*

Mais, où donc est-il?

LE BARON.

Qui?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils? qui le sait?

MADAME MURER.

A quoi tend cette question, Monsieur?

LE CAPITAINE.

N'est-ce pas son affaire qui vous attire tous à Londres?

LE BARON.

Pas un mot de cela: un maudit procès dont je ne sais autre chose sinon que j'ai raison.... Mais connoîtrois-tu déjà l'aventure de mon fils?

LE CAPITAINE.

C'est une misère, une vétille; moins que rien.

LE BARON.

Sans doute: il n'y a que la subordination...

MADAME MURER, *sèchement.*

J'admire comment Monsieur a le don de tout deviner, nous en recevons la première nouvelle à l'instant.

LE CAPITAINE.

Moi, je l'ai vu, Madame.

EUGÉNIE.

Mon frère ?

LE CAPITAINE.

Oui, Mademoiselle.

LE BARON.

Où ? quand ? comment ?

LE CAPITAINE.

Au parc, avant-hier, sur la brune. Sir Charles est ici secrètement depuis cinq jours ; il ne sort que le soir, parce qu'il s'est battu contre son colonel : il se fait appeler le chevalier Campley. N'est-ce pas cela ?

MADAME MURER.

Nous n'en savons pas tant.

EUGÉNIE.

Où pourrons-nous le trouver, Monsieur ?

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il ?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en sais rien ; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai son affaire : j'ai quelque crédit, comme vous savez.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

La seule chose dont nous ayons besoin, est justement celle que Monsieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, Madame, je n'ai pas pu le prendre à la

gorge pour lui faire déclarer sa demeure; et, en lisant tout à l'heure le billet du Baron, je croyois de bonne foi le rencontrer ici.

MADAME MURER.

Cela est d'autant plus malheureux, que, dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du ministre.

LE CAPITAINE.

Oh! ce pays-ci est tout plein de gens qui font profession de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel est-il? Je vous dirai bientôt...

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Ce n'est que le comte de Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de Milord duc?

MADAME MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre; il est fort de mes amis: je me charge, si vous voulez...

MADAME MURER, *d'un air vain.*

Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raison. Je regardois en entrant.... Mais ce valet a détourné mon attention.... Eh! parbleu! c'est un homme à lui. Je disois bien....

« Je reconnois tout ceci. » Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce salon : c'est, comme il l'appelle à la française, sa petite maison.

MADAME MURER, *fièrement.*

Petite maison, Monsieur?

LE BARON.

Eh! petite ou grande, faut-il disputer sur un mot? Il suffit qu'il nous la prête... Il étoit ici il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui? Je l'aurois parié à Windsor.

LE BARON.

Il en arrivoit.

LE CAPITAINE.

C'est ma foi vrai. J'oubliois que le mariage se fait à Londres.

MADAME MURER ET EUGÉNIE, *en même temps.*

Le mariage!

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le savois bien, moi.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Hum... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire? quel mariage?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre; la fille

du comte de Winchester! un gouvernement que le roi donne au jeune lord en présent de noces. Mais c'est une chose publique et que tout Londres sait.

EUGÉNIE, *à part.*

Dieux! où me cacher?

MADAME MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi! sérieusement? Dès que Madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il est vrai, Capitaine, qu'il s'en est beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui passe ma vie avec son oncle; moi qu'on a consulté sur tout; ce sera comme il vous plaira, au reste. Ainsi donc les livrées faites, les carrosses et les diamans achetés, l'hôtel meublé, les articles signés sont autant de chimères?

EUGÉNIE, *à part.*

Ah! malheureuse!

LE BARON.

Mais, ma sœur, cela me paroît assez positif: qu'avez-vous à répondre?

MADAME MURER.

Que Monsieur a rêvé tout ce qu'il dit; parce que je sais de très-bonne part, moi, que le comte a d'autres engagemens.

LE CAPITAINE.

Ah! oui : quelque illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connoissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avoit tenu quelque temps éloigné de la capitale.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Un goût provincial ?

LE BARON, *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il auroit fait faire des découvertes, et dont il s'est amusé apparemment ?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON, *d'un air content.*

C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas fâché que de temps en temps une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres, et tienne un peu ces demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions. Et les père et mère, moi, c'est cela qui me réjouit.

EUGÉNIE, *à part.*

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle me paroît incommodée.

LE BARON.

Ma fille?... Qu'as-tu donc, ma chère enfant ?

EUGÉNIE, *tremblante.*

Je ne me sens pas bien, mon père.

MADAME MURER.

Je vous l'avois dit aussi, ma chère nièce, nous devions nous retirer. Venez, laissons ces Messieurs se raconter leurs merveilleuses anecdotes.

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

Pardon, Capitaine.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

Adieu, Baron; je prends bien de la part.

LE BARON, *en le ramenant.*

Ah! çà, mon fils, je te prie, comment dis-tu qu'il se fait appeler?

LE CAPITAINE.

Le chevalier Campley.

LE BARON.

Campley? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une lettre qui menace d'assassins... Il ne va que la nuit... seul... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au parc, et, si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON.

A merveille. (*Ils sortent par la porte du vestibule.*)

FIN DU SECOND ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Betsy sort de la chambre d'Eugénie; ouvre une malle et en tire plusieurs robes l'une après l'autre, qu'elle secoue, qu'elle déplisse, et qu'elle étend sur le sopha du fond du salon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustemens et un chapeau galant de sa maîtresse qu'elle s'essaye avec complaisance devant une glace, après avoir regardé si personne ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une seconde malle, et l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink et Robert entrent en se disputant : c'est là l'instant où l'orchestre doit cesser de jouer, et où l'acte commence.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DRINK, BETSY, ROBERT.

DRINK, *à Robert, en disputant.*

Et moi, je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer?

ROBERT.

Mais, c'est que vous ignorez que le capitaine Cowerly est l'intime ami de Monsieur.

DRINK, *plus haut, en colère.*

L'intime ami du diable. Est-ce à toi d'entrer dans les raisons? es-tu valet de chambre ici?

BETSY, *à genoux, se retournant.*

Chut... Parlez plus bas. Ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée. (*Elle prend des robes sous son bras et va pour entrer chez Eugénie.*)

DRINK, *courant après.*

Miss, miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles? (*Il veut l'embrasser.*)

BETSY, *s'esquivant.*

Ah! sans doute... Non, vous pouvez les emporter. (*Elle entre chez Eugénie.*)

SCÈNE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK, *revenant prendre la malle.*

Que cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlèvent une malle et sortent.*)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, BETSY.

(*Eugénie sort de chez elle; marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy, qui la suit, lui donne un fauteuil; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux sans parler. Betsy la considère quelque temps, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, et rentre dans la chambre de sa maîtresse.*)

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de

qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxième malle; Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le salon.*) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh! ma mère, c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! (*Elle se lève vivement.*) C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendroit la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses.... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah malheureuse! c'étoit alors qu'il falloit penser ainsi. Dieux, le voici! (*Elle tombe dans son siége.*)

SCÈNE V.

LE BARON, EUGÉNIE.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE, *à part.*

Que lui dirai-je? (*Elle veut se lever, son père la fait rasseoir.*)

LE BARON, *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges: tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE, *tremblante.*

Non, non, Monsieur; ses bontés et les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinois avec le capitaine, et le tout pour la contrarier un moment; car elle est engouée de ce milord, qui, franchement, est bien le plus mauvais sujet... Dès qu'on nous en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, et qu'il l'ait abandonnée? Ce n'est pas la centième. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là; mais, lorsqu'elles n'intéressent personne et que les détails en sont plaisans... C'est une drôle de femme avec son esprit. Au reste, si notre conversation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE, *à part.*

Je suis hors de moi.

LE BARON, *tirant un siége auprès d'elle, et la baisant avant de s'asseoir.*

Viens, mon Eugénie : baise-moi. Tu es sage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE, *troublée, se lève.*

Mon père!...

LE BARON, *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE, *se laissant tomber à genoux.*

Ah! mon père...

LE BARON, *étonné.*

Qu'avez-vous donc, miss? Je ne vous reconnois plus.

EUGÉNIE, *tremblante.*

C'est moi...

LE BARON, *vivement.*

Quoi, c'est moi?

EUGÉNIE, *éperdue, se cachant le visage.*

Vous la voyez...

LE BARON, *brusquement.*

Vous m'impatientez. Qu'est-ce que je vois?

EUGÉNIE, *morte de frayeur.*

C'est moi... Le comte... Mon père...

LE BARON, *avec violence.*

C'est moi... Le comte... Mon père... Achevez: parlerez-vous? (*Eugénie se cache la tête entre les genoux de son père, sans répondre.*) Seriez-vous cette malheureuse?

EUGÉNIE, *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.*

Je suis mariée.

LE BARON, *se levant et la repoussant avec indignation.*

Mariée! Sans mon consentement! (*Eugénie tombe: un mouvement de tendresse fait courir le baron à sa fille pour la relever.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, MADAME MURER, *accourant;* EUGÉNIE.

MADAME MURER.

Quel vacarme! quels cris! A qui en avez-vous donc, Monsieur?

LE BARON *relève tendrement sa fille; il la jette sur son fauteuil et reprend toute sa colère.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous; l'insolente miss mariée à l'insu de ses parens.

MADAME MURER, *froidement.*

Point du tout; je le sais.

LE BARON, *en colère.*

Comment! vous le savez?

MADAME MURER, *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc moi?

MADAME MURER, *froidement.*

Vous êtes un homme très-violent, et le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON, *étouffant de fureur.*

Eh! mais... Eh! mais, vous me feriez mourir avec votre sang froid et vos injures. On m'ose déclarer...

MADAME MURER, *fièrement.*

Voilà son tort. Je le lui avois défendu : c'est par là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse !

MADAME MURER, *fièrement.*

Laissez-moi parler, Milady.

LE BARON.

Milady ?

MADAME MURER.

Oui, Milady; et c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au lord comte de Clarendon.

LE BARON, *outré.*

A ce Milord ?

MADAME MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devois bien me douter que votre misérable vanité...

MADAME MURER, *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire ?

LE BARON.

Contre lui ? Mille; et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

MADAME MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique.

LE BARON.

Il est bien question de cela. Je louois son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent; mais qui me l'auroient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs et de sa réputation.

MADAME MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien! il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui; car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, et scélérat avec les femmes; voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu, dans le cœur, un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE, *tout en larmes.*

Ah! mon père, si vous le connoissiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON.

C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu.... Une femme juger son séducteur!

MADAME MURER.

Mais moi?...

LE BARON, *furieux.*

Vous?... Vous êtes mille fois...

MADAME MURER.

Point de mots; des choses.

LE BARON, *avec feu.*

C'est un homme incapable de remords sur un genre de fautes dont la multiplicité seule fait ses délices; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des désordres qui feroient son désespoir dans la sienne; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi lesquelles il cherche ses victimes, ou choisit les complices de ses déréglemens.

MADAME MURER.

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général; et plus vous reconnoissez de mérite à votre fille, plus elle est propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé, est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs, de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse et la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyois plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE, *du ton du ressentiment que le respect réprime.*

En vérité, Monsieur, je me flatte que jamais

le modèle d'un portrait aussi vil n'auroit été dangereux pour moi.

MADAME MURER, *avec impatience.*

Mais c'est que le comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il, dans le feu de la première jeunesse, un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs; mais...

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important ?

MADAME MURER.

Quel garant? Tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime et augmente la bonne opinion; la franchise de son caractère qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs; sa générosité pour ses domestiques, et la bonté de son cœur qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE, *avec amour.*

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon père.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant : tout cela n'est-il pas bien méritoire? Amenez-moi quelqu'un pour qui

ces choses-là ne soient pas un plaisir? Et qu'en voulez-vous conclure?

MADAME MURER.

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste et cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON, *adouci.*

Je le voudrois, mais...

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON, *plus doucement.*

Mon enfant, l'ame d'un libertin est inexplicable; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du capitaine sur sa dernière aventure n'avoient pas rapport à des temps antérieurs à son mariage avec toi.

MADAME MURER.

C'est où je vous attendois. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures; mais, quand vous saurez qu'il l'adore...

LE BARON, *haussant les épaules.*

Il l'adore: c'est encore un de leurs termes, *adorer.* Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes; ceux qui les trompent les adorent: mais les femmes veulent être adorées.

MADAME MURER.

Vous penserez différemment, lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union...

LE BARON.

Comment?

MADAME MURER, *du ton de quelqu'un qui croit en dire assez.*

Lorsqu'avant peu...

LE BARON, *à sa fille.*

Bon! est-ce qu'elle dit vrai?

EUGÉNIE, *fléchissant le genou.*

Ah! mon père, comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON, *la relevant avec tendresse.*

Réellement? Eh bien!... eh bien!... eh bien! mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. (*A part.*) Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur est soulagé!

MADAME MURER, *avec joie.*

Milady, embrassez votre père.

LE BARON, *baisant Eugénie.*

Laisse-là Milady; sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE, *avec feu.*

Toute la vie, mon père. (*Par exclamation.*) Ah! Milord, quel heureux jour pour nous!

LE BARON, *du ton d'un homme que ce mot de milord ramène à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu, vous autres,

puisqu'elle est la femme de ce Milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage? car aussi on n'y comprend rien.

MADAME MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Discours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'est que cela n'est pas net, au moins.

MADAME MURER.

Drink est son homme de confiance, il n'y a qu'à l'interroger vous-même.

(*Elle sonne.*)

SCÈNE VII.

(Cette scène marche rapidement.)

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE, DRINK.

LE BARON.

Vous avez raison, je le saurai bientôt... (*Saisissant Drink au collet.*) Viens ici, fripon; dis-moi tout ce que tu sais du mariage.

DRINK, *regarde autour de lui d'un air embarrassé.*

Du mariage! Est-ce qu'on auroit appris... Oh! maudit intendant!...

LE BARON, *vivement.*

Cet intendant! Parleras-tu?... Faut-il?...

DRINK, *effrayé.*

Non, non, Monsieur... Il n'est pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez?

LE BARON.

Oui.

DRINK, *à part.*

Il faut mentir ici. (*Haut.*) Il est véritable, le mariage.

LE BARON.

Véritable! Eh bien! ma sœur?

MADAME MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas, Monsieur.

LE BARON, *avec violence.*

Tu ne mens pas, misérable?

DRINK, *à part.*

Allons, tout est découvert; quelqu'autre lettre sera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait, je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monsieur... puisque vous le savez aussi bien que moi...

LE BARON.

Traître!

MADAME MURER, *retenant le baron.*

Mon frère!

LE BARON.

Qu'il laisse son verbiage, et qu'il avoue.

DRINK, *cherchant et tirant une lettre de sa poche.*

Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler..... Voici une lettre de M. Williams, l'intendant de Milord.

LE BARON, *lui arrachant la lettre.*

Pour qui?

DRINK.

Elle est adressée à Madame.

MADAME MURER.

A moi? D'où me vient cette préférence? Et quel rapport cet intendant...

DRINK, *surpris.*

Comment, quel rapport? C'est le même qui a fait le mariage...

MADAME MURER, *prenant la lettre du baron.*

D'honneur, si j'y entends quelque chose. Elle est décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier étant l'époux de ma fille?

DRINK, *tout à fait troublé.*

Quoi, Monsieur? c'est du nouveau mariage que vous parlez?

LE BARON.

Et duquel donc?

MADAME MURER, *après avoir lu.*

Ah! le scélérat! (*Elle porte les mains à son visage qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*)

LE BARON.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER, *avec horreur.*

Il nous a trompés indignement! Ma nièce n'est pas sa femme.

EUGÉNIE, *les bras levés.*

Dieu tout-puissant! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

MADAME MURER.

Son intendant a servi de ministre, et toute la race infernale de complices.

LE BARON, *frappant du pied.*

Rage! fureur! ô femmes, qu'avez-vous fait?

MADAME MURER, *effrayée.*

Mon frère, par pitié, suspendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle est?

EUGÉNIE, *se relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas : je n'ai plus rien à craindre que de vivre... Mon père, j'implore votre colère.

LE BARON, *hors de lui.*

Et tu l'as méritée... Sexe perfide! femme à jamais le trouble et le déshonneur des familles. Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance? avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs?... Tu l'as osé; toutes tes démarches se sont trouvées fausses; tu as été séduite, trompée, déshonorée; et le ciel t'en punit par l'abandon de ton père et sa malédiction.

EUGÉNIE, *s'élançant vers le baron, et le retenant à bras le corps.*

Ah! mon père, ayez pitié de mon désespoir, révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON, *attendri, la repousse doucement.*

Otez-vous de mes yeux: vous m'avez rendu le plus misérable des hommes.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *courant dans les bras de sa tante.*

Ah! Madame, m'abandonnerez-vous aussi?

MADAME MURER.

Non, mon enfant; écoutez-moi.

EUGÉNIE.

Ah! ma tante, venez, secondez-moi: courons

nous jeter aux pieds de mon père, implorons ses bontés, et sortons d'une odieuse maison...

MADAME MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester, au contraire, et écrire au comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE, *avec horreur.*

Lui !... moi !... vous me faites frémir.

MADAME MURER.

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens; il apprendra que votre père veut implorer le secours des lois : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE, *outrée.*

Et je serois assez lâche, après son indignité !... Je devrois respecter un jour celui que je ne peux plus estimer ! J'irois aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, et une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée ! Plutôt mourir mille fois !

MADAME MURER, *fermement.*

Prenez garde, Miss, qu'ici l'opprobre seroit le fruit du découragement.

EUGÉNIE, *au désespoir.*

L'opprobre ! m'en reste-t-il encore à redouter ? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malédiction de mon père, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE X.

MADAME MURER, *seule, la regardant aller.*

Elle me quitte et n'écrit pas. (*Elle se promène.*) Un père en fureur, qui ne connoît plus rien; une fille au désespoir, qui n'écoute personne; un amant scélérat qui comble la mesure... Quelle horrible situation! (*Elle rêve un moment.*) Vengeance, soutiens mon courage! Je vais écrire moi-même au comte: s'il vient.... Traître, tu paieras cher les peines que tu nous causes!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Un domestique entre, range le salon, éteint le lustre et les bougies de l'appartement. On entend une sonnette de l'intérieur : il écoute, et indique par son geste que c'est madame Murer qui sonne. Il y court. Un moment après il repasse avec un bougeoir allumé, et sort par la porte du vestibule; il rentre sans lumière suivi de plusieurs domestiques auxquels il parle bas, et ils passent tous à petit bruit chez madame Murer, qui est alors censée leur donner ses ordres. Les valets repassent dans le salon, courent dehors par le vestibule, et rentrent chez madame Murer par le même salon, armés de couteaux de chasse, d'épées et de flambeaux non allumés. Un moment après, Robert entre par le vestibule une lettre à la main, un bougeoir dans l'autre; comme c'est la réponse du comte de Clarendon qu'il rapporte, il se presse de passer chez madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de temps sans mouvement, et le quatrième acte commence.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME MURER; ROBERT, *portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entr'acte : le salon est obscur.*

MADAME MURER, *tenant un billet, et en marchant, se parle à elle-même.*

Il viendra. (*Au laquais.*) Vous avez été bien long-temps.

ROBERT.

Il n'étoit pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel; il se marie demain; tout est sens-dessus-dessous : on ne savoit où prendre de l'encre et du papier.

MADAME MURER, *à part.*

Il viendra... Ecoute, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin, tout auprès de la petite porte; tiens toi là sans remuer, et quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vîte ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par là?

MADAME MURER.

Faites ce qu'on vous dit.

(*Robert sort par la porte du jardin.*)

SCÈNE II.

MADAME MURER, *seule, se promenant et frappant du billet sur sa main.*

Il viendra... Je te tiens donc à mon tour, fourbe insigne! Le parti est violent... c'est le plus sûr... Il convient si bien au caractère du père... Je dois pourtant l'en prévenir. (*Elle regarde sa montre.*) J'ai le temps... Il est à consoler sa fille : il a jeté son feu maintenant.... c'est comme je le veux... Il faut domter cet homme pour le ramener. Le voici! Qu'il a l'air accablé!

SCÈNE III.

LE BARON, MADAME MURER.

MADAME MURER, *d'un ton sombre.*

Eh bien! Monsieur, êtes-vous satisfait? Il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur. (*Le baron s'assied, sans rien dire, près de la table et s'appuie la tête sur les mains d'un air accablé. Madame Murer continue.*) Des éclats! de la fureur! sans choix de personne.

LE BARON, *sourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

MADAME MURER.

Un homme livré à ses emportemens.

LE BARON, *désespéré.*

Vous abusez de mon état et de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous, gardez votre héritage; il est trop cher. Aussi bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin. (*Il se lève et se promène avec égarement.*)

MADAME MURER.

Vous n'avez jamais su prendre un parti.

LE BARON.

Je l'ai pris, mon parti.

MADAME MURER.

Quel est-il?

LE BARON, *marchant plus vîte et gesticulant violemment.*

J'irai à la cour... Oui, je vais y aller... Je tombe aux pieds du roi; il ne me rejettera pas. (*Madame Murer hoche de la tête.*) Et pourquoi me rejetteroit-il? Il est père... Je l'ai vu embrasser ses enfans.

MADAME MURER.

La belle idée! Et que lui direz-vous?

LE BARON, *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai? Je lui dirai : Sire... vous

êtes père, bon père... je le suis aussi; mais j'ai le cœur déchiré sur mon fils et sur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaisant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes; vous ne serez pas insensible aux miennes. Mon fils s'est battu, mais en homme d'honneur; il sert votre majesté comme son bisaïeul, qui fut emporté sous les yeux du feu roi; il sert comme mon père, qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles; il sert comme je servois lorsque j'eus l'honneur d'être blessé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il y verra mon estomac... mes blessures. Il m'écoutera; et j'ajouterai : Un suborneur est venu en mon absence violer notre retraite et l'hospitalité; il a déshonoré ma fille par un faux mariage... Je vous demande à genoux, sire, grâce pour mon fils et justice pour ma fille.

MADAME MURER.

Mais ce suborneur est un homme qualifié, puissant.

LE BARON, *vivement.*

S'il est qualifié, je suis gentilhomme... Enfin je suis un homme... Le roi est juste; à ses pieds, toutes ces différences d'état ne sont rien : ma sœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas; au-dessus, tout est égal; et j'ai vu le roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand. (*Il va et vient.*)

MADAME MURER, *d'un ton ferme.*

Croyez-moi, monsieur le Baron, nous suffirons à notre vengeance.

LE BARON, *n'ayant entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance... et qu'on le livre à toute la rigueur des lois.

MADAME MURER, *très-ferme.*

Les lois! la puissance et le crédit les étouffent souvent; et puis, c'est demain qu'il prétend se marier: il faut le prévenir; incertitude, lenteur, est-ce ainsi qu'on se venge? Eh! la justice naturelle reprend ses droits partout où la justice civile ne peut étendre les siens. (*Après un peu de silence, d'un ton plus bas.*) Enfin, mon frère, il est temps de vous dire mon secret: avant deux heures le comte sera votre gendre, ou il est mort.

LE BARON.

Comment cela?

MADAME MURER, *s'approchant de lui.*

Ecoutez-moi: j'ai envoyé à Milord duc un détail très-étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet; ensuite... votre fille n'a jamais voulu s'y prêter, mais j'ai écrit pour elle au scélérat, qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

MADAME MURER, *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit... voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens et les miens, vous le surprendrez

chez elle; j'ai ici un ministre tout prêt. Qu'il tremble à son tour.

LE BARON, *surpris.*

Quoi! ma sœur, un guet-apens, des piéges?

MADAME MURER, *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage?

LE BARON.

Vous avez raison : mais, quand il arrivera, j'irai au-devant de lui, je l'attaquerai.

MADAME MURER, *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera! Eh bien! je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

SCÈNE IV.

MADAME MURER.

Va, vieillard indocile, je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi à le réparer.

SCÈNE V.

MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT, *accourant.*

Madame, j'ai entendu essayer une clef à la serrure; je suis accouru de toutes mes forces.

MADAME MURER.

Rentrons vîte. Je vais prendre ma nièce chez elle. Eteignez, éteignez.

(*Le laquais éteint les bougies. Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

(*Le comte est en frac, le chapeau sur la tête et l'épée au fourreau dans une main; de l'autre il conduit sir Charles qui a son épée nue sous le bras. Le salon est obscur.*)

LE COMTE.

Vous êtes ici en sûreté, Monsieur; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant... Mais, n'êtes-vous pas blessé?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit; mais apprenez-moi de grâce, Monsieur, à qui j'ai obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage, j'aurois infailliblement succombé; ces quatre coquins en vouloient à mes jours.

LE COMTE.

Ce service n'est rien, vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas : on m'appelle le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, *vivement.*

Quoi! c'est le comte de Clarendon.... J'étois

destiné à vous tout devoir, Milord, et à tenir de vous l'honneur et la vie.

LE COMTE.

Comment, serois-je assez heureux?...

SIR CHARLES.

Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le chevalier Campley pour qui ma sœur et ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes, et que j'ai trouvé sur la liste des visites à ma porte?

SIR CHARLES.

C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs. Aujourd'hui vous veniez de sortir à pied; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, et j'étois prêt à vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué; c'est la deuxième fois depuis mon arrivé; mais ce soir, sans vous, Milord...

LE COMTE.

Je suis enchanté de cette rencontre; le bien que ces dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES.

Je me suis annoncé sous le nom de Campley, quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE.

Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES.

Contre mon colonel. Il me poursuit; mais vous

jugez, à ce qui m'arrive, quel homme est cet adversaire.

LE COMTE.

Cela est horrible! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un singulier embarras à votre sujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour une explication secrète : j'y venois à pied, lorsque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES, *souriant.*

Ne perdez pas avec moi un temps précieux.

LE COMTE.

Non : ce n'est pas ce que vous pensez sûrement. Mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables : c'est précisément mon histoire. Une fille charmante qui s'est donnée à moi, et que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec sa famille; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce soir; je viens... assez embarrassé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'est une grisette, sans doute?

LE COMTE.

Ah! rien moins; voilà ce qui m'afflige et qui m'embarrasse. J'ai même un soupçon que ceci pourra bien avoir un jour des suites... Il y a un frère... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin: vous voyez jusqu'où va déjà ma confiance en votre amitié. (*Le comte le mène au jardin, revient et ferme la porte après lui.*)

SCÈNE VII.

MADAME MURER, EUGÉNIE; LE COMTE *a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte;* BETSY *tient une lumière, elle rallume les bougies sur la table, et se retire ensuite.*

MADAME MURER, *attirant Eugénie à elle.*

C'est trop résister, Eugénie, je le veux absolument.

LE COMTE, *d'un air empressé.*

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang, et les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

MADAME MURER, *fièrement.*

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel sombre accueil! A quoi dois-je l'attribuer?

MADAME MURER, *indignée.*

Descendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous ? ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré?

EUGÉNIE, *vivement, à elle.*

Affreuse dissimulation !

MADAME MURER, *lui fermant la bouche de sa main.*

N'épuisez pas le reste de vos forces, ma chère nièce. (*Au comte.*) Ainsi tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit ? (*Eugénie s'assied et couvre son visage de son mouchoir.*)

LE COMTE, *moins ferme.*

Daignez revenir sur le passé, et jugez vous-même : comment se pourroit-il ?...

MADAME MURER, *l'examinant.*

Vous vous troublez...

LE COMTE, *troublé.*

Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi... J'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

MADAME MURER, *froidement.*

Pourquoi n'osez-vous l'appeler votre femme?

EUGÉNIE, *outrée, à elle-même.*

Qui m'auroit dit que mon indignation pût s'accroître encore !

LE COMTE, *absolument déconcerté.*

En vérité, Madame, je ne conçois rien à ces étranges discours.

MADAME MURER, *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices : démens celui de ta conscience, qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de Williams. Le comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit.*)

LE COMTE, *après avoir lu, dit à part.*

Tout est connu.

MADAME MURER.

Il reste anéanti.

LE COMTE, *hésitant.*

Je le suis en effet, et je dois m'accuser, puisque toutes les apparences me condamnent. Oui, je suis coupable. La frayeur de vous perdre, et la crainte d'un oncle trop puissant, m'ont fait commettre la faute de m'assurer de vous par des voies illégitimes ; mais je jure de tout réparer.

MADAME MURER, *à part.*

Et plus tôt que tu ne crois.

LE COMTE, *plus vite.*

Vous fûtes outragée, sans doute, Eugénie, mais votre vertu en est-elle moins pure? a-t-elle pu souffrir un instant de mon injustice? Un profond secret met votre honneur à couvert ; et si vous daignez accepter ma main, à qui aurai-je fait tort qu'à moi? L'amant et l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie? Ah!

l'égarement d'un jour, une fois pardonné, sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE, *se levant et le regardant avec dédain.*

O le plus faux des hommes! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Va jurer aux pieds d'une autre femme des sentimens que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre : je sais mourir. (*Elle entre dans sa chambre.*)

MADAME MURER, *au comte, en entrant après elle et emportant la lumière.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux?

LE COMTE, *avec chaleur.*

Non, je la suis.

SCÈNE VIII.

LE COMTE.

ELLE se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi, elle sera à moi. Ah! qu'ai-je fait? Pour l'abandonner, il ne falloit pas la revoir.

SCÈNE IX.

LE COMTE, SIR CHARLES, *rentrant.*

SIR CHARLES, *dans l'obscurité.*

MILORD?

LE COMTE.

Est-ce vous, chevalier Campley?

SIR CHARLES.

C'est moi.

LE COMTE.

Pardon : encore un moment, et nous sortons ensemble. (*Il veut entrer chez Eugénie.*)

SIR CHARLES, *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, Milord ? Pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE, *n'écoutant point.*

Ce sont des valets : je vous rejoins.

SCÈNE X.

SIR CHARLES, *seul, d'un air de méfiance.*

Il y a grand mouvement dans cette maison : on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin ; on vient d'en fermer la porte.... Il a l'air troublé, Milord.... L'explication doit avoir été orageuse.

SCÈNE XI.

MADAME MURER, SIR CHARLES.

MADAME MURER, *sortant de la chambre d'Eugénie sans lumière, dit à elle-même, en marchant :*

Le voilà à ses genoux, l'instant est favorable ; allons. *Elle traverse le salon et sort par la porte du jardin.*)

SCÈNE XII.

SIR CHARLES, *seul, écoute, et n'entendant plus rien, dit :*

Ah! ah! cette voix a un rapport singulier... (*Il se promène en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre.*) C'est un homme bien lâche que ce colonel.... car ces gens n'étoient pas des voleurs.... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de Milord Clarendon! mon libérateur! l'homme qui doit solliciter ma grâce auprès du roi! Que de titres pour l'aimer!... J'entends du bruit... Je vois de la lumière, écoutons.

SCÈNE XIII.

MADAME MURER, SIR CHARLES.

MADAME MURER, *rentrant, dit à des gens qui sont derrière elle :*

N'entrez que quand on vous le dira ; vous vous rangerez tous vers la porte, et à sa sortie, vous fondrez sur lui et l'arrêterez. Prenez bien garde qu'il ne vous échappe. (*Elle traverse le salon en silence et rentre chez Eugénie. Les laquais retournent au jardin.*)

SIR CHARLES, *après avoir écouté.*

Il y a de la trahison! Serois-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami?...

SCÈNE XIV.

LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON, *entrant par la porte du vestibule, le chapeau sur la tête et l'épée au côté, sans lumière.*

Le projet de ma sœur m'inquiète; Clarendon seroit-il ici?

SIR CHARLES, *tirant son épée et marchant fièrement au baron, lui met la pointe sur le cœur et lui dit:*

Qui que vous soyiez, n'avancez pas.

LE BARON *crie en portant la main à la garde de l'épée.*

Quel est donc l'insolent?...

SIR CHARLES, *d'un ton encore plus fier.*

N'avance pas, ou tu es mort.

SCÈNE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

(*Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.*)

LE BARON, *reconnoissant sir Charles.*

Mon fils!

SIR CHARLES.

O ciel! mon père!

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure?

SIR CHARLES.

Chez vous? Et quel est donc cet appartement? (*Montrant celui où il a vu entrer le comte.*)

LE BARON.

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES, *avec un mouvement terrible.*

Ah! grands dieux! quelle indignité!

SCÈNE XVI.

LE BARON, MADAME MURER, SIR CHARLES, LES GENS.

MADAME MURER, *accourant au bruit, et s'écriant d'étonnement.*

Sir Charles!... C'est le ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES, *au désespoir.*

Affreux événement! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

MADAME MURER.

Il va sortir.

SIR CHARLES, *troublé.*

Ma sœur! mon libérateur! Je suis épouvanté de ma situation.

MADAME MURER.

Osez-vous balancer?

SIR CHARLES, *les dents serrées.*

Balancer?... Non, je suis décidé.

MADAME MURER, *aux valets.*

Approchez tous.

SCÈNE XVII.

LE BARON, LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE, SIR CHARLES, BETSY, LES GENS.

EUGÉNIE, *au bruit, ouvre sa porte, et retenant le Comte, dit :*

Ils sont armés ! O dieux ! ne sortez pas.

LE COMTE, *la repoussant.*

Je suis trahi. (*A sir Charles.*) Mon ami, donnez-moi mon épée.

(*Sir Charles, qui tient toujours son épée nue, court se saisir de celle du comte.*)

Presque en même temps.

EUGÉNIE, *effrayée.*

C'est mon frère !

LE COMTE.

Son frère !

SIR CHARLES, *furieux.*

Oui, son frère !

LE COMTE, *à Eugénie avec mépris.*

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piége abominable !

EUGÉNIE, *troublée.*

Il m'accuse !

LE COMTE.

Votre colère, vos dédains n'étoient qu'une

feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE, *tombant mourante sur un fauteuil, Betsy la soutient.*

Voilà le dernier malheur.

MADAME MURER, *au comte.*

Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur le champ, ou périr.

LE COMTE, *avec indignation.*

Je céderois au vil motif de la crainte? Ma main seroit le fruit d'une basse capitulation?... Jamais.

MADAME MURER.

Qu'as-tu donc promis tout à l'heure?

LE COMTE, *sur le même ton.*

Je rendois hommage à la vertu malheureuse : sa douleur étoit plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissoit mon cœur, elle alloit triompher; mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

MADAME MURER, *fortement aux valets.*

Saisissez-le.

SIR CHARLES, *se jetant entre le Comte et les valets.*

Arrêtez.

MADAME MURER, *plus fort.*

Saisissez-le, vous dis-je.

SIR

SIR CHARLES, *d'une voix et d'un geste terribles.*

Le premier qui fait un pas...

LE BARON, *aux valets.*

Laissez faire mon fils.

(*Madame Murer va se jeter sur un fauteuil en croisant ses mains sur son front comme une personne au désespoir.*)

SIR CHARLES, *au comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.*

Ma présence vous rend ici, Milord, ce que vous avez fait pour moi : nous sommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui présente.*) C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre, Milord, sortez ; je vais assurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE, *étonné, regardant Eugénie et sir Charles tour à tour, dit à plusieurs reprises.*

Monsieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi.

(*Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin ; le baron retient les valets, et lui livre le passage.*)

SCÈNE XVIII.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE, LEURS GENS, SIR CHARLES.

MADAME MURER, *furieuse, se relevant et s'adressant à son neveu.*

C'ÉTOIT donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici ?

SIR CHARLES, *troublé.*

Vous me plaindrez tous, lorsque vous saurez... Vous serez vengés, n'en doutez pas... Mais cette Eugénie, dont toute sa famille étoit si vaine...

MADAME MURER, *d'un ton furieux.*

Sir Charles... vengez votre sœur, et ne l'accusez pas. Elle est l'innocente victime... Entrons chez elle : venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES, *pénétré de douleur.*

Elle n'est pas coupable! Ah! ma sœur, pardonne mon erreur. Reçois.... (*Il lui prend les mains.*) Elle ne m'entend pas. (*A sa tante.*) Ne songez qu'à la secourir. (*Madame Murer, Betsy, et Robert, qui se détache du groupe des valets, emmènent Eugénie dans sa chambre par-dessous les bras.*)

SCÈNE XIX.

LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

SIR CHARLES, *du ton le plus terrible, en prenant la main du baron.*

Et vous, mon père, recevez pour elle le serment que je fais... Oui, si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé, si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour, je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura devancé sa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils. (*Ils entrent chez Eugénie. Les laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Betsy sort de l'appartement d'Eugénie, très-affligée, un bougeoir à la main, car il est pleine nuit. Elle va chez madame Murer, et en rapporte une cave à flacons qu'elle pose sur la table du salon, ainsi que sa lumière. Elle ouvre la cave, et examine si ces flacons sont ceux qu'on demande. Elle porte ensuite la cave chez sa maîtresse, après avoir allumé les bougies qui sont sur la table. Un instant après, le baron sort de chez sa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, et de l'autre cherchant une clef dans ses goussets; il s'en va par la porte du vestibule qui conduit chez lui, et en revient promptement avec un flacon de sel, ce qui annonce qu'Eugénie est dans une crise affreuse. Il rentre chez elle. On sonne de l'intérieur, un laquais arrive au coup de sonnette. Betsy vient de l'appartement de sa maîtresse en pleurant, et lui dit bas de rester au salon pour être plus à portée. Elle sort par le vestibule. Le laquais s'assied sur le canapé du fond, et s'étend en bâillant de fatigue. Betsy revient avec une serviette sur son bras, une écuelle de porcelaine couverte à la main; elle rentre chez Eugénie. Un moment après les acteurs paroissent, le valet se retire, et le cinquième acte commence. Il seroit assez bien que l'orchestre, pendant cet entr'acte, ne jouât que de la musique douce et triste, même avec des sourdines, comme si ce n'étoit qu'un bruit éloigné de quelque maison voisine; le cœur de tout le monde est trop en presse dans celle-ci, pour qu'on puisse supposer qu'il s'y fait de la musique.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MADAME MURER, SIR CHARLES, *sortant de la chambre d'Eugénie.*

MADAME MURER.

PASSONS ici, maintenant qu'elle est un peu calmée ; nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES, *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris... l'outrage et l'horreur sont à leur comble. Ma fureur ne connoît plus de bornes. Le sort en est jeté : il va périr.

SCÈNE II.

MADAME MURER, SIR CHARLES, EUGÉNIE, *sortant de sa chambre, l'air troublé, l'habillement en désordre, les cheveux à bas, sans collier ni rouge, et absolument décoiffée.*

EUGÉNIE.

QU'AI-JE entendu? Mon frère...

SIR CHARLES, *lui baisant la main.*

Chère et malheureuse Eugénie! si je n'ai pu prévenir le crime, au moins j'aurai la triste satisfaction de le punir.

EUGÉNIE, *cherchant à le retenir.*

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous?...

SIR CHARLES, *avec fermeté.*

Ma sœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGÉNIE, *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu, et vous allez égorger votre semblable!

SIR CHARLES, *indigné.*

Mon semblable! un monstre!

EUGÉNIE.

Il vous a sauvé la vie.

SIR CHARLES, *fièrement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE, *éperdue.*

Grand Dieu! sauvez-moi de mon désespoir... Mon frère... au nom de la tendresse, et surtout au nom du malheur qui m'accable... Serois-je moins infortunée, moins perdue quand le nom d'un parjure... quand son souvenir sera effacé sur la terre? (*Plus fort.*) Et si votre présomption se trouvoit punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un père! Vous, l'appui de sa vieillesse, vous allez mettre au hasard cette vie

dont il a tant besoin!... (*D'une voix brisée.*) pour une malheureuse fille, que tous vos efforts ne peuvent plus sauver. Je vais mourir.

(*Madame Murer se jette sur un siége contre la table et appuie sa tête dessus.*)

SIR CHARLES, *avec feu.*

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE, *désespérée, du ton le plus violent.*

Non, je n'en suis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me méprise trop pour les dissimuler. Tout perfide qu'il est, mon cœur se révolte encore pour lui : je sens que je l'aime malgré moi. Je sens que, si j'ai le courage de le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je détesterai votre victoire; vous me deviendrez odieux; mes reproches insensés vous poursuivront partout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES, *en colère.*

L'honneur outragé s'indigne de tes discours, et méprise tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE, *égarée.*

Ah! barbare! arrêtez... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir?

(*Madame Murer la retient; sir Charles sort.*)

SCÈNE III.

MADAME MURER, EUGÉNIE, BETSY.

EUGÉNIE, *continuant, avec égarement.*

Le spectacle de son épée sanglante arrachée du sein de mon époux... (*D'un ton étouffé.*) Mon époux! quel nom j'ai prononcé! Mes yeux se troublent... les sanglots me suffoquent... (*Madame Murer et Betsy l'asseyent.*)

MADAME MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE, *pleurant amèrement.*

Non; l'on ne connoîtra jamais la moitié de mes tourmens. L'insensé qu'il est! s'il savoit quel cœur il a déchiré!

MADAME MURER, *pleurant aussi.*

Consolez-vous, ma chère fille, l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret. Espérez, mon enfant.

EUGÉNIE, *hors d'elle-même.*

Non, je n'espérerai plus; je suis lasse de courir au-devant du malheur. Eh! plût à Dieu que je fusse entrée dans la tombe le jour qu'au mépris du respect de mon père, je me rendis à vos instances! Votre cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on m'a entraînée.

MADAME MURER, *avec saisissement.*

Quoi!... vous aussi, Miss!...

EUGÉNIE, *troublée.*

Je m'égare... Ah! pardon, Madame, oubliez une malheureuse.... (*D'une voix ténébreuse.*) Où donc est sir Charles?... Il ne m'a pas entendue... Le sang va couler.... Mon frère ou son ennemi percé de coups...

SCÈNE IV.

MADAME MURER, EUGÉNIE, BETSY, LE BARON *entrant.*

EUGÉNIE, *lui criant avec désespoir.*

Mon père, vous l'avez laissé sortir?

LE BARON, *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien? N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frère va tout réparer, (*A part.*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE, *au désespoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer, mon père? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour? Nos parens, aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout à fait épuisé?

LE BARON, *en colère.*

Imprudente! Un cœur aussi crédule, avec au-

tant de moyens de t'en garantir! (*Betsy sort par le vestibule.*)

SCÈNE V.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE, SIR CHARLES *sans épée.*

LE BARON, *apercevant sir Charles.*

Mon fils!...

MADAME MURER.

Sitôt de retour!

LE BARON.

Sommes-nous vengés?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O mon père! vous voyez un malheureux... A deux pas d'ici, j'ai trouvé le comte; il a voulu me parler; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre; mais, lorsque je le chargeois le plus vigoureusement... ô rage!... mon épée rompue...

LE BARON.

Eh bien! mon fils?

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre ressentiment; je connois, comme vous, les lois de l'honneur; nous nous verrons dans peu... Il est parti...

MADAME MURER.

Pour aller terminer son mariage; voilà ce que j'avois prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton désespéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur! ma chère Eugénie! je t'avois promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton mourant.*

Le ciel a pris pitié de mes larmes; il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine... O mon père!... ô mon frère! serez-vous plus inflexibles que lui. La douleur qui me tue va laver la tache que j'ai imprimée sur toute ma famille. (*Ici sa voix baisse par degrés.*) Mais ce sacrifice lui suffit; j'étois seule coupable, et le juste ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le désespoir et la mort. (*Elle tombe épuisée, madame Murer la reçoit dans ses bras.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, MADAME MURER, SIR CHARLES; EUGÉNIE, *les yeux fermés, renversée sur le fauteuil;* BETSY.

BETSY, *accourant.*

On frappe à coups redoublés.

MADAME MURER.

A l'heure qu'il est... si matin... courez. Qu'on n'ouvre pas.

(*Betsy sort.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE, SIR CHARLES.

LE BARON.

Pourquoi?

MADAME MURER.

Il y a tout à craindre.... un homme aussi méchant... son oncle...

LE BARON.

Que peut-on nous faire?

MADAME MURER.

Après ce qui s'est passé cette nuit, mon frère.... Un ordre supérieur... votre fils... que sait-on?...

SIR CHARLES.

Il n'est pas capable de cette lâcheté.

MADAME MURER.

Il est capable de tout.

SCÈNE VIII.

LE BARON, MADAME MURER, SIR CHARLES, EUGÉNIE, BETSY *accourant.*

BETSY, *toute essoufflée.*

C'est le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, MADAME MURER, *ensemble.*

Clarendon!

LE BARON.

Je le voudrois.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour... le même habit. Il me suit.

SCÈNE IX.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE, SIR CHARLES, LE COMTE DE CLARENDON *entrant précipitamment, sans épée.*

LE BARON, *avec horreur.*

C'EST lui!

MADAME MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. (*Il avance vers lui et met l'épée à la main.*) Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES, *se jetant au-devant.*

Mon père, il est sans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le repentir étoit la seule qui convînt au coupable. (*Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.*) Eugénie, tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avilissoit en te trompant: je te jure un amour, un respect éternels. (*Se levant avec effroi.*) O ciel! l'horreur et la mort m'environnent! que s'est-il donc passé?

SIR CHARLES, *pleurant.*

Ces nouvelles arrivent trop tard; l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

LE COMTE, *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

MADAME MURER, *pleurant.*

Hélas! nous n'espérons plus rien. (*Betsy est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse, et s'essuie les yeux avec son tablier.*)

LE COMTE, *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle? Ah! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. (*D'un ton plus doux.*) Eugénie! chère épouse! Cette voix, qui avoit tant d'empire sur ton cœur, ne peut-elle plus rien sur toi? (*Il lui prend la main.*)

EUGÉNIE, *rappelée à elle par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le comte, se retourne et dit:*

Dieux!... j'ai cru le voir...

LE COMTE, *se remettant à ses pieds.*

Oui, c'est moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de sa tante, dit en frissonnant, sans regarder:*

C'est lui!...

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit, l'honneur et l'amour

me ramènent à vos pieds.... nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE, *les yeux fermés et levant les bras.*

Qu'on me laisse... qu'on me laisse...

LE COMTE, *avec feu.*

Non jamais. Ecoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, et d'admiration pour un si noble ennemi, (*Il montre sir Charles, en se levant.*) j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle et lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevoit au-dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime et votre vertu. Mon désespoir et mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous; il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer : mais, le dirai-je? il a craint que je ne puisse jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon sort.

EUGÉNIE, *d'une voix foible, lente et coupée.*

C'est vous!... J'ai recueilli le peu de forces qui me restent, pour vous répondre... ne m'interrompez point... je rends grâce à la générosité de milord duc... je vous crois même sincère en ce moment... mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger.... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens....

LE COMTE, *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux, mais vous m'appartenez; mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGÉNIE, *douloureusement.*

Malheureux!... qu'osez-vous rappeler?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne et vous ôte la liberté de refuser ma main; vous n'avez plus le choix de votre place, elle est fixée au milieu de ma famille. Interrogez l'honneur, consultez vos parens; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON, *au comte.*

Ce qu'elle se doit, est de refuser l'offre que vous lui faites : je ne suis pas insensible à votre procédé; mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE, *pénétré.*

Laissez-vous toucher, Eugénie; je ne survivrois pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE, *veut se lever pour sortir, sa foiblesse la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines instan-

ces ; le parti que j'ai pris est inébranlable : j'ai le monde en horreur.

LE COMTE, *regardant autour de lui, s'adresse enfin à madame Murer.*

Madame, je n'espère plus qu'en vous.

MADAME MURER, *fièrement.*

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte et d'un ton de dignité.*

Vous avez raison, celui qui s'est rendu si criminel est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance... (*A Eugénie, avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle! quand le ciel et la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein? et l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution? C'est pour lui que j'élève une voix coupable; lui raviras-tu, par une double cruauté, l'état qui lui est dû? et l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature? (*En s'adressant à tous.*) Barbares! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, et qui meurt de douleur à vos pieds. (*Il tombe aux genoux du baron.*) Mon père!

10

LE BARON, *le relevant, lui serre les mains, et après un moment de silence.*

Je vous la donne.

LE COMTE, *s'écriant.*

Eugénie!

LE BARON, *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille; celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

(*Eugénie regarde son père, laisse tomber sa main dans celle du comte, et va parler. Le comte lui coupe la parole.*)

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne!

EUGÉNIE, *après un soupir.*

Va, tu mérites de vaincre, ta grâce est dans mon sein; et le père d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah! mon frère! ah! ma tante! la vue du contentement que je fais naître en vous tous, me remplit de joie à mon tour. (*Madame Murer l'embrasse avec joie.*)

LE COMTE, *transporté.*

Eugénie me pardonne! ah! la mienne est extrême: cet événement va nous rendre tous aussi heureux que vous êtes dignes de l'être, et que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES, *au comte.*

Généreux ami! que d'éloges nous vous devons!

LE COMTE.

Je rougirois de moi, si je n'avois aspiré qu'à les obtenir : le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, et l'estime des honnêtes gens; voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON, *avec joie.*

Mes enfans, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE, *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.*

O ma chère Eugénie!

(*Tous se rassemblent autour d'elle, et la toile tombe.*)

FIN D'EUGÉNIE.

L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME,

PAR CARON DE BEAUMARCHAIS,

Représenté, pour la première fois, au théâtre Français, le 5 mai 1797.

On gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

Dernière phrase de la pièce.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand seigneur espagnol, d'une fierté noble, et sans orgueil.

LA COMTESSE ALMAVIVA, très-malheureuse, et d'une angélique piété.

LE CHEVALIER LÉON, leur fils; jeune homme épris de la liberté, comme toutes les ames ardentes et neuves.

FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almaviva; jeune personne d'une grande sensibilité.

MONSIEUR BÉGEARSS, irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte, homme très-profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

FIGARO, valet de chambre, chirurgien et homme de confiance du comte; homme formé par l'expérience du monde et des événemens.

SUZANNE, première camériste de la comtesse, épouse de Figaro; excellente femme, attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du jeune âge.

MONSIEUR FAL; notaire du comte, homme exact et très-honnête.

GUILLAUME, valet allemand de M. Bégearss; homme trop simple pour un tel maître.

Un Clerc de notaire, personnage muet.

La scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte, et se passe à la fin de 1790.

L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon fort orné.

SCÈNE I.

SUZANNE, *seule, tenant des fleurs obscures, dont elle fait un bouquet.*

QUE Madame s'éveille et sonne, mon triste ouvrage est achevé. (*Elle s'assied avec abandon.*) A peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit toute entière. « Demain, » Suzanne, au point du jour, fais apporter beau- » coup de fleurs, et garnis-en mes cabinets. —

» Au portier : — Que, de la journée, il n'entre » personne pour moi... Tu me formeras un bou- » quet de fleurs noires et rouge foncé, un seul » œillet blanc au milieu... » Le voilà... Pauvre maîtresse! elle pleuroit.... Pour qui ce mélange d'apprêts?... Euh! si nous étions en Espagne, ce seroit aujourd'hui la fête de son fils Léon... (*avec mystère*) et d'un autre homme qui n'est plus. (*Elle regarde les fleurs.*) Les couleurs du sang et du deuil! (*Elle soupire.*) Ce cœur blessé ne guérira jamais... Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie. (*Elle attache le bouquet.*)

SCÈNE II.

(Cette scène doit marcher chaudement.)

FIGARO, *regardant avec mystère;* SUZANNE.

SUZANNE.

Entre donc, Figaro. Tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme.

FIGARO.

Peut-on vous parler librement?

SUZANNE.

Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO.

Et pourquoi cette précaution?

SUZANNE.

SUZANNE.

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO, *appuyant.*

Honoré-Tartufe-Bégearss.

SUZANNE.

Et c'est un rendez-vous donné... Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'épithètes; cela peut se redire et nuire à tes projets.

FIGARO.

Il s'appelle *Honoré.*

SUZANNE.

Mais non pas *Tartufe.*

FIGARO.

Morbleu!

SUZANNE.

Tu as le ton bien soucieux.

FIGARO.

Furieux! (*Elle se lève.*) Est-ce là notre convention? M'aidez-vous franchement, Suzanne, à prévenir un grand désordre? Serois-tu dupe encore de ce très-méchant homme?

SUZANNE.

Non; mais je crois qu'il se méfie de moi: il ne me dit plus rien. J'ai peur, en vérité, qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO.

Feignons toujours d'être brouillés.

SUZANNE.

Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur ?

FIGARO.

Recordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Almaviva... (Il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur...)

SUZANNE, *avec humeur.*

C'est beau ! et Madame sort sans livrée ! nous avons l'air de tout le monde.

FIGARO.

Depuis, dis-je, qu'il a perdu, par une querelle de jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous ! comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible !

SUZANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO.

Comme son autre fils paroît lui devenir odieux !

SUZANNE.

Que trop.

FIGARO.

Comme Madame est malheureuse !

SUZANNE.

C'est un grand crime qu'il commet.

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille

Florestine! comme il fait surtout des efforts pour dénaturer sa fortune!

SUZANNE.

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandais, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous? que ce profond machinateur a su les entraîner, de l'indolente Espagne, en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délâbre?

SUZANNE.

Enfin, moi, que puis-je à cela?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue; me mettre au cours de ses démarches.

SUZANNE.

Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO.

Oh! ce qu'il dit... n'est que ce qu'il veut dire.

Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement; c'est là qu'est le secret de l'ame! Il se trame ici quelque horreur. Il faut qu'il s'en croye assuré; car, je lui ai trouvé un air... plus faux, plus perfide et plus fat; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès. Ne peux-tu être aussi perfide que lui? l'amadouer, le bercer d'espoir? quoi qu'il demande, ne pas le refuser?...

SUZANNE.

C'est beaucoup.

FIGARO.

Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUZANNE.

....Et si j'en instruis ma maîtresse?

FIGARO.

Il n'est pas temps encore; ils sont tous subjugués par lui. On ne te croiroit pas: tu nous perdrois sans les sauver. Suis-le partout, comme son ombre... et moi, je l'épie au dehors...

SUZANNE.

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi; et s'il nous surprenoit ensemble... Le voilà qui descend... Ferme!... ayons l'air de quereller bien fort. (*Elle pose le bouquet sur la table.*)

FIGARO, *élevant la voix.*

Moi, je ne le veux pas. Que je t'y prenne une autre fois...

SUZANNE, *élevant la voix.*

Certes!... oui, je te crains beaucoup.

FIGARO, *feignant de lui donner un soufflet.*

Ah! tu me crains... Tiens, insolente!

SUZANNE, *feignant de l'avoir reçu.*

Des coups à moi... chez ma maîtresse?

SCÈNE III.

LE MAJOR BÉGEARSS, FIGARO, SUZANNE.

BÉGEARSS, *en uniforme, un crêpe noir au bras.*

Eh! mais quel bruit! Depuis une heure j'entends disputer de chez moi...

FIGARO, *à part.*

Depuis une heure!

BÉGEARSS.

Je sors, je trouve une femme éplorée...

SUZANNE, *feignant de pleurer.*

Le malheureux lève la main sur moi!

BÉGEARSS.

Ah! l'horreur, M. Figaro! Un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe?

FIGARO, *brusquement.*

Eh! morbleu, Monsieur, laissez-nous! Je ne suis point *un galant homme*, et cette femme n'est point *une personne de l'autre sexe* : elle est ma

femme; une insolente qui se mêle dans des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a ici des gens qui la soutiennent. Ah! j'entends la morigéner...

BÉGEARSS.

Est-on brutal à cet excès?

FIGARO.

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre; et vous savez trop bien pourquoi.

BÉGEARSS.

Vous me manquez, Monsieur; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, *raillant.*

Vous manquer, moi? c'est impossible.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUZANNE.

BÉGEARSS.

Mon enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement?

SUZANNE.

Il m'est venu chercher querelle; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendoit de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti; la dispute s'est échauffée; elle a fini par un souf-

flet... Voilà le premier de sa vie; mais moi, je veux me séparer : vous l'avez vu...

BÉGEARSS.

Laissons cela.... Quelque léger nuage altéroit ma confiance en toi; mais ce débat l'a dissipé.

SUZANNE.

Sont-ce là vos consolations?

BÉGEARSS.

Va, c'est moi qui t'en vengerai; il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Suzanne. Pour commencer, apprends un grand secret... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée? (*Suzanne y va voir. Il dit à part.*) Ah! si je puis avoir seulement trois minutes l'écrin au double fond que j'ai fait faire à la comtesse, où sont ces importantes lettres...

SUZANNE, *revenant.*

Eh bien! ce grand secret?

BÉGEARSS.

Sers ton ami, ton sort devient superbe... J'épouse Florestine; c'est un point arrêté; son père le veut absolument.

SUZANNE.

Qui, son père?

BÉGEARSS, *en riant.*

Et d'où sors-tu donc? Règle certaine, mon enfant; lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un, comme pupille, ou bien comme filleule,

elle est toujours la fille du mari. (*D'un ton sérieux.*) Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUZANNE.

Oh! mais Léon en est très-amoureux.

BÉGEARSS.

Leur fils? (*Froidement.*) Je l'en détacherai.

SUZANNE, *étonnée.*

Ah!... Elle aussi, elle est fort éprise.

BÉGEARSS.

De lui?...

SUZANNE.

Oui.

BÉGEARSS, *froidement.*

Je l'en guérirai.

SUZANNE, *plus surprise.*

Ah! ah!... Madame qui le sait, donne les mains à leur union.

BÉGEARSS, *froidement.*

Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE, *stupéfaite.*

Aussi?.... Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis. Ne serois-tu pas aise d'en être délivrée?

SUZANNE.

S'il ne lui arrive aucun mal...

BÉGEARSS.

Fi donc! la seule idée flétrit l'austère probité.

Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUZANNE, *incrédule.*

Si vous faites cela, Monsieur...

BÉGEARSS, *appuyant.*

Je le ferai.... Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (*L'air caressant.*) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE, *incrédule.*

Ah! si Madame avoit voulu...

BÉGEARSS.

Je l'aurois consolée sans doute; mais elle a dédaigné mes vœux... Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SUZANNE, *vivement.*

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS.

Que diable, il la sert dans ses goûts! Je t'entends toujours dire: *Ah! c'est un ange sur la terre.*

SUZANNE, *en colère.*

Eh bien! faut-il la tourmenter?

BÉGEARSS, *riant.*

Non; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée... Et puisque, dans ces nouvelles et merveilleuses lois, le divorce s'est établi...

SUZANNE, *vivement.*

Il divorceroit?

BÉGEARSS.

S'il peut.

SUZANNE, *en colère.*

Ah! les scélérats d'hommes! quand on les étrangleroit tous...

BÉGEARSS, *riant.*

J'aime à croire que tu m'en exceptes.

SUZANNE.

Ma foi!... pas trop.

BÉGEARSS, *riant.*

J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... long-temps. — Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. (*Il lui prend la main.*) Et voici ce qui nous concerne : le comte, Florestine et moi, habiterons le même hôtel, et la chère Suzanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendant, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur, des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée!...

SUZANNE.

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine.

BÉGEARSS, *caressant.*

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme. J'ai tout le reste dans ma main; ce point seul est entre les tiennes.

(*Vivement.*) Par exemple, aujourd'hui tu peux nous rendre un signalé service... (*Suzanne l'examine.*) Je dis *un signalé*, par l'importance qu'il y met. (*Froidement.*) Car, ma foi, c'est bien peu de chose. Le comte auroit la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamans de la comtesse. Il ne voudroit pas qu'on le sût.

SUZANNE, *surprise.*

Ah! ah!...

BÉGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vu. De beaux diamans terminent bien des choses. Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme, pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier...

SUZANNE.

Pourquoi comme ceux de Madame? C'est une idée assez bizarre.

BÉGEARSS.

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens, pour moi, combien c'étoit égal. Tiens, vois-tu? le voici qui vient.

SCÈNE V.

LE COMTE, BÉGEARSS, SUZANNE.

LE COMTE.

MONSIEUR Bégearss, je vous cherchois.

BÉGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, Monsieur, je venois prévenir Suzanne, que vous aviez dessein de lui demander cet écrin...

SUZANNE.

Au moins, Monseigneur, vous sentez ..

LE COMTE.

Eh ! laisse là ton *monseigneur*! N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci ?...

SUZANNE.

Je trouve, Monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUZANNE.

Eh bien! Monsieur, du moins vous me donnez votre parole...

LE COMTE, *fièrement.*

Depuis quand suis-je méconnu ?

SUZANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher. (*A part.*) Dame ! Figaro m'a dit de ne rien refuser... (*Elle emporte le bouquet qu'elle avoit mis sur la table.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

J'AI tranché sur le point qui paroissoit l'inquiéter.

BÉGEARSS.

Il en est un, Monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus; je vous trouve un air accablé...

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami? la perte de mon fils me sembloit le plus grand malheur. Un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirois que votre second fils...

LE COMTE, *vivement.*

Mon second fils! je n'en ai point.

BÉGEARSS.

Calmez-vous, Monsieur; raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits?

LE COMTE.

Des conjectures? Ah! j'en suis trop certain.

Mon grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettois fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune... que me faisoit cet autre individu? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malte, une pension m'auroient vengé de sa mère et de lui. Mais, conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres; et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de *son père?*

BÉGEARSS.

Monsieur, je crains de vous aigrir, en cherchant à vous appaiser; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE, *avec colère.*

Ah! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là! Commander vingt ans, par ses mœurs et la piété la plus sévère, l'estime et le respect du monde, et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie!... Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fît, même en la supposant coupable? Est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin? Fûtes-vous sans reproches vous-même? Et cette jeune Florestine, que vous nom-

mez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance! Je dénaturerai mes biens et les lui ferai tous passer. Déjà trois millions d'or, arrivés de la Vera-Crux, vont lui servir de dot, et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon porte-feuille, et te présentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné...

BÉGEARSS, *montrant le crêpe de son bras.*

Voyez que, pour vous obéir, je me suis déjà mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, *vivement.*

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très-peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom? d'un jeune homme plein de mérite? car il faut avouer qu'il en a...

LE COMTE, *impatienté.*

Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui...

BÉGEARSS.

Si votre pupille m'accepte, et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE, *le serrant dans ses bras.*

Loyal et franc ami! quel époux je donne à ma fille!...

SCÈNE VII.

LE COMTE, BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE.

MONSIEUR, voilà le coffre aux diamans, ne le gardez pas trop long-temps, que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez Madame. (*Elle le pose sur la table.*)

LE COMTE.

Suzanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, *à part.*

Avertissons Figaro de ceci.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin.

LE COMTE, *tirant de sa poche un bracelet entouré de brillans.*

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommoit Chérubin...

BÉGEARSS.

Je l'ai connu : nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui ; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. — Un an après la naissance du fils... qu'un combat détesté m'enlève. (*Il met la main à ses yeux.*) Lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas Frescas, qui est un superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avois ache-

tée des parens de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence, qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je?) ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsqu'on m'avoit peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet...

BÉGEARSS.

Oui... (*Il baisse les yeux.*) A telles enseignes que votre épouse...

LE COMTE, *vivement.*

Ne veut jamais le regarder. Eh bien! sur ce portrait, j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamans; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS.

Si vous demandez mon avis, Monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi?

BÉGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux, ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserois de

les approfondir. Mais tendre un piége! des surprises! Eh! quel homme un peu délicat voudroit prendre un tel avantage sur son plus cruel ennemi?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer; le bracelet est fait, le portrait du page est dedans.

BÉGEARSS, *prenant l'écrin.*

Monsieur, au nom du véritable honneur...

LE COMTE, *ayant enlevé le bracelet de l'écrin.*

Ah! mon cher portrait, je te tiens. J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter! (*Il y substitue l'autre.*)

BÉGEARSS *feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur côté. Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère :*

Ah! voilà la boîte brisée.

LE COMTE, *regardant.*

Non, ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers!

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Je me flatte, Monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE, *impatienté.*

« Si quelque heureux hasard vous eût pré» senté certains faits, me disois-tu dans le mo» ment, je vous excuserois de les approfondir...»

Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers.*)

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrois pas devenir complice d'un pareil attentat! Remettez ces papiers, Monsieur, ou souffrez que je me retire. (*Il s'éloigne. Le comte tient des papiers et lit. Bégearss le regarde en-dessous et s'applaudit secrètement.*)

LE COMTE, *avec fureur.*

Je n'en veux pas apprendre davantage; renferme tous les autres, et moi je garde celui-ci.

BÉGEARSS.

Non, quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une...

LE COMTE, *fièrement.*

Une?... Achevez; tranchez le mot, je puis l'entendre.

BÉGEARSS, *se courbant.*

Pardon, Monsieur, mon bienfaiteur, et n'imputez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE.

Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil.*) Ah! perfide Rosine!... Car, malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes. Ah! je sens à ma rage combien cette indigne passion!... Je me déteste de l'aimer.

BÉGEARSS.

Au nom de Dieu, Monsieur, remettez ce fatal papier.

SCÈNE IX.

LE COMTE, BÉGEARSS, FIGARO.

LE COMTE, *se levant.*

HOMME importun, que voulez-vous?

FIGARO.

J'entre, parce qu'on a sonné.

LE COMTE, *en colère.*

J'ai sonné? valet curieux!

FIGARO.

Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE.

Mon joaillier? que me veut-il?

FIGARO.

Il dit qu'il a un rendez-vous pour un bracelet qu'il a fait. (*Bégearss s'apercevant qu'il cherche à voir l'écrin qui est sur la table, fait ce qu'il peut pour le masquer.*)

LE COMTE.

Ah!... qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, *avec malice.*

Mais, pendant que Monsieur a l'écrin de Madame ouvert, il seroit peut-être à propos...

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur l'inquisiteur, partez; et s'il vous échappe un seul mot...

FIGARO.

Un seul mot? J'aurois trop à dire, je ne veux rien faire à demi. (*Il examine l'écrin, le papier que tient le comte, lance un fier coup-d'œil à Bégearss et sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchois. Je la tiens, j'en suis désolé. Pourquoi l'ai-je trouvée? Ah! Dieu! lisez, lisez, lisez, M. Bégearss.

BÉGEARSS, *repoussant le papier.*

Entrer dans de pareils secrets! Dieu préserve qu'on m'en accuse!

LE COMTE.

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouva soi-même.

BÉGEARSS.

Quoi! pour refuser ce papier?... (*Vivement.*) Serrez-le donc; voici Suzanne. (*Il referme vîte

le secret de l'écrin. Le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, *accablé*, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant vers la table.*

L'ÉCRIN, l'écrin : Madame sonne.

BÉGEARSS, *le lui donnant.*

Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE, *à part, à Bégearss.*

Qu'a donc Monsieur? il est troublé!

BÉGEARSS.

Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE, *finement.*

Je l'avois dit pourtant de manière à être entendue. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE, LÉON, BÉGEARSS.

LE COMTE, *veut sortir, il voit entrer Léon.*

VOICI l'autre!

LÉON, *timidement, veut embrasser le comte.*

Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit?

LE COMTE, *sèchement, en le repoussant.*

Où fûtes-vous, Monsieur, hier au soir ?

LÉON.

Mon père, on me mena dans une assemblée estimable...

LE COMTE.

Où vous fîtes une lecture ?

LÉON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE, *amèrement.*

Les vœux des chevaliers en sont ?

BÉGEARSS.

Qui fut, dit-on, très-applaudi ?

LÉON.

Monsieur, on a montré quelqu'indulgence pour mon âge.

LE COMTE.

Donc au lieu de vous préparer à partir pour vos caravannes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis ? vous allez composant, écrivant sur le ton du jour?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant.

LÉON, *timidement.*

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre d'un esclave.

LE COMTE.

LE COMTE.

Discours d'enthousiaste! On voit où vous en voulez venir. (*Il veut sortir.*)

LÉON.

Mon père!...

LE COMTE, *dédaigneusement.*

Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales. Les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit *mon père* à la cour, Monsieur? Appelez-moi *Monsieur;* vous sentez l'homme du commun. Son père!... (*Il sort; Léon le suit en regardant Bégearss, qui lui fait un geste de compassion.*) Allons, M. Bégearss, allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente la bibliothèque du Comte.

SCÈNE I.

LE COMTE.

Puisqu'enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. (*Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit en pesant sur tous les mots.*) « Malheureux insensé! notre sort est rempli. La surprise nocturne que vous avez osé me » faire, dans un château où vous fûtes élevé, » dont vous connoissiez les détours, la violence » qui s'en est suivie; enfin, votre crime..... le » mien... (*Il s'arrête.*) le mien reçoit sa juste pu- » nition. Aujourd'hui, jour de Saint-Léon, pa- » tron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre » au monde un fils, mon opprobre et mon déses- » poir. Grâce à de tristes précautions, l'honneur » est sauf, mais la vertu n'est plus. Condamnée » désormais à des larmes intarissables, je sens » qu'elles n'effaceront point un crime... dont l'ef- » fet reste subsistant. Ne me voyez jamais : c'est » l'ordre irrévocable de la misérable Rosine....

» qui n'ose plus signer un autre nom. » (*Il porte ses mains avec la lettre à son front, et se promène.*)... Qui n'ose plus signer un autre nom... Ah! Rosine! où est le temps?... Mais tu t'es avilie... (*Il s'agite.*) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme. Un misérable corrupteur.... Mais voyons la réponse écrite sur la même lettre. (*Il lit.*) « Puisque je ne dois plus vous voir, ma » vie m'est odieuse, et je vais la perdre avec joie » dans la vive attaque d'un fort, où je ne suis » point commandé. Je vous renvoie tous vos re- » proches, le portrait que j'ai fait de vous, et la » boucle de cheveux que je vous dérobai. L'ami » qui vous rendra ceci quand je ne serai plus, est » sûr. Il a vu tout mon désespoir. Si la mort d'un » infortuné vous inspiroit un reste de pitié, par- » mi les noms qu'on va donner à l'héritier... d'un » autre plus heureux!..puis-je espérer que le nom » de Léon vous rappellera quelquefois le souve- » nir d'un malheureux... qui expire en vous ado- » rant, et signe pour la dernière fois, CHÉRUBIN » LÉON, d'Astorga... » Puis, en caractères sanglans!... « Blessé à mort, je rouvre cette lettre, » et vous écris avec mon sang, ce douloureux, » cet éternel adieu. Souvenez-vous... » Le reste est effacé par des larmes... (*Il s'agite.*) Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme. Un malheureux égarement... (*Il s'assied et reste absorbé.*) Je me sens déchiré.

SCÈNE II.

LE COMTE, BÉGEARSS.

(*Bégearss, en entrant, s'arrête, le regarde et se mord le doigt avec mystère.*)

LE COMTE.

AH! mon cher ami, venez donc... Vous me voyez dans un accablement...

BÉGEARSS.

Très-effrayant, Monsieur; je n'osois avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étoient point là des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes...

BÉGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE, *se levant et se promenant.*

Les misérables femmes, en se laissant séduire, ne savent guère les maux qu'elles apprêtent.... Elles vont, elles vont... les affronts s'accumulent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines... On le taxe de dureté pour les sentimens qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère... Nos désordres à nous ne leur enlèvent presque rien, ne peu-

vent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité, tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légère détruit dans l'homme le bonheur...le bonheur de toute sa vie, la sécurité d'être père... Ah! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes. Le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉGEARSS.

Calmez-vous; voici votre fille.

SCÈNE III.

LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

FLORESTINE, *un bouquet au côté.*

On vous disoit, Monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE.

Occupé de toi, mon enfant, *ma fille!* Ah! je me plais à te donner ce nom; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère étoit fort dérangé : en mourant il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle

avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi; choisis. Ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Vous l'avez tout entier, Monsieur, et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. — Monsieur votre fils en se mariant... (car sans doute il ne restera plus dans l'ordre de Malte aujourd'hui); monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours; c'est un devoir, Monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE.

Laisse, laisse *Monsieur*, réservé pour l'indifférence; on ne sera point étonné qu'un enfant si reconnoissant me donne un nom plus doux; appelle-moi ton père.

BÉGEARSS.

Elle est digne, en honneur, de votre confidence entière... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez. Sa tutelle n'est qu'un devoir. Il fut l'ami... l'ami secret de votre mère... et, pour tout dire en un seul mot...

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE *en robe à peigner*, FLORESTINE, BÉGEARSS, FIGARO.

FIGARO, *annonçant.*

MADAME la Comtesse.

BÉGEARSS, *jetant un regard furieux sur Figaro, à part.*

Au diable le faquin!

LA COMTESSE, *au comte.*

Figaro m'avoit dit que vous vous trouviez mal; effrayée, j'accours, et je vois...

LE COMTE.

:... Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... Heureusement il n'en est rien. (*Bégearss l'examine.*)

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bégearss... Te voilà, Florestine; je te trouve radieuse... Mais voyez donc comme elle est fraîche et belle! Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurois voulue comme toi, de figure et de caractère. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Ah ! Madame.

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin ?

FLORESTINE, *avec joie.*

Madame, on ne m'a point fleurie ; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint-Léon ?

LA COMTESSE.

Charmante enfant, qui n'oublie rien ! (*Elle la baise au front. Le comte fait un geste terrible. Bégearss le retient.*)

LA COMTESSE, *à Figaro.*

Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de Washington, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoie ; je ne l'ai demandé à personne, et sans doute il est pour Léon. Il est beau ; je l'ai là dans mon cabinet : venez tous.

(*Bégearss, en sortant le dernier, se retourne deux fois pour examiner Figaro, qui le regarde de même. Ils ont l'air de se menacer sans parler.*)

SCÈNE V.

FIGARO, *seul, rangeant la table et les tasses pour le déjeûner.*

Serpent ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux. Ce sont les miens qui te tueront... Mais, où reçoit-il ses paquets? Il ne vient rien pour lui de la poste à l'hôtel. Est-il monté seul de l'enfer?... Quelqu'autre diable correspond... et moi, je ne puis découvrir...

SCÈNE VI.

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *accourant, regarde, et dit très-vivement à l'oreille de Figaro :*

C'est lui que la pupille épouse. — Il a la promesse du Comte. — Il guérira Léon de son amour. — Il détachera Florestine. — Il fera consentir Madame. — Il te chasse de la maison. — Il cloître ma maîtresse en attendant que l'on divorce. — Fait déshériter le jeune homme, et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

FIGARO.

Non, s'il vous plaît, monsieur le major, nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'*Ariane-Suzon*, je tiens le fil du labyrinthe, et le minotaure est cerné... Je t'envelopperai dans tes piéges, et te démasquerai si bien... Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme? S'en croiroit-il assez sûr pour... La sottise et la vanité sont compagnes inséparables. Mon politique babille et se confie! Il a perdu le coup. *Y a faute!*

SCÈNE VIII.

FIGARO, GUILLAUME.

GUILLAUME, *avec une lettre.*

Meisseir Bégearss, ché vois qu'il est pas pour ici?

FIGARO, *rangeant le déjeûner.*

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, *reculant.*

Meingoth! ch'attendrai pas meisseïr en gombagnie té vous. Mon maître il voudroit point, jé chure.

FIGARO.

Il te le défend? Eh bien! donne la lettre; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, *reculant.*

Pas plis à vous té lettres! O tiable! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO, *à part.*

Il faut pomper le sot. Tu... viens de la poste, je crois?

GUILLAUME.

Tiable! non, ché viens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du gentlemen... du parent irlandais dont il vient d'hériter? Tu sais cela, toi, bon Guillaume?

GUILLAUME, *riant niaisement.*

Lettre d'un qu'il est mort, meissieïr? Non, ché vous prie, celui-là, ché crois pas, partié, ce sera pien plitôt d'un autre. Peut-être il viendroit d'un qu'ils sont là... pas contens, dehors.

FIGARO.

D'un de nos mécontens, dis-tu?

GUILLAUME.

Oui; mais ch'assure pas...

FIGARO, *à part.*

Cela se peut: il est fourré dans tout. (*A Guillaume.*) On pourroit voir au timbre, et s'assurer...

GUILLAUME.

Ch'assure pas pourquoi les lettres il vient chez M. O-Connor; et puis, je sais pas quoi c'est *timpré*, moi.

FIGARO, *vivement.*

O-Connor, banquier irlandais?

GUILLAUME.

Mon foi.

FIGARO, *revenant à lui froidement.*

Ici près, derrière l'hôtel?

GUILLAUME.

Ein fort choli maison, partié! tes chens très... beaucoup grâcieux, si j'osse dire. (*Il se tire à l'écart.*)

FIGARO, *à lui-même.*

O fortune! ô bonheur!

GUILLAUME, *revenant.*

Parle pas, fous, de s'té banquier, pour personne, entende-fous? Ch'aurois pas dû... *Tertaifle!* (*Il frappe du pied.*)

FIGARO.

Va, je n'ai garde; ne crains rien.

GUILLAUME.

Mon maître, il dit, meissieïr, vous âfre tout l'esprit, et moi pas... Alors c'est chuste... Mais, peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous...

FIGARO.

Et pourquoi?

GUILLAUME.

Ché sais pas. — La valet trahir, voye-fous... l'être un péché qu'il est parpare, vil, et même... puéril.

FIGARO.

Il est vrai; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, *désolé.*

Mon Thié! mon Thié! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... (*Il se retire en soupirant.*) Ah! (*Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque.*)

FIGARO, *à part.*

Quelle découverte! Hasard, je te salue! (*Il cherche ses tablettes.*) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécille... De même que les brigands redoutent les réverbères... Oui, mais un sot est un fallot; la lumière passe à travers. (*Il dit en écrivant sur ses tablettes.*) *O-Connor, banquier irlandais.* C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité des recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel; *ma per dio!* L'utilité. (*Il écrit.*) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture d'*Honoré-Tartufe-Bégearss....* Monsieur le tartufe honoré, vous cesserez enfin de l'être! Un dieu m'a mis sur votre piste. (*Il serre ses tablettes.*) Hasard, dieu méconnu, les anciens t'appeloient destin, nos gens te donnent un autre nom!

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS, FIGARO, GUILLAUME.

BÉGEARSS *aperçoit Guillaume, et dit avec humeur en lui prenant la lettre :*

Ne peux-tu pas me les garder chez moi ?

GUILLAUME.

Ché crois, celui-ci, c'est tout comme.

(Il sort.)

LA COMTESSE, *au comte.*

Monsieur, ce buste est un très-beau morceau : votre fils l'a-t-il vu ?

BÉGEARSS, *la lettre ouverte.*

Ah ! lettre de Madrid, du secrétaire du ministre. Il y a un mot qui vous regarde. (*Il lit.*) « Dites » au comte Almaviva, que le courrier qui part » demain, lui porte l'agrément du roi pour l'é- » change de toutes ses terres. » (*Figaro écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence.*)

LA COMTESSE.

Figaro, dis donc à mon fils que nous déjeûnons tous ici.

FIGARO.

Madame, je vais l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss.*

J'EN veux donner avis sur le champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE.

Bon papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE, *bas à Florestine.*

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit.

(*Il la baise au front et sort.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LÉON, *avec chagrin.*

MON père s'en va quand j'arrive; il m'a traité avec une rigueur...

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Mon fils, quel discours tenez-vous? dois-je me voir toujours froissée par l'injustice de chacun? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, *gaiement.*

Vous regrettez votre papa ? nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, Monsieur, de vous présenter ce bouquet. (*Elle lui fait une grande révérence.*)

LÉON, *pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière.*

Il n'en pouvoit prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères... (*Il l'embrasse.*)

FLORESTINE, *se débattant.*

Voyez, Madame, si jamais on peut badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant...

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, *baissant les yeux.*

Pour l'en punir, Madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON.

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah! Madame, ordonnez-le lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi, je vais prendre quelque ouvrage, pour l'écouter avec plus d'attention. (*Elle sort.*)

FLORESTINE, *gaiement.*

Obstiné! c'est bien fait, et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, *tendrement.*

Malgré moi, quand vous l'ordonnez? Ah! Florestine, j'en défie...

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

FLORESTINE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *bas.*

Eh bien! Mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, *avec joie.*

Mon cher M. Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux? Mon parrain m'a bien dit: « Regarde autour de » toi, choisis. » Je vois l'excès de sa bonté: ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans biens, dois-je abuser...

BÉGEARSS, *d'un ton terrible.*

Qui? Léon, son fils? votre frère?

FLORESTINE, *avec un cri douloureux.*

Ah! Monsieur!...

BÉGEARSS.

Ne vous a-t-il pas dit: Appelle-moi ton père? Réveillez-vous, ma chère enfant, écartez un songe trompeur, qui pouvoit devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah ! oui, funeste pour tous deux !

BÉGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre ame. (*Il sort en la regardant.*)

SCÈNE XIII.

FLORESTINE, *seule et pleurant.*

On ciel ! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui... Quel coup d'une lumière affreuse ! et dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller ! (*Elle tombe accablée sur un siége.*)

SCÈNE XIV.

LÉON, *un papier à la main ;* FLORESTINE.

LÉON, *joyeux à part.*

Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti : profitons d'un moment heureux... Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite ; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté, qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, *au désespoir.*

Ah ! Léon... (*Elle retombe.*)

LÉON.

Ciel ! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur.

FLORESTINE.

Des malheurs? Ah! Léon, il n'y en a plus que pour moi.

LÉON.

Floresta, ne m'aimez-vous plus? lorsque mes sentimens pour vous...

FLORESTINE, *d'un ton absolu.*

Vos sentimens? ne m'en parlez jamais.

LÉON.

Quoi! l'amour le plus pur...

FLORESTINE, *au désespoir.*

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON.

Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? M. Bégearss vous a parlé, Mademoiselle, je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LÉON, *continuant.*

MAMAN, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir; Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE, *pleurant.*

Moi, Madame, ne plus l'aimer! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas. Ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il ?

LÉON.

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle?

FLORESTINE, *se jetant dans les bras de la comtesse.*

Ordonnez-lui donc de se taire. (*En pleurant.*) Il me fait mourir de douleur.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras. Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire ?

FLORESTINE, *se renversant sur elle.*

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON.

Vous l'entendez, maman? Cruelle fille, expliquez-vous.

FLORESTINE.

Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON, FIGARO *arrivant avec l'équipage du thé*, SUZANNE *de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.*

LA COMTESSE.

Remporte tout, Suzanne : il n'est plus question de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître ; il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien, rassurer ton amie. Mes chers enfans, je vous porte en mon cœur. — Pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié ? il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XVII.

LÉON, FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *à Figaro.*

Je ne sais pas de quoi il est question ; mais je parierois bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO.

Attends que je sois plus instruit : nous nous

concerterons ce soir. Oh! j'ai fait une découverte....

SUZANNE.

Et tu me le diras? (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

LÉON, FIGARO.

LÉON, *désolé.*

Au dieux!

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LÉON.

Hélas! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avois vu Floresta de si belle humeur, et je savois qu'elle avoit eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Begearss, je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit?

FIGARO.

Si je ne craignois pas votre vivacité, je vous instruirois sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais, lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudroit qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON.

Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON.

Entre mon père et lui? Le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, Monsieur, le traître n'aura pas votre vie; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉON.

Eh bien! ami, pardon : apprends-moi ce que je dois faire.

FIGARO.

Deviner l'énigme du sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LÉON, *avec fureur.*

Me modérer!... Oui, je me modérerai. Mais j'ai la rage dans le cœur! — M'enlever Florestine! Ah! le voici qui vient : je vais m'expliquer... froidement.

FIGARO.

Tout est perdu, si vous vous échappez.

SCÈNE XIX.

LÉON, BÉGEARSS, FIGARO.

LÉON, *se contenant mal.*

Monsieur, Monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. — Florestine est au désespoir : qu'avez-vous dit à Florestine ?

BÉGEARSS, *d'un ton glacé.*

Et qui vous dit que je lui ai parlé ? Ne peut-elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose ?

LÉON, *vivement.*

Point d'évasions, Monsieur. Elle étoit d'une humeur charmante; en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS.

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON, *furieux.*

Eh bien! perfide, défends-toi. J'aurai ta vie, ou tu auras la mienne. (*Il met la main à son épée.*)

FIGARO,

FIGARO, *les arrêtant.*

M. Bégearss, au fils de votre ami? dans sa maison? où vous logez?

BÉGEARSS, *se contenant.*

Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui; mais je n'y veux point de témoins. Sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON.

Va, mon cher Figaro : tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO, *à part.*

Moi, je cours avertir son père.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *lui barrant la porte.*

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, *froidement.*

Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devois-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître?

LÉON, *s'asseyant.*

Au fait, Monsieur, je vous attends.

BÉGEARSS.

Oh! que vous allez regretter une fureur déraisonnable!

LÉON.

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, *affectant une dignité froide.*

Léon, vous aimez Florestine, il y a long-temps que je le vois... Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux, qui ne vous conduisoit à rien. Mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquois de toutes les manières; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paroissoit fait pour le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison; vous allez en avoir besoin. — J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. O mon ami! m'a dit enfin le comte, je connois l'amour de mon fils; mais puis-je lui donner Florestine pour femme? Celle que l'on croit ma pupille... elle est ma fille; elle est sa sœur.

LÉON, *reculant vivement.*

Florestine... ma sœur?...

BÉGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir.... Ah! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvoit vous perdre. Eh bien! Léon, voulez-vous vous battre avec moi?

LÉON.

Mon généreux ami, je ne suis qu'un ingrat, un monstre! oubliez ma rage insensée...

BÉGEARSS, *bien tartufe.*

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais... Dévoiler la honte d'un père, ce seroit un crime...

LÉON, *se jetant dans ses bras.*

Ah! jamais.

SCÈNE XXI.

LE COMTE, LÉON, BÉGEARSS, FIGARO.

FIGARO, *accourant.*

Les voilà, les voilà.

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre! Eh! vous perdez l'esprit?

FIGARO, *stupéfait.*

Ma foi, Monsieur... on le perdroit à moins.

LE COMTE, *à Figaro.*

M'expliquerez-vous cette énigme?

LÉON, *tremblant.*

Ah! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon, je dois mourir de honte! Sur un sujet assez frivole, je m'étois... beaucoup oublié. Son caractère généreux, non-seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendois grâce lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnoissance. Au fait, nous lui en devons tous. (*Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front. Bégearss l'examine et sourit.*) Retirez-vous, Monsieur, votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS.

Ah! Monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, *à Léon.*

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux...

LÉON, *s'en allant.*

Je suis au désespoir!

FIGARO, *à part, avec colère.*

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCÈNE XXII.

LE COMTE, BÉGEARSS, FIGARO.

LE COMTE, *à Bégearss, à part.*

Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. (*A Figaro.*) Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avois chargé de les numéroter.

FIGARO.

Je l'ai fait.

LE COMTE.

Remettez-m'en le porte-feuille.

FIGARO.

De quoi? de ces trois millions d'or?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien! qui vous arrête?

FIGARO, *humblement.*

Moi, Monsieur?... je ne les ai plus.

BÉGEARSS.

Comment, vous ne les avez plus?

FIGARO, *fièrement.*

Non, Monsieur.

BÉGEARSS, *vivement.*

Qu'en avez-vous fait?

FIGARO.

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions; mais à vous, je ne vous dois rien.

LE COMTE, *en colère.*

Insolent, qu'en avez-vous fait?

FIGARO, *froidement.*

Je les ai portés en dépôt, chez M. Fal, votre notaire.

BÉGEARSS.

Mais de l'avis de qui?

FIGARO, *fièrement.*

Du mien; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comme j'ai sa reconnoissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS.

Ou s'il les a reçus, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO.

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois: quand on a hérité de *quarante mille doublons de huit...*

LE COMTE, *se fâchant.*

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus ?

FIGARO.

Qui, moi, Monsieur ? J'en doute d'autant moins que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur ; sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué ; qu'un combat des plus malheureux...

LE COMTE, *frappe du pied.*

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or ?

FIGARO.

Ma foi, Monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvoit-on pas le voler ? que sait-on ? il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons...

BÉGEARSS, *en colère.*

Pourtant Monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS.

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son *récépissé ?*

FIGARO.

Je vais le remettre à Monsieur, et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO, *au comte.*

Je vous préviens que M. Fal ne les rendra que sur votre reçu; je le lui ai recommandé.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *en colère.*

COMBLEZ cette canaille, et voyez ce qu'elle devient. En vérité, Monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous devenez trop confiant, il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, secrétaire, une espèce de *factotum*. Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE.

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance...

BÉGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE.

Je le voudrois souvent.

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Ce-

lui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter : vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon ami. Aussi bien m'a-t-on dit qu'il vit très-mal avec sa femme.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIV.

BÉGEARSS.

Encore un pas de fait... Ah! noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot, en nous donnant des noms de comédie! Grâces aux soins d'*Honoré-Tartufe*, vous irez partager le mal-aise des caravannes, et finirez vos inspections sur nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

Je n'ai pu rien tirer de cette enfant. — Ce sont des pleurs, des étouffemens!... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon, elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse! excès d'une aimable vertu! M. Bégearss, apparemment, lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle; car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUZANNE.

J'ignore d'où provient le mal; mais il se passe

ici des choses bien étranges. Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer. Mademoiselle est suffoquée; monsieur votre fils désolé.... M. Bégearss, lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec...

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux.

SUZANNE.

Je souhaite, Madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (*Suzanne baisse les yeux.*) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE.

Le voici qui vient à propos; vous achèverez votre toilette plus tard.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *douloureusement.*

AH! mon pauvre major, que se passe-t-il donc ici? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si long-temps redoutée? L'éloignement du comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui!

BÉGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé: au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome, pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. — Je sais de plus, M. Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. — L'autre jour, à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS.

J'y étois; je m'en souviens trop.

LA COMTESSE, *en larmes.*

Pardon, mon digne ami; je ne puis pleurer qu'avec vous.

BÉGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE.

Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine? Je la destinois à mon fils. — Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse; élevée au milieu de nous: mon fils devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BÉGEARSS.

Que trop, peut-être; et c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE.

Mais, comme si le ciel n'eût attendu aussi longtemps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie, je ne sais par quel motif, elle le veut fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux! voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains.*) Ciel vengeur! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte? Ah! que je sois seule misérable, mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis! Connoissez-vous, M. Bégearss, quelque remède à tant de maux?

BÉGEARSS.

Oui, femme respectable, et je venois exprès

dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout. Enfin je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une ame déchirée de remords?

BÉGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE, *vivement.*

M. Bégearss!

BÉGEARSS.

Et tous ces mouvemens que vous prenez pour de la haine, ne sont que l'effet d'un scrupule.... Oh! que je vais vous soulager!

LA COMTESSE, *ardemment.*

Mon cher M. Bégearss!

BÉGEARSS.

Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand mot que je vais vous dire... Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon; le sien, est celle de Florestine. (*Plus bas.*) Il est son tuteur... et son père.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Dieu tout-puissant qui me prends en pitié!

BÉGEARSS.

Jugez de sa frayeur en voyant ces enfans amou-

reux l'un de l'autre. Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE, *priant avec ardeur.*

Source éternelle des bienfaits! ô mon Dieu! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre; que j'aie, de mon côté, quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai. O comte Almaviva! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi. Florestine est ta fille; elle me devient chère, comme si mon sein l'eût portée. Faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence. O monsieur Bégearss! achevez.

BÉGEARSS.

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse; mais, au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami! vous à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS.

Votre époux cherchant un moyen de garantir

sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser ; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah ! mon ami, par compassion pour moi !...

BÉGEARSS.

N'en parlons plus... Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il étoit question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissoit, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage, et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en étoit bien loin, le pauvre enfant !

BÉGEARSS.

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout ?...

LA COMTESSE, *vivement.*

Il faut s'y tenir, mon ami ; mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là, nos secrets sont couverts ; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, *élevant le ton.*

..... Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas! je veux les faire tous.

BÉGEARSS, *l'air imposant.*

.... Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE, *avec douleur.*

Ah! Dieu!

BÉGEARSS.

Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut qu'il falloit sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourroit l'altérer.

LA COMTESSE.

Dieu! Dieu!

BÉGEARSS.

Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE.

Eh! que peut-on avoir à craindre?

BÉGEARSS, *regardant si on peut l'entendre, et parlant bas.*

Je ne soupçonne point Suzanne; mais une

femme de chambre instruite que vous conservez ces papiers, ne pourroit-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune? Un seul remis à votre époux, que peut-être il paieroit bien cher, vous plongeroit dans des malheurs...

LA COMTESSE.

Non, Suzanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS, *d'un ton plus élevé, très-ferme.*

Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée; mais, pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Je crois entendre Dieu qui parle; il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu, je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (*Elle sonne.*) Hélas! ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseilloit; mais ma foiblesse a combattu.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUZANNE.

LA COMTESSE.

Suzanne, apporte-moi le coffret de mes diamans. — Non, je vais le prendre moi-même; il te faudroit chercher la clef...

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE, *un peu troublée.*

M. Bégearss, de quoi s'agit-il donc? Toutes les têtes sont renversées; cette maison ressemble à l'hôpital des fous: Madame pleure, Mademoiselle étouffe, le chevalier Léon parle de se noyer, Monsieur est renfermé et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamans inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde?

BÉGEARSS, *mettant son doigt sur sa bouche, en signe de mystère.*

Chut! ne montre ici nulle curiosité. Tu le sauras dans peu.... Tout va bien, tout est bien.... Cette journée vaut... Chut!...

SCÈNE V.

SUZANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *tenant le coffret aux diamans, que Bégearss prend et pose sur la table.*

SUZANNE, apporte-nous du feu dans le brazéro du boudoir.

SUZANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (*Elle la va chercher dans le cabinet.*)

LA COMTESSE.

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE, *en sortant, à part.*

Courons avant, avertir Figaro.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

COMBIEN j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons!

LA COMTESSE, *étouffée.*

O mon ami! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice, celui de la naissance de mon malheureux fils! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandois

pardon au ciel, et je m'abreuvois de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendois au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui?

BÉGEARSS.

Quoi! Madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers? Vous vous le devez à vous-même, et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant. (*Il ouvre le secret de l'écrin et en tire les lettres.*)

LA COMTESSE, *surprise.*

M. Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi.... Que je les lise encore.

BÉGEARSS, *sévèrement.*

Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE.

Seulement la dernière où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des foiblesses humaines; ou, si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. (*Il y jette le paquet.*)

LA COMTESSE, *vivement.*

M. Bégearss, cruel ami! c'est ma vie que vous consumez. Qu'il m'en reste au moins un lambeau! (*Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées; Bégearss la retient à bras le corps.*)

BÉGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, BÉGEARSS, FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *accourt; elle remet l'athénienne dans le cabinet.*

C'est Monsieur, il me suit, mais amené par Figaro.

LE COMTE, *les surprenant en cette posture.*

Qu'est-ce donc que je vois, Madame? d'où vient tout ce désordre, quel est ce feu, ce coffre, ces papiers? pourquoi ce débat et ces pleurs?... (*Bégearss et la comtesse restent confondus.*).... Vous ne répondez point?

BÉGEARSS, *se remet, et dit d'un ton pénible:*

J'espère, Monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi Madame. Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère en rendant un hommage pur à la vérité quelle qu'elle soit.

LE COMTE, *à Figaro et à Suzanne.*

Sortez tous deux.

FIGARO.

Mais, Monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le *récépissé* du notaire, sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE.

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. (*A Bégearss.*) Soyez certain, Monsieur, que voilà le *récépissé*. (*Il le remet dans sa poche. Figaro et Suzanne sortent chacun de leur côté.*)

FIGARO, *bas à Suzanne, en s'en allant.*

S'il échappe à l'explication!...

SUZANNE, *bas.*

Il est bien subtil.

FIGARO, *bas.*

Je l'ai tué.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *d'un ton sérieux.*

MADAME, nous sommes seuls.

BÉGEARSS, *encore ému.*

C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, Monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

LE COMTE, *sèchement.*

Monsieur... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS, *tout à fait remis.*

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je disois à Madame, en répondant à sa consultation. «Tout dépositaire de secrets ne doit » jamais conserver des papiers, s'ils peuvent » compromettre un ami qui n'est plus, et qui » les mit sous notre garde. Quelque chagrin » qu'on ait à s'en défaire, et quelque intérêt » même qu'on eût à les garder, le saint respect » des morts doit avoir le pas devant tout. » (*Il montre le comte.*) Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur? (*Le comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.*) Auriez-vous dit, Monsieur, autre chose en ma position? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une foiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi; vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous surtout, monsieur le Comte. (*Le comte lui fait un signe.*) Voilà sur la demande que m'a faite Madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenoient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vu manquer de courage; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudens. Voilà quels étoient nos débats; mais, quelque

quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (*Il lève les bras.*) Sainte amitié, tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs... Permettez que je me retire.

LE COMTE, *exalté.*

O le meilleur des hommes! non, vous ne nous quitterez pas... Madame, il va nous appartenir de plus près; je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire, et le plus tôt vaudra le mieux.

LE COMTE, *hésitant.*

Eh bien... ce soir... sans bruit... votre aumônier....

LA COMTESSE, *avec ardeur.*

Eh bien! moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie... Mais laisserez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE, *embarrassé.*

Ah! Madame... croyez...

LA COMTESSE, *avec joie.*

Oui, Monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils; ces deux événemens réunis me rendent cette journée bien chère!

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *la regardant aller.*

Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendois à des débats, à des objections sans nombre, et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant! *Moi qui lui sers de mère*, dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme; elle a dans ses actions une dignité qui m'impose... un ton qui brise les reproches, quand on voudroit l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même, pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étois là pour trahir vos secrets? De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur; je les vois ramper loin de moi. Mais, après tout, Monsieur, que vous importoient ces papiers? N'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder? Ah! plût au ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt, vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique.

LE COMTE, *avec douleur.*

Oui, sans réplique! (*Avec ardeur.*) Otons-les

de mon sein : elles me brûlent la poitrine. (*Il tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.*)

BÉGEARSS, *continuant avec douceur.*

Je combattrai avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi; car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE, *reprenant sa fureur.*

Lui, dans mes bras, jamais.

BÉGEARSS.

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine; et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous? La délicatesse blessée....

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends, et ta réflexion me décide à le faire partir sur le champ. Oui, je serai moins malheureux, quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards. « Mais comment entamer ce » sujet avec elle? Voudra-t-elle s'en séparer? Il » faudra donc faire un éclat?

BÉGEARSS.

» Un éclat?... Non... mais le divorce accrédité » chez cette nation hasardeuse, vous permettra » d'user de ce moyen.

LE COMTE.

» Moi, publier ma honte! jamais. Quelques » lâches l'ont fait; c'est le dernier degré de l'a-

» vilissement du siècle. Que l'opprobre soit le » partage de qui donne un pareil scandale, et » des fripons qui le provoquent ! »

BÉGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivoit. Je ne suis point pour les moyens violens, surtout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE.

Dites *d'un étranger*, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS.

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux, à juste titre, être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui;.... car te voilà bien possesseur... (*Il lui remet le reçu, le prend sous le bras, et ils sortent.*) et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de Madame... (*On n'entend pas le reste.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente le même cabinet de la Comtesse.

SCÈNE I.

FIGARO, *seul, agité, regardant de côté et d'autre.*

ELLE me dit : « Viens à six heures au cabinet; « c'est le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur! Où est-elle? (*Il se promène en s'essuyant.*) Ah! parbleu! je ne suis pas fou; je les ai vus sortir d'ici, monsieur le tenant sous le bras... Eh bien! pour un échec, abandonnons-nous la partie?... Un orateur fuit-il lâchement la tribune pour un argument tué sous lui? Mais quel détestable endormeur! (*Vivement.*) Parvenir à brûler les lettres de Madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque, et se tirer d'un éclaircissement!... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint. (*D'un ton badin.*) J'avois raison tantôt, dans ma colère, *Honoré Bégearss* est le diable que les Hébreux nommoient *Légion;* et si l'on y regardoit bien, on verroit le lutin... (*Il rit.*) Ah! ah! ah! ma gaîté me revient; d'abord, parce

que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal, ce qui nous donnera du temps; (*Il frappe d'un billet sur sa main.*) et puis... docteur en toute hypocrisie! vrai major d'infernal tartufe! grâce au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de toi, ou, dit-on, tu poses le masque à ne rien laisser désirer. (*Il ouvre le billet, et dit:*) Le coquin qui l'a lu en veut cinquante louis.... Eh bien! il les aura, si la lettre les vaut; une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant..... Mais où es-tu, Suzanne, pour en rire? *O che piacere!*... A demain donc; car je ne vois pas que rien périclite ce soir... Et pourquoi perdre un temps? Je m'en suis toujours repenti... (*Très-vivement.*) Point de délai; courons attacher le pétard, dormons là-dessus, la nuit porte conseil, et demain matin, nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCÈNE II.

BÉGEARSS, FIGARO.

BÉGEARSS, *raillant.*

Eeeh! c'est mons Figaro. La place est agréable, puisqu'on y retrouve Monsieur.

FIGARO, *du même ton.*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS.

De la rancune pour si peu? Vous êtes bien bon d'y songer. Chacun n'a-t-il pas sa manie?

FIGARO.

Et celle de Monsieur est de ne plaider qu'à huis-clos?

BÉGEARSS, *lui frappant sur l'épaule.*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert des petits talens que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS.

Et l'*intrigant* compte-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'*autre.*

BÉGEARSS, *piqué.*

On verra le jeu de Monsieur.

FIGARO.

Ce n'est pas de ces coups brillans qui éblouissent la galerie. (*Il prend un air niais.*) Mais *chacun pour soi; Dieu pour tous*, comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS, *souriant.*

Belle sentence! N'a-t-il pas dit aussi: *le soleil luit pour tout le monde?*

FIGARO, *fièrement.*

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur!

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

BÉGEARSS, *seul, le regardant aller.*

Il ne farde plus ses desseins. Notre homme est fier. Bon signe; il ne sait rien des miens : il auroit la mine bien longue, s'il étoit instruit qu'à minuit... (*Il cherche dans ses poches vivement*.) Eh bien! qu'ai-je fait du papier? Le voici. (*Il lit.*) *Reçu de M. Fal, notaire, les trois millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-dessus. Paris, le...* Almaviva. — C'est bon; je tiens la pupille et l'argent : mais ce n'est point assez; cet homme est foible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La comtesse lui en impose; il la craint, l'aime encore... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. (*Il se promène.*) — Diable! ne risquons pas ce soir un dénouement aussi scabreux! En précipitant trop les choses, on se précipite avec elles. Il sera temps demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramental qui va les enchaîner à moi. Fortune! hymen!.... (*Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.*) Eh bien! maudite joie qui me gonfles le cœur, ne peux-tu

donc te contenir?... Elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici... Sainte et douce crédulité! l'époux te doit la magnifique dot. Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (*Il frotte ses mains de joie.*) Bégearss! heureux Bégearss!... Pourquoi l'appelez-vous Bégearss? n'est-il donc pas plus d'à-moitié *le seigneur comte Almaviva?* (*D'un ton terrible.*) Encore un pas, Bégearss, et tu l'es tout à fait. — Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poitrine; car c'est lui qui l'a fait venir... Le moindre trouble me perdroit... Ce valet-là me portera malheur..... c'est le plus clairvoyant coquin... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE, *accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro.*

Ah! (*A part.*) Ce n'est pas lui.

BÉGEARSS.

Quelle surprise! Et qu'attendois-tu donc?

SUZANNE, *se remettant.*

Personne. On se croit seule ici...

BÉGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE.

Que parlez-vous de comité? « Réellement de-
» puis quelques années, on n'entend plus du tout
» la langue de ce pays. »

BÉGEARSS, *riant sardoniquement.*

Eh! eh!... (*Il pétrit dans sa boîte une prise de tabac, d'un air content de lui.*) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE.

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer?

BÉGEARSS, *bien fat.*

Oser l'espérer!... Non : mais seulement.... je l'épouse ce soir.

SUZANNE, *vivement.*

Malgré son amour pour Léon?

BÉGEARSS.

Bonne femme, qui me disois : *Si vous faites cela, Monsieur...*

SUZANNE.

Eh! qui eût pu l'imaginer?

BÉGEARSS, *prenant son tabac en plusieurs fois.*

Enfin que dit-on? parle-t-on? Toi qui vis dans

l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi? car c'est-là le point important.

SUZANNE.

L'important seroit de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maîtresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère...

BÉGEARSS, *d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot.*

Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu?

SUZANNE.

Ma foi, Monsieur, je vous admire. Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille; il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS, *bien fat.*

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui tout roule dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUZANNE.

Quant à la politique?...

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Ah! c'est l'art de créer des faits, de dominer,

en se jouant, les événemens et les hommes; l'intérêt est son but, l'intrigue son moyen : toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde long-temps avant d'éclater au-dehors; mais alors rien ne lui résiste : elle exige de hauts talens : le scrupule seul peut lui nuire; (*En riant.*) c'est le secret des négociateurs.

SUZANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme.

BÉGEARSS, *averti*, *revient à lui.*

Eh!... ce n'est pas elle; c'est toi. — Ta comparaison d'un génie..... — Le chevalier vient laisse-nous.

SCÈNE V.

BÉGEARSS, LÉON.

LÉON.

Monsieur Bégearss, je suis au désespoir.

BÉGEARSS, *d'un ton protecteur.*

Qu'est-il arrivé, jeune ami?

LÉON.

Mon père vient de me signifier, avec une dureté... que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ pour Malte. Point

d'autre train, dit-il, que Figaro, qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS.

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret; mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable. Malte et vos vœux ne sont que le prétexte; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON, *avec douleur.*

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez?

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ... Je ne verrois qu'un seul moyen...

LÉON.

O mon ami! dites-le moi.

BÉGEARSS.

Ce seroit que madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle: car sa douceur vous nuit bien plus que ne feroit un caractère trop ferme. — Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste; qui a le droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison? Engagez-la à le tenter... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de foiblesse.

LÉON.

Mon ami, vous avez raison: cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère

qui puisse le faire changer... La voici qui vient avec elle... que je n'ose plus adorer. (*Avec douleur.*) O mon ami! rendez-la bien heureuse.

BÉGEARSS, *caressant.*

En lui parlant tous les jours de son frère.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, BÉGEARSS, SUZANNE.

LA COMTESSE, *coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.*

Suzanne, donne mes diamans. (*Suzanne va les chercher.* *)

BÉGEARSS, *affectant de la dignité.*

Madame, et vous Mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas! ne pensez point au bonheur que j'aurai de vous appartenir à tous; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez : mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration, que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma

* Suzanne sort un instant, et rentre presque aussitôt avec les diamans, qu'elle aide à mettre à la Comtesse.

part, dans un contrat, ou par un testament, je vais en faire dresser les actes; Mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendroit pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté: mais, quel qu'il soit, ô mes amis! sachez qu'il est sacré pour moi: je l'adopte sans restriction. (*Il salue profondément et sort.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE *le regarde aller.*

C'EST un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON, *avec une douleur ardente.*

O Florestine! il faut céder. Ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avoient fait jurer de n'être jamais à personne: j'accomplirai ce serment pour nous deux: Ce n'est pas tout à fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérois posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON, SUZANNE, *apportant l'écrin.*

LA COMTESSE, *en parlant, met ses boucles d'oreilles, son médaillon, ses bagues, son bracelet sans rien regarder.*

FLORESTINE, épouse Bégearss; ses procédés l'en rendent digne; et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui. (*Suzanne sort et emporte l'écrin.*)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON.

LA COMTESSE, *à Léon.*

Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine?

FLORESTINE, *pleurant.*

Ayez pitié de moi, Madame. Eh! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer... Je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre M. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut; il

faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur, que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure. Ah! je fais plus pour lui que si je lui donnois ma vie. Maman, ayez pitié de nous, bénissez vos enfans! ils sont bien malheureux. (*Elle se jette à genoux ; Léon en fait autant.*)

LA COMTESSE, *leur imposant les mains.*

Je vous bénis, mes chers enfans. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savois à quel point tu m'es chère! Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu; celui-là peut dédommager des autres. (*Ils se relèvent.*)

FLORESTINE.

Mais, croyez-vous, Madame, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils? car il ne faut pas se flatter : son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de M. Bégearss : il me l'a dit; mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur ?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils; mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

O ma digne mère! c'est votre douceur qui m'a

nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêchée d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisteroit pas.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils? Je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presqu'autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet; vous m'entendrez, de là, plaider une cause si juste : vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie, quand il faut défendre son fils. Florestine, la décence ne te permet pas de rester : va t'enfermer; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée. (*Elle appelle.*) Suzanne. (*Florestine sort.*)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LÉON, SUZANNE.

SUZANNE.

Que veut Madame?

LA COMTESSE.

Prie Monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE, *effrayée.*

Madame, vous me faites trembler. Ciel! que

va-t-il donc se passer? Quoi! Monsieur, qui ne vient jamais... sans...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis, Suzanne, et ne prends nul souci du reste. (*Suzanne sort en levant les bras au ciel, de terreur.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE.

Vous allez voir, mon fils, si votre mère est foible en défendant vos intérêts. Mais laissez-moi me recueillir, et me préparer à cet important plaidoyer. (*Léon entre au cabinet de sa mère.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, *seule, un genou sur son fauteuil.*

Ce moment me semble terrible! Mon sang est prêt à s'arrêter.... O mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux! (*Plus bas.*) Vous seul connoissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche. Ah! s'il ne s'agissoit du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu! si j'oserois dire un seul mot pour moi. Mais enfin,

s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans, ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux!

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON *caché.*

LE COMTE, *sèchement.*

MADAME, on dit que vous me demandez?

LA COMTESSE, *timidement.*

J'ai cru, Monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, Madame; parlez.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Asseyons-nous, Monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE, *impatient.*

Non, j'entendrai de bout; vous savez qu'en parlant je ne saurois tenir en place.

LA COMTESSE *s'asseyant, avec un soupir, et parlant bas.*

Il s'agit de mon fils... Monsieur.

LE COMTE, *brusquement.*

De votre fils, Madame?

LA COMTESSE.

Et quel autre intérêt pourroit vaincre ma ré-

pugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais ; mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur le champ, surtout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh ! comment a-t-il encouru la disgrâce d'un p... d'un homme si juste? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils...

LE COMTE, *les mains sur le visage, avec un air de douleur.*

Ah!

LA COMTESSE.

Celui-ci, qui jamais ne dut connoître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE, *se promenant doucement.*

Ah !...

LA COMTESSE.

Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en donnoient souvent de bien cruels. « Le ciel sé» vère, mais sage en ses décrets, en nous privant » de cet enfant, nous en a peut-être épargné de » plus cuisans pour l'avenir. »

LE COMTE, *avec douleur.*

Ah !... ah !...

LA COMTESSE.

Mais enfin, celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs ? Jamais le plus léger re-

proche fut-il mérité de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle : il est aimé, recherché, consulté. Son p... protecteur naturel, mon époux seul paroît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (*Le comte se promène plus vîte sans parler; la comtesse, prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, l'élève par degrés.*) En tout autre sujet, Monsieur, je tiendrois à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de régler mes sentimens, ma foible opinion sur la vôtre; mais il s'agit... d'un fils...(*Le comte s'agite en marchant.*) Quand il avoit un frère aîné, l'orgueil d'un très-grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malte étoit son sort. Le préjugé sembloit alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils (*Timidement.*) égaux en droits.

LE COMTE, *s'agite plus fort.* (*A part, d'un ton étouffé.*)

Egaux en droits!...

LA COMTESSE, *un peu plus fort.*

Mais depuis deux années, qu'un accident affreux... les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens par la vente, ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, Monsieur, la haine ne va pas

plus loin. Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui fermer la maison p... par vous habitée. Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE, *s'arrêtant, d'un ton terrible.*

Ce qu'il a fait!

LA COMTESSE, *effrayée.*

Je voudrois bien, Monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE, *plus fort.*

Ce qu'il a fait, Madame? Et c'est vous qui le demandez?

LA COMTESSE, *en désordre.*

Monsieur, Monsieur, vous m'effrayez beaucoup!...

LE COMTE, *avec fureur.*

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînoit, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Ah! Monsieur, ah! Monsieur...

LE COMTE.

Vous demandez ce qu'il a fait?

LA COMTESSE, *levant les bras.*

Non, Monsieur, ne me dites rien.

LE COMTE, *hors de lui.*

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous

avez fait vous-même, et comment, recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE, *au désespoir, voulant se relever.*

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE, *la clouant sur son fauteuil.*

Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (*Lui montrant sa lettre.*) Connoissez-vous cette écriture? Elle est tracée de votre main coupable! et ces caractères sanglans qui lui servirent de réponse...

LA COMTESSE, *anéantie.*

Je vais mourir! je vais mourir!

LE COMTE, *avec force.*

Non, non; vous entendrez les traits que j'en ai soulignés! (*Il lit avec égarement.*) « Malheureux » insensé! notre sort est rempli; votre crime, » le mien reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour » de Saint-Léon, patron de ce lieu, et le vôtre, » je viens de mettre au monde un fils, mon op- » probre et mon désespoir... » (*Il parle.*) Et cet enfant est né le jour de Saint-Léon, plus de dix mois après mon départ pour la Vera-Cruz! (*Pendant qu'il lit très-fort, on entend la comtesse, égarée, dire des mots coupés qui partent du délire.*)

LA COMTESSE, *priant, les mains jointes.*

Grand Dieu, tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni!

LE COMTE.

LE COMTE.

.... Et de la main du corrupteur. (*Il lit.*) « L'ami qui vous rendra ceci, quand je ne serai » plus, est sûr. »

LA COMTESSE, *priant.*

Frappe, mon Dieu, car je l'ai mérité!

LE COMTE, *lisant.*

« Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un » reste de pitié, parmi les noms qu'on va don- » ner à ce fils, héritier d'un autre... »

LA COMTESSE, *priant.*

Accepte l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute!

LE COMTE, *lisant.*

« Puis-je espérer que le nom de Léon...» (*Il parle.*) Et ce fils s'appelle Léon!

LA COMTESSE, *égarée, les yeux fermés.*

O Dieu! mon crime fut bien grand, s'il égala ma punition! que ta volonté s'accomplisse.

LE COMTE, *plus fortement.*

Et, couverte de cet opprobre, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui.... Et, lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait!

LA COMTESSE, *en le détachant, le regarde.*

Monsieur, Monsieur! je le rendrai; je sais que je n'en suis pas digne. (*Dans le plus grand égarement.*) Ciel! que m'arrive-t-il? Ah! je perds

la raison. Ma conscience troublée fait naître des fantômes! — Réprobation anticipée!... Je vois ce qui n'existe pas... Ce n'est plus vous, c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau!

LE COMTE, *effrayé.*

Comment? Eh bien! non, ce n'est pas...

LA COMTESSE, *en délire.*

Ombre terrible, éloigne-toi!

LE COMTE, *criant avec douleur.*

Ce n'est pas ce que vous croyez!

LA COMTESSE, *jetant le bracelet par terre.*

Attends... Oui, je t'obéirai...

LE COMTE, *plus troublé.*

Madame, écoutez-moi ..

LA COMTESSE.

J'irai... Je t'obéis... Je meurs... (*Elle tombe par terre, et elle reste évanouie.*)

LE COMTE, *effrayé, ramasse le bracelet.*

J'ai passé la mesure... Elle se trouve mal... Ah! Dieu! courons lui chercher du secours. Suzanne! Figaro! au secours! au secours! au secours! (*Le comte, sans disparoître aux yeux des spectateurs, va au fond du théâtre, et appelle Suzanne et Figaro au secours de la comtesse. Pendant ces cris, Léon entre.*)

SCÈNE XIV.

LÉON *accourant*, LA COMTESSE, *évanouie*, LE COMTE, *au fond du théâtre, criant au secours.*

LÉON, *avec force, à genoux à côté de sa mère.*

O MA mère!..... ma mère! c'est moi qui te donne la mort! (*Il essaye de la remettre sur son fauteuil, évanouie.*) Que ne suis-je parti sans rien exiger de personne! j'aurois prévenu ces horreurs!

SCÈNE XV.

LE COMTE, LA COMTESSE, *évanouie*, LÉON, SUZANNE.

LE COMTE, *voyant Léon, s'écrie :*

ET son fils!

LÉON, *égaré.*

Elle est morte! Ah! je ne lui suivivrai pas. (*Il l'embrasse en criant.*)

LE COMTE, *effrayé, un genou à terre.*

Des sels! des sels! Suzanne, un million si vous la sauvez!

LÉON.

O malheureuse mère!

SUZANNE.

Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-la, Monsieur; je vais tâcher de la desserrer.

LE COMTE, *égaré.*

Romps tout, arrache tout. Ah! j'aurois dû la ménager.

LÉON, *criant avec délire.*

Elle est morte! elle est morte!

SCÈNE XVI.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE *évanouie*, LE COMTE, FIGARO *accourant.*

FIGARO.

Et qui, morte? Madame? Appaisez donc ces cris; c'est vous qui la ferez mourir! (*Il lui prend le bras.*) Non, elle ne l'est pas; ce n'est qu'une suffocation; le sang qui monte avec violence. Sans perdre du temps, il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il faut.

LE COMTE, *hors de lui.*

Des ailes, Figaro, ma fortune est à toi.

FIGARO, *vivement.*

J'ai bien besoin de vos promesses, lorsque Madame est en péril!

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVII.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE *évanouie; on la remet sur son fauteuil;* LE COMTE.

LÉON, *lui tenant le flacon sous le nez.*

Si l'on pouvoit la faire respirer! O Dieu! rends-moi ma malheureuse mère!... La voici qui revient...

SUZANNE, *pleurant.*

Madame! allons, Madame!...

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Ah! qu'on a de peine à mourir!

LÉON, *égaré.*

Non, maman, vous ne mourrez pas.

LA COMTESSE, *égarée.*

O ciel! entre mes juges, entre mon époux et mon fils! Tout est connu... et criminelle envers tous deux...(*Elle se jette à terre et se prosterne.*) Vengez-vous l'un et l'autre; il n'est plus de pardon pour moi. (*Avec horreur.*) Mère coupable! épouse indigne! un instant nous a tous perdus. Puisse ma mort expier mon forfait!

LE COMTE, *au désespoir.*

Non, revenez à vous; votre douleur a déchiré mon ame. Asseyons-là, Léon... mon fils. (*Léon*

fait un grand mouvement. Suzanne, asseyons-la. (*Ils la remettent sur le fauteuil.*)

SCÈNE XVIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *accourant avec une petite pharmacie, d'où il tire un flacon pour faire respirer à la comtesse.*

Elle a repris sa connoissance?

SUZANNE.

Ah Dieu! j'étouffe aussi. (*Elle se desserre.*)

LE COMTE, *criant.*

Figaro, vos secours!

FIGARO, *étouffé, faisant respirer le flacon à la comtesse.*

Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étois dehors, grand Dieu! je suis rentré bien à propos... Elle m'avoit fort effrayé. Allons; Madame, du courage.

LA COMTESSE, *priant, renversée.*

Dieu de bonté, fais que je meure!

LÉON, *en l'asseyant mieux.*

Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous réparerons nos torts. Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens; je n'y avois nul

droit : hélas ! je l'ignorois. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée, qui fut votre... Une erreur expiée par vingt années de larmes, est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice? Ma mère et moi, nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE, *exalté.*

Jamais; vous n'en sortirez point.

LÉON.

Un couvent sera sa retraite ; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, « je défendrai la liberté de notre nouvelle pa- » trie. Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la » servirai en zélé citoyen. » (*Suzanne pleure dans un coin ; Figaro est absorbé dans l'autre.*)

LA COMTESSE, *péniblement.*

Léon, mon cher enfant, ton courage me rend la vie. Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans bien; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma foible existence, et toi, tu serviras l'Etat.

LE COMTE, *avec désespoir.*

Non, Rosine, jamais. C'est moi qui suis le vrai coupable. De combien de vertus je privois ma triste vieillesse !...

LA COMTESSE.

Vous en serez entouré. — Florestine et Bégearss vous restent. Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur...

LE COMTE, *étonné.*

Comment?... d'où savez-vous? qui vous l'a... dit?...

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens; mon fils et moi n'y mettrons point d'obstacle; son bonheur nous consolera. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grâce. Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyois brûlée avec les autres? Quelqu'un m'a-t-il trahie?

FIGARO, *s'écriant.*

Oui, l'infâme Bégearss : je l'ai surpris tantôt qui la remettoit à Monsieur.

LE COMTE, *parlant vite.*

Non, je la dois au seul hasard. Ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son très-grand étonnement. Il a cru le coffre brisé.

FIGARO, *criant plus fort.*

Son étonnement d'un secret? Monstre! c'est lui qui l'a fait faire.

LE COMTE.

Est-il possible ?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards ; il en ignoroit l'existence, et quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE, *s'écriant.*

Il les a lus cent fois avec Madame.

LE COMTE.

Est il vrai ? Les connoissoit-il ?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné... mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout ?

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, *ensemble, criant.*

C'est lui !

LE COMTE.

O scélératesse infernale ! avec quel art il m'avoit engagé ! A présent je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez ?

LE COMTE.

Je connois son affreux projet. Mais, pour en être plus certain, déchirons le voile en entier.

Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine ?

LA COMTESSE, *vîte.*

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON, *vîte.*

Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE, *vîte.*

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE, *avec horreur.*

O monstre ! Et moi j'allois la lui donner ! mettre ma fortune en ses mains !

FIGARO, *vivement.*

Plus d'un tiers y seroit déjà, si je n'avois porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal : vous alliez l'en rendre le maître ; heureusement je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu...

LE COMTE, *vivement.*

Le scélérat vient de me l'enlever, pour en aller toucher la somme.

FIGARO, *désolé.*

O proscription sur moi ! Si l'argent est remis, tout ce que j'ai fait est perdu. Je cours chez M. Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

LE COMTE, *à Figaro.*

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *vivement, l'arrêtant.*

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire, reste enseveli dans ton sein.

FIGARO, *avec une grande sensibilité.*

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse. Attendez surtout mon retour, avant de prendre aucun parti.

LE COMTE, *vivement.*

Penseroit-il se disculper?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter; (*Il tire une lettre de sa poche.*) mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre; le secret de l'enfer est là. Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. (*Il lui remet la lettre de Bégearss.*) Suzanne, des gouttes à ta maîtresse. Tu sais comment je les prépare; et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas; elle s'éteindroit dans nos mains.

LE COMTE, *exalté.*

Recommencer! Je me ferois horreur.

FIGARO, *à la comtesse.*

Vous l'entendez, Madame? Le voilà dans son caractère; et c'est mon maître que j'entends. Ah! je l'ai toujours dit de lui; la colère, chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner. (*Il s'enfuit.*) Je cours chez M. Fal. (*Le comte et Léon la prennent sous les bras. Ils sortent tous.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le grand salon du premier acte.

SCÈNE I.

LE COMTE, LA COMTESSE *sans rouge, dans le plus grand désordre de parure;* LÉON, SUZANNE.

LÉON, *soutenant sa mère.*

Il fait trop chaud, maman, dans l'appartement intérieur. Suzanne, avance une bergère. (*On l'assied.*)

LE COMTE, *attendri, arrangeant les coussins.*

Etes-vous bien assise? Eh quoi! pleurer encore?

LA COMTESSE, *accablée.*

Ah! laissez-moi verser des larmes de soulagement. Ces récits affreux m'ont brisée; cette lettre, surtout... de l'infâme Bégearss...

LE COMTE, *délirant.*

Marié en Irlande, il épousoit ma fille, et tout mon bien placé sur la banque de Londres, eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du

dernier de nous tous!... Et qui sait, grand Dieu! quels moyens....

LA COMTESSE.

Homme infortuné! calmez-vous. Mais il est temps de faire descendre Florestine; elle avoit le cœur si serré de ce qui devoit lui arriver! Va la chercher, Suzanne, et ne l'instruis de rien.

LE COMTE, *avec dignité.*

Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, étoit pour vous comme pour lui.

SUZANNE.

Monsieur, celle qui vit Madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE, *avec un vif sentiment.*

Ah! Rosine, séchez vos pleurs, et maudit soit qui vous affligera!

LA COMTESSE.

Mon fils, embrasse les genoux de ton généreux protecteur, et rends-lui grâce pour ta mère. (*Il veut se mettre à genoux.*)

LE COMTE, *le relevant.*

Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mère. Figaro

demande un grand calme. Ah! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON, SUZANNE.

FLORESTINE, *accourant.*

Mon Dieu! maman, qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre, et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas! ma Florestine, je frémis du péril où j'allois plonger ta jeunesse. Grâce au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss. Non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat...

FLORESTINE.

Ah ciel! Léon...

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Sa sœur!

LE COMTE.

Il nous trompoit. Il trompoit les uns par les autres, et tu étois le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta frayeur te servoit mieux que nos lumières. Aimable enfant!

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Monsieur, il m'appelle sa sœur.

LA COMTESSE, *exaltée.*

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère, et moi je suis ta mère pour la vie. Ah! garde-toi de l'oublier jamais. (*Elle tend la main au comte.*) Almaviva, pas vrai qu'elle est *ma fille?*

LE COMTE, *exalté.*

Et lui *mon fils;* voilà nos deux enfans. (*Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, FIGARO, SUZANNE, M. FAL, *notaire.*

FIGARO, *accourant et jetant son manteau.*

MALÉDICTION! il a le porte-feuille. J'ai vu le traître l'emporter, quand je suis entré chez Monsieur.

LE COMTE.

O Monsieur Fal! vous vous êtes pressé!

M. FAL, *vivement.*

Non, Monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel étoit le vôtre, en me disant que la somme est à lui; qu'elle est un fruit d'hérédité; qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE.

O scélérat! il n'oublie rien.

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL.

Avec ces éclaircissemens, ai-je pu refuser le porte-feuille qu'il exigeoit? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE, *avec véhémence.*

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui!

FIGARO, *jetant son chapeau sur un fauteuil.*

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole. (*A Suzanne.*) Veille au-dehors, Suzanne.

(*Elle sort.*)

M. FAL.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer, de-

vant de bons témoins, qu'il tient ce trésor de Monsieur? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE, *vivement.*

Tant mieux! c'est tout ce que je veux. Ah! qu'il garde le reste!

FIGARO, *vivement.*

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfans? ce n'est pas vertu, c'est foiblesse.

LÉON, *fâché.*

Figaro!

FIGARO, *plus fort.*

Je ne m'en dédis point. (*Au comte.*) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE, *se fâchant.*

Mais, l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe...

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *à la porte, et criant.*

Monsieur Bégearss qui rentre. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON, M. FAL, FIGARO.

(*Ils font tous un grand mouvement.*)

LE COMTE, *hors de lui.*

OH! traître!

FIGARO, *très-vîte.*

On ne peut plus se concerter; mais si vous m'écoutez et me secondez tous, pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du porte-feuille et du contrat?

FIGARO, *très-vîte.*

Non pas; il en sait trop pour l'entamer si brusquement; il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*Au comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, *troublé.*

Mais, mais, sur quoi?

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant.*

M. Bégeaaaaarss! (*Elle se range derrière Figaro. Bégearss montre une grande surprise.*)

FIGARO, *s'écrie, en le voyant.*

Monsieur Bégearss. (*Humblement.*) Eh bien! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que Monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc? Je vous trouve assemblés.

LE COMTE, *brusquement.*

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, *plus surpris encore, voyant le notaire.*
Et Monsieur Fal?

M. FAL, *lui montrant le contrat.*

Voyez qu'on ne perd point de temps, tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS, *surpris.*

Ah! ah!...

LE COMTE, *impatient à Figaro.*

Pressez-vous; ceci me fatigue. (*Pendant cette*

scène, Bégearss les examine l'un après l'autre, avec la plus grande attention.)

FIGARO, *au comte, d'un air suppliant.*

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à M. Bégearss, je répète avec confusion, que je me suis mis à l'épier, le suivre et le troubler partout; (*au comte*) car monsieur n'avoit pas sonné, lorsque je suis entré chez lui, pour savoir ce qu'on y faisoit du coffre aux brillans de Madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS.

Certes, ouvert à mon grand regret.

LE COMTE, *faisant un mouvement inquiétant.* (*A part.*)

Quelle audace!

FIGARO, *se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir.*

Ah! mon maître!

M. FAL, *effrayé.*

Monsieur!

BÉGEARSS, *au comte, à part.*

Modérez-vous, ou nous ne saurons rien. (*Le comte frappe du pied. Bégearss l'examine.*)

FIGARO, *soupirant, au comte.*

C'est ainsi que sachant Madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connoissois l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS, *au comte.*

Vous l'ai-je dit? (*Le comte mord son mouchoir, de fureur.*)

SUZANNE, *bas, à Figaro, par derrière.*

Achève, achève.

FIGARO.

Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer, entre Madame et vous, la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérois...

LE COMTE, *à Figaro, avec colère.*

Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO, *bien humble.*

Hélas! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher M. Fal, pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître, en faveur de trente ans...

LE COMTE, *avec humeur.*

Ce n'est pas à moi de juger. (*Il marche vîte.*)

FIGARO.

Monsieur Bégearss...

BÉGEARSS, *qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.*

Qui, moi, cher ami? je ne comptois guère vous avoir tant d'obligations. (*Elevant son ton.*) Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir! (*A Léon et Florestine.*)

O jeunes gens, quelle leçon! Marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO, *prosterné.*

Ah! oui.

BÉGEARSS, *au comte.*

Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parte.

LE COMTE, *à Bégearss, durement.*

C'est là votre arrêt?... J'y souscris.

FIGARO, *ardemment.*

Monsieur Bégearss, je vous le dois. Mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat...

LE COMTE, *brusquement.*

Les articles m'en sont connus.

M. FAL.

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que Monsieur fait... (*Cherchant l'endroit.*) M. M. M., Messire *James-Honoré Bégearss*... Ah! (*Il lit.*) « Et pour donner à la demoiselle future épouse » une preuve non équivoque de son attache- » ment pour elle, ledit seigneur futur époux lui » fait donation entière de tous les grands biens » qu'il possède, consistant aujourd'hui, (*Il ap-* » *puie en lisant.*) (ainsi qu'il le déclare, et les a » exhibés à nous, notaires soussignés) en trois » millions d'or ici joints, en très-bons effets au » porteur. » (*Il tend la main en lisant.*)

BÉGEARSS.

Les voilà dans ce porte-feuille. (*Il donne le porte-feuille à Fal.*) Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts de noces.

FIGARO, *montrant le comte, et vivement.*

Monsieur a décidé qu'il paieroit tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS, *tirant les effets de sa poche et les remettant au notaire.*

En ce cas, enregistrez-les; que la donation soit entière. (*Figaro retourné, se tient la bouche pour ne pas rire. M. Fal remet les effets dans le porte-feuille.*)

M. FAL, *montrant Figaro.*

Monsieur va tout additionner, pendant que nous achèverons. (*Il donne le porte-feuille ouvert à Figaro, qui, voyant les effets, dit:*)

FIGARO, *l'air exalté.*

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action, qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS.

En quoi?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un généreux homme. Oh! que le ciel comble les

les vœux de deux amis aussi parfaits! Nous n'avons nul besoin d'écrire. (*Au comte.*) Ce sont vos effets au porteur: oui, Monsieur, je les reconnois. Entre M. Bégearss et vous, c'est un combat de générosité; l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future. (*Aux jeunes gens.*) Monsieur, Mademoiselle, ah! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir!... Mais que dis-je? l'enthousiasme m'auroit-il fait commettre une indiscrétion offensante? (*Tout le monde garde le silence.*)

BÉGEARSS, *un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit:*

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon ame à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue, et cet aveu manquoit à ma satisfaction. (*Montrant le comte.*) Je lui dois bonheur et fortune; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le porte-feuille; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (*Il veut le reprendre.*)

FIGARO, *sautant de joie.*

Messieurs, vous l'avez entendu? vous témoignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets; donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne. (*Il lui remet le porte-feuille.*)

LE COMTE, *se levant, à Bégearss.*

Grand Dieu, les lui donner! Homme cruel, sortez de ma maison; l'enfer n'est pas aussi profond que vous. Grâce à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée : sortez à l'instant de chez moi.

BÉGEARSS.

O mon ami, vous êtes encore trompé!

LE COMTE, *hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.*

Et cette lettre, monstre, m'abuse-t-elle aussi?

BÉGEARSS *la voit; furieux il arrache au comte la lettre et se montre tel qu'il est.*

Ah!... Je suis joué; mais j'en aurai raison.

LÉON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BÉGEARSS, *furieux.*

Jeune insensé! c'est toi qui vas payer pour tous; je t'appelle au combat.

LÉON, *vite.*

J'y cours.

LE COMTE, *vite.*

Léon!

LA COMTESSE, *vite.*

Mon fils!

FLORESTINE, *vite.*

Mon frère!

LE COMTE.

Léon, je vous défends... (*A Bégearss.*) Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez : ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie. (*Bégearss fait un geste affreux, sans parler.*)

FIGARO, *vivement.*

Non, jeune homme, vous n'irez point. Monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie; on ne combattra plus ici que les ennemis de l'État. Laissez-le en proie à sa fureur, et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. Personne ne trouve mauvais qu'on tue une bête enragée; mais il se gardera de l'oser : l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil.

BÉGEARSS, *hors de lui.*

Malheureux!

LE COMTE, *frappant du pied.*

Nous laissez-vous enfin? c'est un supplice de vous voir. (*La comtesse est effrayée sur son siége; Florestine et Suzanne la soutiennent; Léon se réunit à elles.*)

BÉGEARSS, *les dents serrées.*

Oui, morbleu! je vous laisse; mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de sa Majesté, pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE.

O monstre! que dit-il?

BÉGEARSS.

Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste en grand d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO, *criant.*

Certainement, le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS.

Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur arrêter dans ses mains l'agrément de sa Majesté, que l'on attend par ce courrier.

FIGARO, *tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement:*

L'agrément du roi? le voici. J'avois prévu le coup; je viens, de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat d'ambassade: le courrier d'Espagne arrivoit. (*Le comte avec vivacité prend le paquet.*)

BÉGEARSS, *furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir et se retourne.*

Adieu, famille abandonnée! maison sans mœurs et sans honneur! vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frère avec la sœur; mais l'univers saura votre infamie. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, M. FAL, FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *follement.*

Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches, il n'est plus dangereux. Bien démasqué, à bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde. Ah! M. Fal, je me serois poignardé, s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avoit soustraits du paquet! (*Il reprend un ton grave.*) D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui, que par la nature et la loi ces jeunes gens ne se sont rien; qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE, *l'embrassant, et criant.*

O Figaro!... Madame, il a raison.

LÉON, *très-vîte.*

Dieux, maman, quel espoir!

FLORESTINE, *au comte.*

Eh quoi! Monsieur, n'êtes-vous plus...

LE COMTE, *ivre de joie.*

Mes enfans, nous y reviendrons, et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de lois discrets, éclairés, pleins d'honneur. O mes enfans! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes foiblesses

font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avoient trop désunis. Rosine, (c'est le nom que votre époux vous rend), allez, Madame, reposer votre ame des fatigues de la journée. M. Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfans. — Suzanne, embrasse ton mari, et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*A Figaro.*) Les deux mille louis qu'il avoit soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due...

FIGARO, *vivement.*

A moi, Monsieur? Non, s'il vous plaît. Moi, gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait? Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie! O ma vieillesse! pardonne à ma jeunesse, elle s'honorera de toi. Un jour a changé notre état. Plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent! Chacun a bien fait son devoir. Ne plaignons point quelques momens de trouble; on gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

FIN DE LA MÈRE COUPABLE.

MÉLANIE,

DRAME,

PAR DE LA HARPE,

Représenté pour la première fois en 1793, et revu et corrigé par l'auteur en 1802.

PERSONNAGES.

M. DE FAUBLAS, homme de robe.
MADAME DE FAUBLAS.
MÉLANIE, leur fille.
MONVAL, parent de madame de Faublas.
UN CURÉ.
DES SOEURS CONVERSES.

La scène est dans un couvent de Paris, au parloir.

MÉLANIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

M. DE FAUBLAS.

NON, Madame; en un mot c'est trop me résister.
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune est bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'espoir d'un régiment et d'un rang à la cour;
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcour?
Avec cette alliance à tout on peut prétendre;
Et ne voyez-vous pas ce que j'en dois attendre?
Que bientôt dans les camps je puis voir illustré
Un nom qui dans la robe est déjà décoré?
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important est d'approcher du maître.
Voulez-vous de mon fils retarder le destin?
A ce grand intérêt tout doit céder enfin.

Ce n'est pas après tout un si grand sacrifice.
Mélanie au couvent depuis deux ans novice,
Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
Sembloit en avoir pris les goûts, les sentimens.
Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,
Elle nous demandoit le voile avec instance,
Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs,
Y vouloit pour jamais enfermer ses désirs,
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce?
A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval la fait changer ainsi.
Devant elle jamais il n'auroit dû paroître.
C'est grâce à vos bontés qu'il a pu la connoître,
Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Monval au couvent la voyoit avec vous.

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ai pu refuser cette faveur légère
A la tendre amitié qui m'attache à sa mère,
Au sang qui nous unit : ce jeune homme d'ailleurs
A le cœur noble et droit, a des vertus, des mœurs.
Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame :
Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur,
Ne craint point de l'ouvrir, et parle avec candeur.
C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ses discours règne la modestie.
Mais votre fille, hélas !... à ne vous rien cacher,
Je crois que son état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfans également le père,

N'immolez point la sœur pour agrandir le frère.
Si dans ses premiers ans les soins des jeunes sœurs
Lui firent du couvent envier les douceurs,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai.

M. DE FAUBLAS.

Ce changement léger
Ne m'a jamais paru qu'un dégoût passager.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous avez en tout temps combattu mes alarmes;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
Je n'ai pu qu'en gémir, vous aviez décidé :
C'est par devoir, Monsieur, que je vous ai cédé,
Que je sacrifiai ma douleur maternelle.
Mais, je vous l'avouerai, cette épreuve est cruelle.
Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous;
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.
Si mon époux enfin, sûr de ma complaisance,
Vouloit ne point user de toute sa puissance,
Tandis qu'il en est temps s'il vouloit consentir
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Il verroit à ses pieds et la fille et la mère.
Ce spectacle touchant fait pour le cœur d'un père,
Ce plaisir généreux de sécher tant de pleurs,
N'a-t-il donc pas pour lui de plus pures douceurs
Que ces honneurs si vains dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole et soumise au hasard,
Qui souvent nous échappe, et vient toujours trop tard?

M. DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.
C'est combattre long-temps un parti nécessaire.
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.
Nos parens, nos amis, sont mandés en ces lieux.
Pour la cérémonie ici tout se prépare.
Que pourroit-on penser d'un retour si bizarre?
De vos discours pourtant je ne suis point surpris.
Je sais vos sentimens, vous n'aimez point mon fils,
Vous le sacrifieriez au dernier de vos proches.
Jamais.....

MADAME DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, Monsieur; si je me suis permis
De juger ses défauts, et si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractère,
Je n'ai pas moins pour lui des sentimens de mère,
Je les aurai toujours.

M. DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas.
Melcour est estimé : je vois qu'on en fait cas;
Et vous permettrez bien qu'un père le seconde.

MADAME DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde.
Il est dur et poli, c'est beaucoup; mais pourtant,
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.
Je ne le crois ni vrai, ni juste, ni sensible.
A toute émotion il semble inaccessible;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien et croit toujours le mal;
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face;

Son coup-d'œil vous évite et son souris menace.
D'ailleurs, plein de mépris pour tous ses concurrens,
Il ose se répandre en discours imprudens
Sur le marquis d'Orcé que l'on a vu prétendre
A l'hymen qu'aujourd'hui Melcour a droit d'attendre.
N'étoit-ce pas assez de se voir préféré?
Faut-il aigrir encore un rival ulcéré?
Tout se sait; des rapports la malice indiscrète
Envenime en courant le mal qu'elle répète.
Melcour est d'un état qui ne pardonne rien;
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien:
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimeroit autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie, ainsi sacrifiée,
Languir dans l'abandon, par son père oubliée,
Et, menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
S'imposer par votre ordre un supplice éternel.

M. DE FAUBLAS.

On affoiblit toujours tout ce qu'on exagère.
Je crois sa douleur vive, et la crois passagère.
Toujours dans ces momens on verse quelques pleurs;
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs;
Mais la réflexion, fruit de la solitude,
Et la nécessité qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets séducteurs,
Et l'exemple et le temps, si puissans sur nos cœurs,
Du cloître, qui n'offroit qu'horreur et qu'amertume,
Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.

Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si connoissant le monde il falloit le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrois Mélanie;
Mais dans cette maison elle a passé sa vie.
Son sort est-il plus dur que celui de ces sœurs
Qui toujours du couvent nous vantoient les douceurs?
Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image?
Nous parla-t-on jamais de joug ni d'esclavage?
Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
Me peignoit le bonheur et la sérénité.

MADAME DE FAUBLAS.

L'apparence, Monsieur, n'est pas toujours fidèle.
La retraite, il est vrai, peut nous paroître belle;
Mais la connoît-on bien alors qu'on n'y vit pas?
Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme et doux, jusqu'à l'air qu'on respire;
Des paisibles vertus nous ressentons l'empire,
L'oubli des passions, des maux et des erreurs,
Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs.
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés où des esprits crédules,
Désabusés trop tard, et voués au malheur,
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur:
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires,
Que l'on demande au ciel trop lent à s'attendrir,
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que ces maux par le temps s'adoucissent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.
Un morne accablement, qui ressemble au trépas,

Succède au désespoir, à ses bruyans éclats.
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage;
Ou en sort bien souvent par des accès de rage.
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'effrayez en vain de cette image horrible.
Pour moi, sur un état que l'on peint si terrible,
J'en veux croire surtout ceux qui l'ont embrassé.
Je les vois à l'envi, dans leur zèle empressé,
Attirer auprès d'eux de nouveaux prosélytes:
Ils doivent d'un tel choix connoître bien les suites;
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piége, au lieu d'en détourner?

MADAME DE FAUBLAS.

Ce ne sont pas du moins ces ames éclairées,
De l'esprit de leur règle humblement pénétrées,
Que l'on voit attirer par un zèle indiscret
Ceux qui n'ont point encor senti le même attrait.
Je leur rends trop justice, et ne suis pas capable
D'attaquer en lui-même un état respectable,
Consacré par l'église, et dont l'impiété
En le calomniant prouve la sainteté.
Je sais combien le cloître est un abri propice
Contre les maux du siècle et l'exemple du vice,
Combien de leur état devant Dieu satisfaits
En goûtent l'innocence, en chérissent la paix:
Non, ce n'est pas la loi, c'est l'abus que j'accuse.
Et quoi de si sacré dont l'homme enfin n'abuse?
Pensez-vous en un mot que dans ces mêmes lieux

Des esprits, occupés de soins ambitieux,
Ne puissent exercer leur secrète influence
Sur un âge crédule et plein de confiance,
Et consulter enfin, pour lui dicter des vœux,
L'intérêt du couvent plus que celui des cieux?
Je frémis d'ajouter ce que l'expérience,
Et du cœur des humains la triste connoissance,
Plus d'une fois, hélas! n'ont que trop révélé.
Celui qu'à cet état Dieu n'a pas appelé
S'y déprave souvent sous le poids de sa chaîne;
Son ame se flétrit et devient inhumaine;
Elle hait en autrui tout ce qu'elle a perdu,
Et voudroit voir son joug sur d'autres étendu.
Ce sont ceux-là, Monsieur, qui par leurs artifices
Savent en imposer à des ames novices;
Et d'aucun autre bien ne pouvant plus jouir,
Faire des malheureux est leur dernier plaisir.

M. DE FAUBLAS.

Si les cloîtres ont vu de ces fraudes barbares,
Ces horreurs, qui du moins y doivent être rares,
Ne font autorité ni pour vous, ni pour moi;
Jamais l'exception n'a tenu lieu de loi.
Mais laissons ce discours, Madame. Mélanie
Doit être préparée à la cérémonie.
Bientôt notre curé viendra l'entretenir;
Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.
Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.
Sa morale, dit-on, n'est point assez sévère.
On m'en a dit du mal.

MADAME DE FAUBLAS.

Je vous crois dans l'erreur,

Et l'ai vu digne en tout du saint nom de pasteur.
De ce grand ministère éloquent dans les temples
La meilleure leçon est celle des exemples;
C'est la sienne; et du pauvre il fut toujours l'appui:
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché;
Et s'il ne peut toujours soulager la misère,
Au moins il la console, il lui fait voir un père.
Dans l'église souvent je l'ai vu prêt d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressembloit au Dieu dont il étoit le prêtre.

M. DE FAUBLAS.

Tant de vertu pourtant s'est bien peu fait connoître.

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! sans chercher l'éclat, n'est-il pas assez doux
De faire son devoir sans qu'on parle de nous?
Dieu nous voit, il suffit... Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Monsieur, nous implorons ici votre assistance;
Nous en avons besoin : ma fille en ce grand jour
Eprouve vers le monde un moment de retour.

Il faut d'un jeune cœur corriger la foiblesse,
Lui montrer ses devoirs : c'est à votre sagesse
Que j'ai dû me fier, et j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ses injustes dégoûts.
Vous savez trop...

LE CURÉ.

Je sais ce qu'ici je dois faire,
Ce que je dois à vous, à mon saint ministère.
Avant de vous répondre et de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en son cœur, je veux le bien connoître.
Sur ses devoirs alors, sur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec sincérité.
Vous entendrez de moi la simple vérité.
N'espérez rien de plus.

M. DE FAUBLAS.

C'est ce que je désire.
On va vous l'amener, Monsieur, je me retire,
Et vais avec Madame assembler nos amis
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

SCÈNE III.

LE CURÉ.

Ne vais-je pas encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée;
Que l'on ensevelit de peur de la doter;
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au ciel des vœux forcés, et des regrets au monde?

SCÈNE IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, *à part, dans le fond.*

O Dieu! changez mon cœur, ou bien changez mon sort!
Dieu! fléchissez mon père, ou m'envoyez la mort!

LE CURÉ.

Approchez, mon enfant, et soyez sans alarmes;
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos larmes.
Ne me les cachez point, et laissez-les couler.
Sans témoins, sans réserve on peut ici parler.
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.
Vous frémissez. Eh! quoi! redoutez-vous ma vue?

MÉLANIE, *avec égarement.*

Je ne sais où je suis... ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.
D'un père rigoureux n'êtes-vous pas complice?
Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice?
C'est celui de mes jours.... c'est celui de mon cœur...
Il est affreux, barbare... il me glace d'horreur.
Ah! qu'on l'achève au moins, qu'on l'achève sur l'heure.
Traînez-moi vers l'autel... traînez-moi... que j'y meure.
C'est tout ce que l'on veut, et j'y consens.

LE CURÉ.

Hélas!
Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre;

Je puis les adoucir, si vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux est un soulagement.
Les consoler, ma fille, est tout mon ministère;
Vous me devez enfin regarder comme un père.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un père! il m'en faut un... que n'ai-je un père, hélas!
Il plaindroit mes tourmens, il m'ouvriroit ses bras.
Ce nom doit rassurer... ce nom me désespère.
Faut-il éterniser ma chaîne et ma misère,
Livrer au désespoir le reste de mes jours,
Promettre de souffrir et de pleurer toujours?
Je n'en ai pas la force, et ma raison s'égare :
La nature et le ciel, tout me semble barbare.

LE CURÉ.

C'est que tous deux peut-être ont été méconnus.
Commandez un moment à vos sens éperdus,
Et d'un consolateur écoutez le langage;
Tout doit m'intéresser, votre état et votre âge.
Je dois à tous les deux des soins et des secours;
C'est un devoir bien cher que je suivrai toujours.
Je parlerai surtout contre la violence...

MÉLANIE.

Est-il vrai? vous! ô ciel! vous prendrez ma défense!
Vous me le promettez! l'aurois-je pu prévoir?
Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
Vous me l'aviez bien dit, oui, vous êtes mon père.
Mais vous qui me tendez une main tutélaire,
N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels

Qui m'ont toujours prêché des devoirs si cruels,
Qui m'ont tant annoncé d'une voix formidable,
Dieu toujours irrité, l'homme toujours coupable,
La nature en souffrance, et le ciel en courroux;
Qui m'ont dit que ce dieu se nomme un dieu jaloux;
Qu'il ordonne aux humains, pour fléchir sa colère,
De s'imposer le poids d'un tourment volontaire;
Et qu'enfin les objets devant lui préférés,
Etoient des yeux en pleurs et des cœurs déchirés?
Eh bien! s'il est ainsi, j'ai le droit de lui plaire.

LE CURÉ.

Connoissez mieux sa loi propice et tutélaire:
Il chérit les humains qu'il fit pour le servir;
Et s'il aime les pleurs, c'est ceux du repentir.
Ce n'est qu'à notre amour qu'il demande des larmes;
Et l'amour qui les donne y fait trouver des charmes.
Si les maux ici-bas éprouvent la vertu,
Dieu lui-même descend près du cœur abattu;
S'il voit prêts à tomber les siens qu'on persécute,
Lui-même étend la main pour prévenir leur chûte:
Mon joug est doux, dit-il; loin de le rejeter
Heureux qui dès l'enfance apprit à le porter!
C'est sa parole ici que je vous fais entendre.
Votre ame prévenue a pu mal la comprendre;
J'excuse votre erreur en voyant votre effroi;
Mais que votre ame enfin retrouve auprès de moi
Cette paix qui toujours doit suivre l'innocence.
Faites de vos secrets l'exacte confidence.
Permettez que ce cœur vous ose interroger;
Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.

Placez-vous près de moi; venez, ma chère fille.
(*Ils s'asseyent tous deux.*)
J'honore et je chéris votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux,
Vous y passiez des jours qui paroissoient heureux;
Et que du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisoit : souvent on m'a vanté
Votre zèle naissant, votre félicité.
M'a-t-on dit vrai? parlez.

MÉLANIE.

Oui, je vous le confesse;
Cette maison, Monsieur, fut chère à ma jeunesse.
Je m'y voyois fêtée; on s'occupoit de moi;
Chacun de m'amuser se faisoit un emploi;
On détournoit mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empressement pouvois-je être insensible,
Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
Aux premiers sentimens qui se viennent offrir,
Où les jours sont si purs, le bonheur si facile?
Je crus qu'il habitoit au sein de cet asile.
Je ne trouvois partout que des soins complaisans,
Des égards recherchés, et des yeux caressans.
Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,
Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendois du monde et de ses mœurs,
Les discours séduisans, les tendresses des sœurs,
Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même et la reconnoissance,
A ce qui m'entouroit m'attachant tous les jours,

Sembloient devoir ici me fixer pour toujours.

LE CURÉ.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.
D'où vient donc qu'aujourd'hui le chagrin vous accable?
Qui produisit en vous un si grand changement?

MÉLANIE.

Vous allez le savoir; c'est un événement
Qui décida dès-lors du destin de ma vie,
Et dont, en vous parlant, j'ai l'ame encor remplie.
Je veillois près du lit où l'une de nos sœurs
D'une lente agonie éprouvoit les horreurs.
Cherchant à signaler les soins d'une novice,
J'avois brigué moi-même un si lugubre office.
Je fus seule avec elle à ses derniers instans.
Alors levant ses yeux baissés depuis long-temps,
Elle parut gémir sur moi plus que sur elle;
Quelques larmes mouilloient sa mourante prunelle;
Elle fit un effort pour pouvoir me parler,
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler.
« On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie,
En se faisant esclave et prenant cet habit:
Vous l'apprendrez trop tard: je sais qu'on vous a dit,
Je sais que vous croyez que dans nos saints asiles
Tous les jours sont sereins, tous les cœurs sont tranquilles;
Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.
On ne vit en ces lieux qu'en désirant la mort,
Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant la vie.
Que mon exemple au moins détrompe Mélanie ».

Elle m'apprit son sort : un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour,
Avoit rempli son ame et consumé sa vie.
Du récit de ses maux je demeurai saisie.
C'étoient les derniers cris et les gémissemens
D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-temps.
C'étoit d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendoit plus déchirante.
Je n'y pus résister : pleine de ses douleurs,
Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.
Je partageai des maux que mon cœur pouvoit craindre.
Pour la première fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir son trépas.
L'infortunée alors me serra dans ses bras.
Je sentis que ses pleurs inondoient mon visage.
De mes sens trop émus je perdis tout usage,
Et quand je les repris, elle ne vivoit plus.
Ses bras déjà glacés, sur ma tête étendus,
Ses yeux de la douleur gardant le caractère,
Et vers le ciel encore élevant leur paupière,
Sembloient lui demander d'épargner à mon cœur
Tous les maux dont sa mort m'avoit tracé l'horreur.

LE CURÉ.

De parens inhumains je reconnois l'ouvrage.
Mais vous, du désespoir croyez-vous le langage?
Est-il la vérité? non, ce cœur ulcéré,
Par l'amour et la haine à la foi égaré,
Abhorrant un état à ses penchans contraire,
Sans doute n'en est pas un juge bien sincère.
En proie à cet amour qui la tyrannisoit,

S'abusant

S'abusant elle-même, elle vous abusoit.
Que le ciel le pardonne à cette infortunée!
D'autres ont en ces lieux fini leur destinée :
Si votre âge moins tendre eût permis à vos yeux
De les voir au moment qui leur ouvroit les cieux,
De la religion vous auriez vu la gloire :
La mort de ses enfans est leur jour de victoire;
Eux seuls, dans ce passage à tant d'autres cruel,
Sans regretter la terre espèrent tout du ciel.
De son ministre au moins croyez le témoignage.

MÉLANIE.

Je vous crois; mais, hélas! une tout autre image
Me poursuivoit ici; mes esprits agités
N'entrevoyoient partout que d'affreuses clartés.
Le soupçon m'inspiroit une sombre tristesse;
L'effroi, l'abattement flétrirent ma jeunesse.
Le cloître m'effrayoit : je rencontrois partout
L'odieuse contrainte et l'importun dégoût.
Je détestai dès-lors cet habit de novice.
J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.
Je n'osai toutefois avouer mes chagrins :
De mon père sur moi je savois les desseins;
Et ne me flattois pas de pouvoir l'en distraire.
Je songeois, pour charmer mon ennui solitaire,
Qu'au moins les passions ne troubloient point mon cœur;
Que de l'amour encor le poison séducteur,
Dont j'avois une fois vu les effets terribles,
Ne livroit point mon ame à des maux plus sensibles;
Mais ce repos, hélas! ne dura pas long-temps...
Malheureuse!

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importans.
Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE.

O mon guide! ô mon père!
Qu'aisément avec vous je puis être sincère!
Que mon ame à la vôtre aime à se confier!
Ah! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier.
Ma consolation dans ces lieux la plus chère,
C'étoit de voir souvent ma respectable mère.
Un parent (c'est Monval) voulut un jour me voir.
Il arrive avec elle en ce même parloir.
On m'avertit, j'accours... Ma surprise à sa vue,
Sur son front, dans ses traits la grâce répandue,
Son maintien, de ses yeux la touchante douceur,
Et le son de sa voix encor plus enchanteur,
Tout à mes sens troublés fit soudain reconnoître
Qu'en ce moment mon cœur venoit de voir son maître.
Il s'assit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.
Il parut de mon sort pénétrer le mystère.
Je vis qu'il me jugeoit beaucoup mieux que ma mère.
Des mots perdus pour elle il sentoit la valeur,
Et tout ce qu'il disoit répondoit à mon cœur.
Je feignis, malgré moi, de ne le pas entendre.
Que je lui savois gré d'un intérêt si tendre!
J'entrevis quelques pleurs qu'il vouloit dévorer;
Il sembloit à la fois me plaindre et m'adorer.

LE CURÉ.

O que cet entretien est gravé dans votre ame!

MÉLANIE.

Il ne m'avoit rien dit qui déclarât sa flamme,
Rien qui pût ressembler aux transports des amans;
Mais ses derniers regards valoient tous les sermens.
Ils se firent entendre à mon ame asservie.
Je jurai qu'à lui seul appartiendroit ma vie.
Je n'examinai rien, je ne voulus rien voir :
Le cœur, pour se donner, a-t-il besoin d'espoir ?
Ah! mon ame embrassant un sentiment si tendre,
S'élança vers l'objet qu'elle sembloit attendre,
Et crut, en lui livrant un pouvoir absolu,
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
Hélas! j'en jouissois sans trouble et sans alarmes,
Et sans affliction je répandois des larmes.
Mon cœur s'applaudissoit d'échapper à l'ennui,
D'avoir un sentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense;
Mais que la solitude ajoute à sa puissance!
Et qu'ici tous ses traits, ailleurs trop émoussés,
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés!
Je n'ai du monde encore aucune expérience;
Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense,
Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir
Que les distractions, les soins et le plaisir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime?
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même?
Ah! lorsque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en rester est bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le sert, et rien ne le balance.
Le cœur de son penchant s'entretient en silence.

Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier;
Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé : Monval dans ces demeures,
Monval m'occupoit seul, et remplissoit mes heures.
Lorsque tout sommeilloit, dans l'ombre de la nuit,
Je répétois souvent tout ce qu'il m'avoit dit.
Seule durant le jour, craignant d'être obsédée,
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée,
Rappelant ses regards, ses gestes, ses soupirs,
Mon ame autour de soi recueilloit ses plaisirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire?

MÉLANIE.

O combien j'aimerois à pouvoir le lui dire!
Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé,
Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.
Qu'il m'en coûtoit, ô ciel! surtout en sa présence,
Que je me reprochois ce rigoureux silence!...
Cependant je songeai quel seroit mon destin,
Mes yeux long-temps distraits s'y fixèrent enfin.
L'effrayant avenir où s'égaroit ma vue
Ne m'offroit qu'un abîme où j'étois attendue :
Je vis que j'y tombois sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir;
Je vis que dès l'enfance au cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étois enchaînée;
Que mon père, affermi dans ses engagemens,
Ne consulteroit pas mes nouveaux sentimens,
Qu'à son ambition j'allois être immolée :
Je me sentis alors de mes maux accablée;

Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendois les mains à des liens plus chers.
J'aurois voulu franchir la terrible barrière,
Et me refugier dans le sein de ma mère.

LE CURÉ.

Que n'y déposiez-vous vos plaintes, vos douleurs?

MÉLANIE.

Hélas! elle a connu mes funestes ardeurs.
Elle a vu de ce cœur la cruelle blessure;
Elle a versé sur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon sort;
Mais que me sert, hélas! un inutile effort?
Que peut-elle? elle-même est dans la dépendance;
Son époux a sur elle une entière puissance.
Enfin, vous le voyez, on a fixé ce jour
Pour prononcer des vœux, et des vœux sans retour!
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre;
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
Qu'ai-je donc fait, hélas! pour tant de cruauté?
(*Elle se lève.*)
Et j'irois aux autels trahir la vérité!
J'irois mentir au Dieu qui lira dans mon ame,
Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme!
Non, j'abhorre un serment trompeur, injurieux;
Ma voix s'arrêteroit en prononçant mes vœux.
Avant de les former, ciel! fais que Mélanie
Exhale à tes autels sa malheureuse vie!

LE CURÉ.

Ecoutez, mon enfant: votre ingénuité



Sans doute a droit de plaire au Dieu de vérité;
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je ne veux pas non plus par un langage austère
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendroit plus affreux.
Ainsi, sans vous parler de cet amour profane,
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
On m'appelle bien tard : vous savez quels projets
Pour avancer son fils a formés votre père;
Et lorsqu'on a conclu l'hymen de votre frère,
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagemens doivent être remplis,
Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage
(Excusez un moment ce sinistre langage),
Est un effort pénible, et qui doit lui coûter.
Mais nul obstacle ici ne sauroit m'arrêter.
C'est à moi de fixer les yeux de votre père
Sur des devoirs plus saints qu'il faut que l'on révère.
Ma fille, Dieu n'admet dans ce séjour sacré
Qu'une ame libre et calme, et qu'un cœur épuré;
Il ne veut point qu'on mêle à de si saintes chaînes
Le joug humiliant des passions humaines;
Il ne veut que des cœurs que lui-même a choisis,
Etrangers à la terre, et de lui seul remplis.
Vous dont l'ame sensible au sein de l'innocence,
Des penchans de votre âge a connu la puissance;
Que Dieu n'appelle pas avec l'autorité
Qui soumet nos désirs et notre volonté;
C'est à d'autres vertus qu'il vous a destinée:
Vous n'êtes point à vous, votre ame est enchaînée.

Dieu ne recevroit point le tribut imposteur
Des sermens démentis au fond de votre cœur :
Ne les prononcez pas, je dois vous le défendre.

MÉLANIE.

Eh! comment à mon père oser me faire entendre?
Comment de son pouvoir aujourd'hui m'affranchir,
Et braver un courroux que rien ne peut fléchir?
M'exposer à sa haine, à sa haine immortelle?
Quel reproche il feroit à sa fille rebelle!
Je sens que j'ai donné des armes contre moi.
Je frémis... Pardonnez... Vous voyez mon effroi.
C'est au ciel, c'est à vous qu'il faut que je m'adresse;
Prévenez mes malheurs, soutenez ma foiblesse;
Ayez pitié d'un cœur qui ne peut se domter,
Qui ne peut obéir, qui ne peut résister.
Ma cause est dans vos mains, j'attends de vous la vie.

LE CURÉ.

Rassurez-vous; ma voix par Dieu même affermie,
Réclamera des droits que l'on doit respecter :
Dieu bénira mes soins, oui, je dois m'en flatter.
Mais dussé-je échouer, dût, malgré ma constance,
Un crédit plus puissant vaincre ma résistance,
Ah! tout n'est pas perdu : vous êtes sous les yeux
Du Dieu consolateur qui reste au malheureux;
Comptez sur son appui : souffrez que ma présence
Vous porte quelquefois les secours qu'il dispense.
Vous aurez en tout temps contre un sort ennemi
Le ciel et vos vertus, une mère, un ami.

MÉLANIE.

Hélas! ma destinée est donc bien déplorable!

Avec tant de soutiens est-on si misérable?
Je respire pourtant : j'ai confié du moins
Mes secrets à votre ame, et mon sort à vos soins.
(*Elle rentre.*)

SCÈNE V.

LE CURÉ.

Seconde, Dieu clément, mes efforts et mon zèle.
L'intérêt qui dégrade une ame paternelle
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses droits;
Contre sa tyrannie, ô Dieu! soutiens ma voix;
Daigne de cette enfant protéger l'innocence:
Dieu, je crois te servir en prenant sa défense.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus;
Et la rendre au bonheur, c'est la rendre aux vertus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME DE FAUBLAS, MONVAL.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander!
Monval, en un tel jour qu'osez-vous hasarder?
Votre visite ici me semble téméraire;
Sans doute à mon époux elle ne sauroit plaire;
Vous le savez: il va rentrer dans un instant.
Chez l'abbesse avec nous notre curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas?...

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre?
Qui n'a plus rien à perdre, a-t-il encore à craindre?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurois pardonner de ma vie;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie!
Il va livrer ses jours à d'éternels ennuis!
Et vous l'avez souffert! et vous l'avez permis!

MADAME DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.
Supposez-vous ma fille à ce point malheureuse?

Qui vous l'a dit, Monsieur? et quel penchant si cher
Au monde qu'elle ignore auroit pu l'attacher?
Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence?
Vous abusez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets;
J'en aurois désiré de plus heureux effets.
Vos sentimens sont purs, ils n'ont pu me déplaire,
Et ma fille, sans doute, ainsi qu'à vous m'est chère.
Mais vous la connoissez; elle fait son devoir,
Et son père a sur elle un absolu pouvoir.
Quand elle auroit enfin aperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son ame
Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
Son destin loin de vous soit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice?
Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
Du bonheur d'être aimé la douce illusion?
Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie.
Il s'agit de son sort, il s'agit de sa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile, hélas!
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas.
Mais qu'elle ne soit point esclave, infortunée.
Vous la peignez en vain docile et résignée.
Croyez que sur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvoit échapper;
Que j'ai vu de ses maux les secrètes atteintes,
Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses plaintes.
Je n'en suis que trop sûr; elle souffre et gémit.

Vous-même (pardonnez), quoi que vous ayez dit,
Vous-même, je le vois, vous gémissez comme elle,
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur et le mien?
Réunissons nos maux, qu'ils soient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mère.
Ah! soyez-le avec moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire?
Vous voyez mes chagrins; pourquoi donc les aigrir?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De mon austère époux l'humeur est inflexible.
A la fortune seule il se montre sensible;
Elle est le seul objet dont il paroisse épris,
Et le cœur est un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il soit né méchant; il est dur et sévère;
Il l'est par son état et par son caractère:
De raisons d'intérêt il est tout occupé;
Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé:
Il n'y voit rien qu'erreur, que foiblesse, inconstance;
Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvoit je les ai combattus;
Je m'y suis opposée; et que puis-je de plus?
Faut-il que la discorde entre nous se signale?
Que je donne au public des scènes de scandale?
Que je me fasse en vain un monde d'ennemis
Dans un parti puissant qui protège mon fils?
Mon fils! à quel effort la douleur m'a forcée!
Devant lui sans succès je me suis abaissée.
Je l'avois conjuré de parler pour sa sœur;

Sa réponse équivoque et sa fausse douceur,
Ses protestations de zèle et de tendresses,
Ses regrets affectés et ses froides promesses,
N'ont pu que m'inspirer en cette occasion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu ni du fils, ni du père.

MONVAL.

Le plus coupable encor c'est cet indigne frère.
Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son hymen, sa fortune est le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime;
Et lui-même à l'autel il traîne sa victime.
Et c'est un frère! ô ciel! lui que vous implorez!
Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés?
Et vient-il contempler cette fête cruelle?

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappelez une alarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils
A senti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a long-temps brigué cet hyménée,
Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
On doit haïr sans doute un rival, un vainqueur,
Qui joint à ses succès l'insulte et la hauteur.
Leur rencontre en ces lieux pourroit être funeste.
Mais vous, qui vous amène et quel espoir vous reste?
Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux,
Voir l'affreux sacrifice et tout ce qu'il m'enlève.

Vous le dirai-je enfin ? je doute qu'il s'achève.
On le prépare en vain ; je ne puis concevoir
Qu'on soit assez barbare et qu'on puisse vouloir...
Que dis-je ? il est trop sûr que tout est sans remède.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cède !
Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus !...
Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.
J'y suis déterminé ; je l'ai dit à ma mère :
J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.
Le lieu de mon exil est au-delà des mers.
J'irai servir mon roi dans un autre univers.
Je cours m'y renfermer, et je renonce au nôtre.
Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
Les humains sont partout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux sont partout déchirés.
J'en ai douté long-temps ; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux ! quelle erreur et qu'est-ce que je dis ?
Ah ! je croirai partout voir la pompe funeste,
Entendre prononcer le vœu que je déteste,
Je trouverai partout ce parloir où mes yeux...

(*En pleurant.*)

Vous vous en souvenez... Ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la première fois l'ont offerte à ma vue ;
Là je crus sur son front voir cette ame ingénue :
J'entendis ces accens à mon cœur si nouveaux !
Elle passoit ses mains à travers ces barreaux.
C'est ici... c'est ici... La rage est dans mon ame.
Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.
C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet ;

Pourquoi m'y meniez-vous? que vous avois-je fait?

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel! ai-je mérité ce reproche barbare?
Pouvez-vous oublier?...

MONVAL.

Pardonnez, je m'égare;
Pardonnez à ce cœur, il vous est bien connu;
Il ressent vos bontés; et s'il eût obtenu...

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ose me fier à votre impatience.
Ecoutez. Nous avons encor quelque espérance.

MONVAL.

Comment! que dites-vous? N'abusez point mon cœur?
Ne vous trompez-vous pas? Parlez... par quel bonheur?
Tous mes sens sont saisis et de crainte et de joie!

MADAME DE FAUBLAS.

Il nous reste un secours que le ciel nous envoie.
Notre digne pasteur, ce prêtre révéré,
A servir l'infortune en tout temps préparé,
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable,
Et prête à mes desseins son crédit secourable.
Il vient de voir ma fille, il a lu dans son cœur.
Comme moi de son père il blâme la rigueur.
Sa piété, son nom, et son saint ministère,
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révère,
Sur mon époux peut-être auront quelque pouvoir.
Cependant...

MONVAL.

Ah! du moins c'est un rayon d'espoir.

N'allez pas me l'ôter, souffrez que je respire;
Que...

MADAME DE FAUBLAS.

L'on vient : sur vous-même ayez donc plus d'empire.
C'est notre bon curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bientôt; allez, et laissez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas! qu'aujourd'hui je devienne?
Je sors, mais permettez que du moins je revienne.

MADAME DE FAUBLAS.

Quand je le défendrois ce seroit bien en vain.
Eloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon destin.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ.

LE CURÉ.

VOTRE fille a besoin des secours de sa mère.
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son père.
Je m'en vais lui parler.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espère.
Ah! rendez-moi ma fille, et vous sauvez sa mère.

SCÈNE III.

LE CURÉ.

Hélas! que votre sort n'est-il entre mes mains!
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains!
Faut-il long-temps?...

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Eh bien! vous avez vu ma fille!
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille?
Est-elle résignée?

LE CURÉ.

Ecoutez-moi, Monsieur:
Quand le ciel, sur vos jours signalant sa faveur,
Pour la première fois offrit à vos caresses
Le gage heureux et cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer, sous l'abri de votre expérience,
A son ame, à ses jours, la paix et l'innocence?

M. DE FAUBLAS.

Il est vrai, c'est aussi...

LE CURÉ.

Répondez seulement.
Voulez-vous en effet respecter ce serment?
Le croyez-vous sacré?

M. DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

C'est assez, il suffit que votre cœur m'écoute;
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce au nom du ciel et de l'humanité
Qu'on dicte à votre fille en cet instant funeste
Des vœux que Dieu réprouve, et que son cœur déteste;
Et si dans ce dessein vous persistez toujours,
Vous mettez en danger son salut et ses jours.

M. DE FAUBLAS.

Son salut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie,
Vous semblez moins touché du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même événement.
Ne vous y trompez pas: le temps, le péril presse.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'est votre fille, hélas! que vous sacrifiez.
Je viens de lui parler: cette ame douce et pure
Epanchoit ses chagrins sans fiel et sans murmure,
Et sans vous accuser déploroit son malheur:
De toutes les vertus le germe est dans son cœur.

Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître;
Ah ! ne l'étouffez pas dans l'ombre de ce cloître.
Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir ?
Loin de le cultiver, pourquoi l'ensevelir ?
Votre fille en naissant enlevée à son père,
Si vous la connoissiez, vous deviendroit plus chère.
Elle va devant vous paroître tout en pleurs ;
Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.
Elle a pour le couvent une invincible haine;
Et n'imaginez pas que le temps la ramène.
Cette horreur est trop forte, et c'est un sentiment
Dans le fond de son cœur gravé profondément.
Concevez à quels maux se verroit condamnée
Votre fille en ces lieux sans retour enchaînée.
Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,
Vous en serez la cause, et vous en gémirez.
Il ne sera plus temps.

M. DE FAUBLAS.

Je ne saurois comprendre
Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avois prié de raffermir un cœur
Dont j'ai vu tout à coup s'affoiblir la ferveur,
Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
Il faut entre nous deux des discours plus solides.
Il faudroit des raisons...

LE CURÉ.

Des raisons ! vous pensez
Que je puis contre vous n'en pas avoir assez !
Vous ! ministre des lois, dont l'autorité sainte
Annulle tous les vœux formés par la contrainte,

Organe des arrêts de leur temple émanés,
Osez-vous faire ici ce que vous condamnez?
A votre tribunal que tout autre en appelle,
Il trouvera dans vous un magistrat fidèle :
Contre l'oppression vous serez son appui,
Vous agirez en juge, et jusques aujourd'hui
Vous avez soutenu ce caractère auguste :
Pour votre fille seule allez-vous être injuste?
De tous vos jugemens comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre sang excepté?
Si les lois ont aux vœux mis un frein salutaire,
Croyez-vous donc le ciel moins juste que la terre?
Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé?
Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé?
Eh! le vœu le plus libre et le plus volontaire,
Si le ciel ne l'inspire, est dès-lors téméraire.
L'homme ne peut rien seul, Dieu l'a dit, le chrétien
Ne peut lui demander, ni lui promettre rien
Que par l'esprit divin qu'on reçoit de sa grâce;
Qu'il manifeste en nous, et que rien ne remplace,
Dont les traits éclatans ne peuvent s'altérer,
Et que dans votre fille il est loin de montrer.
Dans nos livres sacrés la sévère vengeance
Confond deux fois des vœux la funeste imprudence:
Un Saül, un Jephté jurent sans son aveu
Un indiscret serment qui semble tenter Dieu;
Leur vœu devient un crime, et leur succès un piége;
L'un se rend parricide et l'autre sacrilége:
Tant le ciel veut apprendre aux aveugles humains
A s'en remettre à lui pour guider leurs destins!

M. DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux !

LE CURÉ.

Non ; mais la folle audace
D'attenter sur Dieu même, et de prendre sa place,
D'oser sans mission, et dès-lors sans appui,
Régler un avenir qui n'appartient qu'à lui.
Ce sont ses propres lois que je vous fais entendre;
Et mon premier devoir est de vous les apprendre.
C'est à nous qu'il confie, avec sa vérité,
Le soin d'en maintenir l'entière pureté.
Ces héros des déserts, ces premiers cénobites
Que rassembloit un chef sous des règles prescrites,
N'admettoient auprès d'eux des disciples nouveaux
Que long-temps éprouvés par les mêmes travaux;
L'église, consacrant ces sublimes exemples
Reçut des vœux sacrés prononcés dans les temples;
Mais alors que du cloître on embrasse les lois
Elle exige avant tout qu'on soit libre en son choix.
C'est ainsi qu'en tout temps elle ouvre des asiles
Aux mortels affranchis des passions serviles,
A ceux que de ses coups le malheur a frappés,
Au repentir qui pleure, aux mondains détrompés,
A ce sexe surtout dont la foible innocence
Cherche au pied des autels sa plus sûre défense,
Et brûlant d'un feu pur allumé par le ciel,
Se choisit sous ses yeux un époux immortel.
Mais de tout vœu forcé la chaîne est odieuse :
Loin, bien loin cette offrande indigne, injurieuse !

Et que l'homme en Dieu seul mettant tout son appui,
Par l'amour de sa loi s'élève jusqu'à lui.

M. DE FAUBLAS.

A suivre de trop près ces étroites maximes,
Peu de vocations paroîtroient légitimes.
Il ne faut rien outrer, Monsieur, et nous devons
Nous conformer aux lois du monde où nous vivons.
Vous ne semblez ici consulter que ma fille;
Mais l'intérêt d'un fils, espoir de sa famille,
L'honneur de ma maison dont il doit se charger,
De puissans protecteurs qu'il me faut ménager;
Tous ces motifs unis peuvent valoir les vôtres.
Et que fais-je après tout que ce que font tant d'autres?
J'ai lieu de m'étonner, Monsieur, que vos discours
N'imputent qu'à moi seul ce qu'on voit tous les jours:
Nous voyons en effet qu'en cette circonstance
Un père peut s'attendre à quelque résistance;
Mais nous savons aussi que, passé ce moment,
Le sexe à cet état s'accoutume aisément.
Ce couvent ne suit point des règles trop austères;
Il ne demande point ces vertus singulières,
Ces prodiges d'en-haut dont vous m'avez parlé.
Ce tableau qu'à mes yeux vous avez étalé,
Qui, tracé dans la chaire obtiendroit mes louanges,
Fait du cloître un séjour peuplé de saints et d'anges.

LE CURÉ.

Plût au ciel!

M. DE FAUBLAS.

Mais enfin il n'en est pas ainsi.
Que votre rigorisme un peu plus adouci

Ne soumette pas tout à cette haute idée
D'une perfection qui n'est point commandée ;
On peut, sans y prétendre, aller au même but,
Et trouver en ces lieux la paix et le salut.
Je suivrai ce parti que l'usage autorise,
Que le monde permet, et que souffre l'église.

LE CURÉ.

Je vous le dis encor, elle vous l'interdit,
Et le monde permet ce que le ciel punit.
Je n'ai point prétendu que ses mains libérales
Dussent verser partout des largesses égales ;
Il mesure ses dons sur ce qu'il veut de nous ;
Mais sa loi souveraine est la même pour tous.
Le zèle qui du monde à jamais nous sépare
Est un de ses présens, peut-être le plus rare ;
Mais il a des enfans qui, par un noble effort,
Voués à contempler l'avenir et la mort,
Dans les biens d'ici-bas ne voyant qu'un vain songe,
D'un bonheur passager dédaignent le mensonge,
Et pleins du sentiment de l'immortalité,
S'élancent vers le ciel et vers l'éternité.
D'autres pour qui la vie étoit un long orage,
Las de se voir traînés de naufrage en naufrage,
Viennent chercher enfin l'asile du repos,
L'espoir d'une autre vie, et l'oubli de leurs maux.
Voilà les vrais élus, ceux que Dieu même appelle;
Leur chaîne est consolante, et n'est jamais cruelle.
Dieu voit avec plaisir, par un beau dévouement,
Ces mortels généreux enchaînés librement,
Apportant aux autels leurs tributs magnanimes,

Y paroître en héros et non pas en victimes ;
Mais ce Dieu juste et bon peut-il voir sans horreur
Des esclaves tremblans entraînés au malheur
Offrir à ses autels d'une voix accablée
Le sacrifice amer d'une ame désolée,
Baisser des yeux en pleurs sous un voile abhorré.
En étouffant le cri d'un cœur désespéré,
Et contre les tyrans qui leur font violence,
Du ciel que l'on outrage appeler la vengeance ?
Pensez-vous que ce vœu soit toujours impuissant?
Que ce Dieu de bonté, l'appui de l'innocent,
Ne s'établisse pas juge et vengeur du crime
Entre le père injuste et l'enfant qu'on opprime ?
Quoi! d'une foible enfant se rendre l'oppresseur,
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur,
Que l'avarice attend, et que la crainte souille !
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille!
Faire entre deux enfans qu'on a reçus des cieux,
De l'amour, de la haine, un partage odieux !
Grand Dieu ! que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule et disparoisse aux yeux de ta justice !
C'est l'église, Monsieur, qui parleroit ainsi ;
Vous osiez l'attester, et je l'atteste aussi :
Craignez de mériter son terrible anathême,
Craignez le ciel vengeur, craignez votre cœur même.
Le remords vous attend ; soyez père et chrétien:
Faites votre devoir ; j'aì satisfait au mien.

M. DE FAUBLAS.

Ce discours menaçant est au moins inutile ;
Ne me reprochant rien je dois être tranquille ,

Monsieur ; de ce couvent le sage directeur,
Qui conduit Mélanie et connoît bien son cœur,
Approuve à son égard ma fermeté sévère ;
Il veut que l'on combatte une erreur passagère,
Et non pas que l'on cède aux premiers mouvemens
D'une jeunesse aveugle en tous ses sentimens.
Il a de son état les mœurs et le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

LE CURÉ.

Je blâme avec l'église un détestable abus.
Il n'est que trop d'esprits lâches ou corrompus
Qui font plier la loi sous le joug de l'usage :
De leur religion ils n'ont point le courage ;
Trafiquant de ses droits et de sa vérité,
Leur foiblesse compose avec l'iniquité ;
Mais leur conduite enfin à leur état contraire
Est la faute de l'homme et non du ministère.
Quant à ce nom de *sage* en nos jours prodigué,
Exalté par l'erreur et par l'orgueil brigué,
Ce vain titre n'est point celui que je professe :
La crainte du Seigneur commence la sagesse,
La charité l'achève, et voilà mon devoir.
Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir,
Et que du directeur l'avis et le suffrage,
Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.
Les formes sont pour vous, je le sais : mais, Monsieur,
Vous ne séduirez point le ciel ni votre cœur.
C'est assez : votre fille attend sa destinée :
Vous allez à jamais la rendre infortunée,
Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez :

C'est

C'est un crime, Monsieur, et vous en répondrez.
Pesez ces derniers mots.

M. DE FAUBLAS.

Ces mots sont un outrage...

LE CURÉ.

Vous vous en direz plus, et je puis davantage.
Mélanie aujourd'hui n'a plus de père en vous ;
Je dois l'être, il suffit : j'en réponds devant tous.
Je saurai mettre obstacle à vos projets sinistres ;
Je vais de la justice implorer les ministres,
Et chez l'abbesse ici je proteste à l'instant
Contre le sacrifice où l'on force un enfant.
Je suivrai Mélanie au pied de l'autel même :
C'est là qu'au nom du ciel et d'un Dieu qui nous aime
Ma voix lui défendra des sermens criminels.
Nous verrons si la vôtre, à l'aspect des autels,
Osera lui donner l'ordre d'un sacrilége,
Osera blasphémer le Dieu qui la protége.

M. DE FAUBLAS.

Vous seul la protégez, et c'est bien vainement.
Puisque vous ne gardez aucun ménagement,
Suivez donc les transports où le zèle vous livre,
Combattez mes desseins, moi je vais les poursuivre.

LE CURÉ.

Tremblez de leur succès; vous pourrez, je le voi,
Etre assez malheureux pour l'emporter sur moi.
Peut-être il est trop tard pour sauver la victime;
Peut-être il est trop tard pour vous sauver un crime:
Ce crime, s'il s'achève, un jour sera vengé.

C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
Adieu, Monsieur.

SCÈNE V.

M. DE FAUBLAS.

Je vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils et moi je vois que tout conspire;
C'est un parti formé; je n'en saurois douter.
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter;
Si d'un zèle offensant l'amertume indiscrète
Doit...

SCÈNE VI.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE; *et un moment après*, MONVAL.

M. DE FAUBLAS.

Approchez, Madame, et soyez satisfaite.
Vous êtes bien servie, il le faut avouer;
Et de votre pasteur vous devez vous louer.
Il signale pour vous l'amitié la plus vive :
Il a tout employé, jusques à l'invective.
Je dois tout à vos soins et je les reconnois!
Et vous allez en voir la suite et le succès.
(*A Mélanie.*)
Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
La moitié de ce jour n'est pas encor passée;
Il vous reste un moment, il en faut profiter
Pour recueillir vos sens et pour les surmonter,

Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle
Ce cœur qui fut long-temps et docile et fidèle :
S'il a cessé de l'être et semble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne doit m'ébranler.
Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
Et pour vous y fixer le ciel a marqué l'heure;
Vous devez désormais y borner tous vos vœux.
(*A Monval qui entre en tremblant.*)
Je conçois quel dessein vous amène en ces lieux,
Monsieur; mais, malgré vous, rien n'a changé de face;
Vous pouvez à l'église aller prendre une place.

MÉLANIE.

Monval !... ma mère !

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille, tu gémis !

MONVAL, *à madame de Faublas, à demi-voix.*

Madame... Et c'est donc là ce que l'on m'a promis?

MÉLANIE.

Mon père, votre voix m'accable et m'épouvante.
Pardonnez... devant vous vous me voyez tremblante:
Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi
Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangère;
Ce cœur qui m'est fermé ne s'ouvre qu'à mon frère :
Qu'il me soit préféré, je ne demande rien;
Ma dépouille est à lui, donnez-lui tout mon bien;
Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille,
Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille?
Des droits de ma naissance à mon frère transmis

Qu'un seul me reste au moins, et qu'il me soit permis
D'habiter près de vous le toît où je suis née.
Pourquoi de mes parens serois-je abandonnée ?
Je n'ai jusques ici que trop vécu loin d'eux.
Hélas ! de tous mes maux le principe odieux,
C'est cet éloignement qui depuis ma naissance,
A vos yeux, à vos soins déroba mon enfance.
Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher ?
Faut-il que cette absence et si longue et si dure,
Ait effacé les traits qu'imprime la nature ?
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous.
O mon père! mon père!... Eh! quoi! ce nom si doux,
Pour moi seule à jamais doit-il être terrible?
Au cri de ma douleur êtes-vous insensible?
J'embrasse vos genoux... ne m'en repoussez pas.
Recevez-moi chez vous : daignez, daignez, hélas!
Ne point y rebuter les soins de ma tendresse;
Que ma mère avec vous les partage sans cesse;
Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer;
Vous pourrez me souffrir, et peut-être m'aimer;
Oui, m'aimer... Est-ce donc un effort pour un père?

M. DE FAUBLAS.

Levez-vous. En tout temps vous m'avez été chère,
Et les pleurs de ma fille ont des droits sur mon cœur.
Ce cœur de vos devoirs sent toute la rigueur:
Sentez aussi les miens, mettez-les en balance;
De mes engagemens concevez l'importance.
Une famille illustre et qui s'allie à moi,
Se sera donc trompée, en comptant sur ma foi ?

Du destin de mon fils je ne suis plus l'arbitre :
Ma parole est donnée; et comment, à quel titre
Puis-je la retirer? un changement si prompt
Et pour eux et pour moi n'est-il pas un affront?
La jeunesse à son gré peut se montrer volage,
Mais la légèreté ne sied pas à mon âge;
Et lorsqu'à cet accord je me suis arrêté
J'ai dû me décider avec maturité.
Pour me justifier que pourrai-je leur dire?

MÉLANIE.

Que sur vous la nature a pris un juste empire,
Que ce cœur paternel a senti mes douleurs,
Qu'il vous en coûteroit de causer mes malheurs;
Que vous avez pitié d'une fille expirante,
Que je me meurs.

M. DE FAUBLAS.

Eh! quoi! lorsqu'heureuse et contente
Vous demandiez à vivre en ces paisibles lieux,
Est-ce moi qui forçois votre choix et vos vœux?

MÉLANIE.

Non, mais c'étoit à vous, à votre expérience,
D'éclairer d'un enfant la facile imprudence,
De lui montrer le piége et de l'en détourner.
C'étoient là les leçons qu'il falloit me donner.
Dans l'avenir pour moi c'est vous qui deviez lire,
Et quand je m'égarois, vous deviez me conduire.
Ah! mon père aujourd'hui voudroit-il me punir
De ces mêmes erreurs qu'il falloit prévenir?

M. DE FAUBLAS.

Vous voulez des conseils; mais sachez donc les suivre.

Sachez que le penchant où votre cœur se livre,
Ce retour vers le monde et ces désirs ardens
Sont des goûts passagers que détruira le temps :
Sachez que s'immoler au bien de sa famille,
Remplir tous les devoirs d'une sœur, d'une fille,
Est un bonheur durable et plus digne de vous,
Que la religion doit rendre encor plus doux.

MÉLANIE.

Ah! pour jouir ainsi d'un noble sacrifice,
Il faut que notre cœur l'accepte ou le choisisse,
Et l'ame qu'on y force avec tant de rigueur
En perd tout le mérite et n'en a que l'horreur.
Mais vous, mais votre fils dont je suis la victime,
Goûterez-vous, hélas! un bonheur légitime?
Jouirez-vous en paix de vos tristes honneurs,
Fondés sur l'injustice et payés par mes pleurs?

M. DE FAUBLAS.

Ces pleurs se sécheront; et d'un esprit plus ferme...

MÉLANIE.

Non, la mort de mes maux sera l'unique terme.

M. DE FAUBLAS.

L'espoir...

MÉLANIE.

Il est partout, excepté dans ces lieux.

M. DE FAUBLAS.

Le ciel...

MÉLANIE.

Au nom du ciel fait-on des malheureux ?

M. DE FAUBLAS.

Ma fille, c'en est trop, vous voulez l'impossible.

MONVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah ! barbare !... A ce point vous seriez inflexible !
Son âge, sa candeur n'ont pu vous émouvoir !
Vous voulez la réduire au dernier désespoir !

M. DE FAUBLAS.

Eh ! pourquoi donc, Monsieur, prenez-vous sa défense?
Quels titres avez-vous ?...

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence ;
Tous ceux de la justice et de l'humanité.

M. DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générosité.
Je sais quel intérêt vous parle et vous anime.

MONVAL.

J'oserai l'avouer, oui, ce n'est point un crime ;
Oui, je l'aime, Monsieur, je le dois, je le veux ;
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux.
J'avois su le contraindre, et malgré ma tendresse,
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse ;
Je le déclare à vous qui croyez m'imposer,
Qui croyez à la fois répondre et m'accuser ;
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime ;
Mais je parle pour elle et non pas pour moi-même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme, et c'est assez, Monsieur, pour vous juger ;

C'est assez pour vous dire au nom de la nature,
Que vous abusez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur?
Nul être, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre.
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre?
Et contre votre sang devez-vous l'exercer?
Si c'étoit votre fils, l'oseriez-vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique?
Il braveroit bientôt une puissance inique,
Il fuiroit loin de vous, en réclamant les lois:
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix;
On l'opprime sans crainte... ah! l'innocence aimable,
Pour être désarmée, en est plus respectable;
Et la cause du foible est un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
La nature dans nous préparant sa défense,
Lui donna pour soutien de sa tendre innocence,
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui désarme tout, les pleurs et la beauté:
Vous seul y résistez.

M. DE FAUBLAS.

Quoi! c'est en ma présence
Qu'on ose s'emporter à tant de violence!
Audacieux jeune homme, avez vous donc pensé
Que l'amour excusât ce transport insensé?
Et vous me l'avouez cet amour qui m'offense!
Vous qui d'un jeune cœur séduisez l'innocence,
Vous qui l'enhardissez à la rebellion,
Vous qui seul apportez le trouble en ma maison!

Et vous vous en vantez! vous, Monsieur! à ce titre
Vous prétendez ici vous rendre notre arbitre!
Ah! si l'on vous permit de vous y présenter,
Ce n'étoit point du moins pour venir m'insulter,
Pour me donner la loi jusque dans ma famille.
Votre audace m'indigne, et sachez que ma fille,
Quand même je pourrois rompre aujourd'hui des nœuds
Dont le pouvoir sacré nous enchaîne tous deux,
Ne reverroit jamais un jeune téméraire
Dont la fougue imprudente ose outrager un père.

MONVAL.

Un père! vous! soyez-le, et je tombe à vos pieds.
Non, vous ne l'êtes pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez...

M. DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard, il n'est plus temps, Madame;
Vous avez enhardi son audace et sa flamme.
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

MADAME DE FAUBLAS.

C'en est trop; à vous seul il faut les imputer.
Etes-vous étonné d'essuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs, et saigner nos blessures?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous?

M. DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert?... Je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie : il est temps d'appaiser ma colère;
Craignez-en les effets : j'ordonne, je suis père;

Je veux qu'on m'obéisse et sans plus différer.

(*A madame de Faublas.*)

Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
Madame ; je renonce à la mère, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendois plus d'égards et de soumission.

(*A Mélanie.*)

Vous seule aurez causé notre désunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles :
La malédiction suit les enfans rebelles,
Et la mienne à la fin pourroit tomber sur vous.
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux.
Craignez...

MÉLANIE.

Qu'entends-je! ô ciel! ah! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait sortir la nature :
Le vôtre dès long-temps avoit su la bannir,
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace ;
Un affreux désespoir en mon sein la remplace.
Vous osez insulter à mes sens effrayés !
Vous menacez encor, quand je meurs à vos pieds?
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites?
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus ?
Mes jours étoient maudits quand je les ai reçus.
La malédiction a tonné sur ma tête
A l'instant où ma mère...

MADAME DE FAUBLAS.

O Mélanie ! arrête.
N'achève pas...

MÉLANIE.

Non... non... je ne me connois plus.
Je cède à des transports qui m'étoient inconnus.
Vous osez attester le ciel qui vous condamne!
Qui! vous! de son courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injustice à l'inhumanité!
Ah! vous-même tremblez que ce cri redouté,
Qu'élève vers les cieux d'une voix désolée
Sous les pieds des tyrans l'innocence foulée,
Ce cri, qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon ame et ne soit exaucé.

MADAME DE FAUBLAS.

Ma fille!...

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit! je m'emporte... ma mère!
Cet assaut douloureux, soutenu contre un père,
Vient d'épuiser ma force... elle succombe... hélas!
Si je pouvois mourir!... recevez dans vos bras...
(*Elle s'évanouit.*)
Je me meurs.

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel! ô ciel! je tremble pour sa vie.
Ah! ma fille! ah! Monval!

MONVAL.

Malheureux!... Mélanie!...
Elle ne m'entend plus... du secours... venez tous.
(*Il court pour sonner la cloche du parloir; M. de Faublas se met au-devant de lui.*)

M. DE FAUBLAS.

Non, arrêtez, Monsieur, il suffira de nous.

Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante ?

MONVAL.

Et qu'importe, grand Dieu! Mélanie est mourante ;
Et je cours...

MADAME DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle rouvre les yeux.
Elle reprend ses sens. Ma fille !...

MÉLANIE.

Où suis-je ? ô cieux !
(*Elle aperçoit son père, et se jette avec effroi dans les bras de sa mère.*)
Que vois-je !

MONVAL, *à M. de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables.
Regardez... quoi! vos yeux, vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau !
Vous étiez un tyran ; vous êtes un bourreau.

M. DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, Monsieur ! la fureur vous égare :
Vous me ferez raison...

MONVAL.

Ah! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés.
Elle peut s'affranchir...

MADAME DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez...

MONVAL.

Rien ne me retient plus! mon sang bout dans mes veines.

Va, tu peux te soustraire à des lois inhumaines,
O chère infortunée! écoute ton amant;
Ne crois rien que l'amour dans ce fatal moment:
Crois que dans l'univers il n'est point de puissance
Qui jamais contre toi porte la violence
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux;
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare;
Et loin de prononcer ce serment si barbare,
Que Dieu rejetteroit, que dément notre amour,
Atteste l'Eternel présent dans ce séjour;
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie.
Et si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,
Ajoute que nos cœurs l'un vers l'autre entraînés
Sont par des nœuds de flamme à jamais enchaînés;
Qu'on impose à ton ame un effort impossible.
Tout ce qui sut aimer, tout ce qui fut sensible,
Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois;
Moi, pour te seconder, j'élèverai ma voix,
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes, nos malheurs et ce touchant spectacle,
Nos cris et nos transports, la sainteté du lieu,
Et ce nom si sacré dans le temple d'un Dieu,
La vérité, voilà ce qui doit nous défendre.
Père injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point ému votre cœur implacable;
Je la retracerai cette scène effroyable;

Votre fille expirante et votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes.
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare et de pitié pour nous.

M. DE FAUBLAS.

D'un vieillard désarmé vous bravez la foiblesse :
Mais j'ai du moins un fils, et sa main vengeresse...

MONVAL.

Qui! lui! de vos fureurs le complice odieux!
Melcour! malheur à lui, s'il s'offroit à mes yeux!

MADAME DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval? quoi! ce ton de menace...

M. DE FAUBLAS.

Ne craignez point, Madame, une impuissante audace;
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe!
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,
S'écroule sur ma tête, et m'écrase avec vous!

M. DE FAUBLAS.

Il suffit, nous verrons ce que vous pouvez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons.

MONVAL.

O Mélanie !... on me l'arrache !... ô cieux !
Du moins vengez mes maux ; ils seront moins affreux.

(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du couvent. M. de Faublas sort d'un côté et Monval de l'autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MÉLANIE.

Pour la dernière fois il consent à m'entendre.
Que sert cet entretien? Que puis-je encore attendre?
Il a pris son parti... Je dois prendre le mien.
Un père! quoi! son sang!... quoi! je n'obtiendrai rien!
Ainsi l'on foule aux pieds la foiblesse éplorée!
Ah! d'indignation mon ame est pénétrée;
Mon ame se soulève. O Monval! c'est en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui sentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain... quelle est mon espérance?
Avec quelle chaleur il a pris ma défense!
Quel feu dans ses discours! et que mon cœur saisi
S'applaudissoit tout bas d'avoir si bien choisi!
Hélas! ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon père.
On ne pardonne point à qui nous fait rougir.
Et d'après ses conseils quand j'oserois agir,
Quel en seroit l'effet? Non, jamais Mélanie
Au sort de son amant ne peut se voir unie.
Que dis-je? on veut armer mon frère contre lui.
Mon père réclamoit un vengeur, un appui.
Quelle horreur se répand sur ma famille entière!

Mon frère est exposé, je désole ma mère;
Je perds ce que j'adore!... Il faut se décider.
Mon père me méprise et croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante.
Il verra si j'ai l'ame intrépide et constante...
Je le vois; la retraite et la réflexion,
D'un sentiment contraint la longue impression,
Donne aux sens recueillis un courage tranquille.
Allons... pour Mélanie il n'est qu'un seul asile...
Il est temps d'y courir... On nous dit qu'autrefois
La vierge de Vesta que condamnoient les lois,
Calmant par son trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y descendoit vivante :
De cette horrible mort qui fait frémir les sens,
Peu d'heures après tout achevoient les tourmens;
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivans,
La tombe se referme... et l'on y meurt long-temps.
Quel sort! Et toi, Monval, hélas! sans Mélanie,
(Si je connois ton cœur) souffriras-tu la vie?
Je l'abhorre sans toi. L'on vient... il faut parler...
Son aspect malgré moi me fait toujours trembler.

SCÈNE II.

M. DE FAUBLAS, MÉLANIE.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire?
J'ai cru que le devoir reprenoit son empire,

Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme et ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois
Que le joug du couvent à mes yeux est horrible;
Que la mort... oui, la mort me semble moins terrible;
Que, s'il faut à ce joug que mon sort soit livré,
On peut attendre tout d'un cœur désespéré;
Que de ce désespoir, qui de tout est capable,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

M. DE FAUBLAS.

Allez; quand vous aurez rempli sa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité;
Lui-même il vous rendra le calme et le courage.

MÉLANIE.

Le courage!... J'en ai... j'en saurai faire usage.
Je n'ajoute qu'un mot : si vous étiez certain
Que l'heure où dans le temple un serment inhumain
Auroit à ce couvent enchaîné ma misère,
De mes jours dévoués seroit l'heure dernière...
Si vous en étiez sûr... pourriez-vous le vouloir?

M. DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, et l'on fait son devoir.

MÉLANIE.

Eh bien!... je le ferai... Souffrez que je vous quitte.
Je sens que dans l'état où mon ame est réduite
J'ai besoin de goûter quelques instans de paix.
Tous vos désirs bientôt vont être satisfaits.

SCÈNE III.

M. DE FAUBLAS.

Plus que je ne pensois ce jour paroît terrible.
Fatigué d'un combat douloureux et pénible,
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.
Ici de tous côtés on m'accuse, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages;
Et je ne vois partout que de tristes présages.
Ma fille!... dans ses yeux, sur son front, j'ai cru voir
L'affreux recueillement d'un morne désespoir,
Une tranquillité funeste et menaçante.
Mais quoi! son ame est douce, ingénue, innocente.
Peut-elle méditer!... que sais-je?... je frémis.
Peut-être j'ai trop fait pour l'intérêt d'un fils;
J'ai trop bravé les pleurs que je faisois répandre;
Aux coups du désespoir, ô ciel! dois-je m'attendre?
J'éprouve par avance une secrète horreur
Qui semble présager l'approche du malheur.

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS.

MADAME DE FAUBLAS.

Courez, Monsieur, courez, on les a vus ensemble:
Votre fils et d'Orcé sont aux mains.

M. DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

MADAME DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus temps. Allez, volez.

M. DE FAUBLAS.

O cieux !

SCÈNE V.

MADAME DE FAUBLAS.

Que de maux à la fois ! Ma fille ! que fait-elle ?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle :
L'enfer la préparoit, et ces tristes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel rassemble de souffrances !
Mes enfans ! mes enfans ! je me meurs dans les transes.
Je la vois.

SCÈNE VI.

MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie en voyant sa mère fait un geste de surprise et de douleur.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Mon aspect semble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux !... Je croyois trouver ici...

MADAME DE FAUBLAS.

Ton père?

MÉLANIE.

Mon père, dites-vous? non, votre époux, ma mère,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur.
On le commande, on veut que je m'ensevelisse!...
J'obéis.

MADAME DE FAUBLAS.

Que dis-tu? suis-je donc leur complice?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime! hélas! ainsi que moi:
Je vous connois; je sais tout ce que je vous doi.
C'est un de me regrets.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu ne sais pas encore
(*A part.*)
Jusqu'où vont mes malheurs! Mais non, non, qu'elle ignore
Les désastres nouveaux qui nous menacent tous:
Elle me plaindroit trop.

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous?
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice...
Il est d'autres adieux où je n'ose penser...
Si j'avois pu pourtant!... Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimois!
De cette bouche, hélas! il ne l'apprit jamais;
Vous le savez trop bien. Dieu! quel sort est le nôtre!

Allons... il faut... il faut nous quitter l'une et l'autre.

MADAME DE FAUBLAS.

Non, je viendrai toujours partager ta douleur;
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur :
Tu me verras toujours, fille innocente et chère.
Ne veux-tu plus me voir?

MÉLANIE.

Jamais, jamais, ma mère.
Ma mère... cet adieu... vous ne l'entendez pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... que veux-tu dire, hélas!
Pourquoi me présenter cette funeste idée?
De quel sombre transport tu sembles possédée!
Oses-tu m'annoncer cet entier abandon?
Eh! quoi! ta mère aussi ne te verroit plus?

MÉLANIE.

Non.
On n'a plus de parens dans ma froide demeure.
Il en est que j'abhorre... il en est que je pleure...
Vivez du moins, vivez plus heureuse que moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Heureuse! quand tu veux me séparer de toi!
Ciel! je perds un enfant, et je tremble pour l'autre.
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble est le vôtre?
Vous détournez de moi vos regards et vos pas;
Il n'est plus temps de craindre... Et qu'avez-vous?

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas!

Je ne puis résister à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop rude.
Je vois ton front pâlir, et tes traits s'altérer.

MÉLANIE.

Ciel ! ô ciel ! de quel feu je me sens dévorer!
Toute ma fermeté cède au mal qui me tue...
J'espérois dérober ma mort à votre vue...
Que celui qui la cause en seroit seul témoin.
Le poison...

(Elle tombe dans un fauteuil.)

MADAME DE FAUBLAS.

Dieu ! je cours...

MÉLANIE.

Non, demeurez. Ce soin
Ne me sauveroit pas, il n'est plus de remède;
Il n'en est plus.

MADAME DE FAUBLAS *court ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah! venez à mon aide!

SCÈNE VII.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, *quelques Sœurs converses s'empressant autour de Mélanie.*

MADAME DE FAUBLAS.

Ah ! Monsieur !

M. DE FAUBLAS.

Ah ! Madame, on ne les trouve pas ;
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi, partageant mes alarmes,
Courent de tous côtés... Je vois couler vos larmes.

MADAME DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez causé, que j'ai prédit en vain :
Votre fille est mourante, elle est empoisonnée.

M. DE FAUBLAS.

Ciel ! ma fille !

SCÈNE VIII.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O Monsieur ! ô mère infortunée !
Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs :

C'est

C'est le ciel qui vous frappe, offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux!

MADAME DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage:
Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt : elle touche à ses derniers instans.
Ma fille! le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, et ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible?
Pourrai-je vous apprendre...

M. DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils!

LE CURÉ.

Hélas! il est trop vrai.

M. DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis.

LE CURÉ.

Monval cherchoit Melcour, et que sais-je? peut-être
De ses premiers transports il n'eût pas été maître.
Il voit leur choc de loin : il court les séparer;
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

M. DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCÈNE IX.

M. DE FAUBLAS, MAD. DE FAUBLAS, LE CURÉ, MÉLANIE, MONVAL.

(*La scène est disposée de manière que Mélanie d'un côté du théâtre est dans un fauteuil, ayant sa mère à sa droite, penchée sur elle, quelques Sœurs converses à sa gauche ; et de l'autre côté M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement ; le Curé est auprès de lui.*)

MONVAL, *à madame de Faublas sans voir Mélanie.*

Ah ! quels maux accablent votre vie !
Le ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement...

MÉLANIE.

O Monval !

MONVAL.

Quelle voix !
Elle m'appelle encor ! ah ! qu'est-ce que je vois ?
(*Il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te rester fidèle.
Je vivois pour t'aimer... ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis du moins, justifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la première fois.

MONVAL.

Tu m'aimes et tu meurs ! ô Mélanie ! ô rage !

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.
Du jour où je t'ai vu je jurai d'être à toi :
L'amour à tous les deux dicta la même loi.
Ma mère y souscrivoit, si le ciel en colère
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un père.
Il versa dans mon sein le poison des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.
Cet homme injuste et dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon désespoir avec tranquillité.
La nature en son cœur n'a jamais habité...
La mort est dans le mien ; quels tourmens le déchirent !
(*Aux sœurs.*)
O vous, que mes malheurs à ce spectacle attirent,
Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous à ma voix, victimes malheureuses.
(*Elle se lève avec effort, soutenue sur sa mère et sur deux religieuses ; Monval reste appuyé sur le fauteuil, la tête dans ses mains.*)
Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuses ;
Accablez avec moi l'oppresseur abhorré
Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.
Dieu ! que le dernier cri de sa fille expirante
Retentisse à jamais dans son ame tremblante,
Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas,

Rejette sa prière, et ne pardonne pas.

LE CURÉ.

O ma fille! abjurez ces sentimens coupables.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux, les bras tendus vers le ciel.*

Dieu! Dieu! n'entendez pas ces souhaits exécrables.
Le désespoir, la mort ont exhalé ces vœux,
Tout mon cœur les dément... pardonnez, justes cieux!
Pardonnez à mon père aussi bien qu'à moi-même.
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*Au Curé.*)
Vous qui m'avez rendu des soins si généreux!
Et vous, ma mère, vous... venez fermer mes yeux:
Venez... ces yeux éteints vous distinguent à peine.
Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine;
Qu'il soit pour la nature, hélas! et pour l'amour!
Serrez-moi dans vos bras! Monval... c'est sans retour!
Cher Monval!...

(*Elle meurt.*)

MONVAL.

Non; attends, que rien ne nous sépare...
Elle n'est plus! Eh bien! es-tu content, barbare?
Tigre, d'un tel objet viens te rassasier;
Contemple tous tes coups, et jouis du dernier.
(*Il veut se percer de son épée, le Curé le retient.*)

LE CURÉ.

Arrêtez! ah! c'est trop multiplier les crimes.

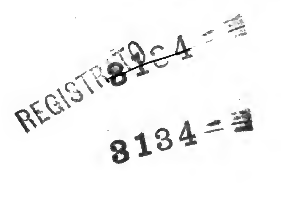
Ce jour infortuné compte assez de victimes.
(*A M. de Faublas.*)
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.
M. DE FAUBLAS *sort d'un long accablement.*
Dieu vengeur ! à quel prix m'avez-vous éclairé!

FIN DE MÉLANIE.

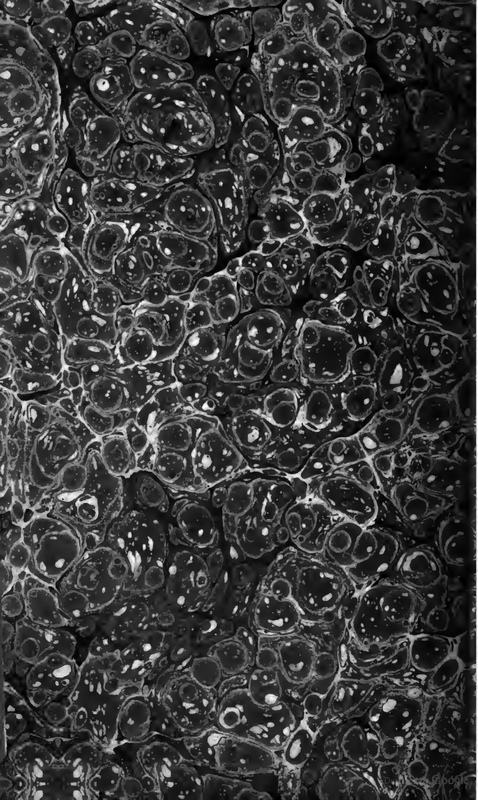
TABLE

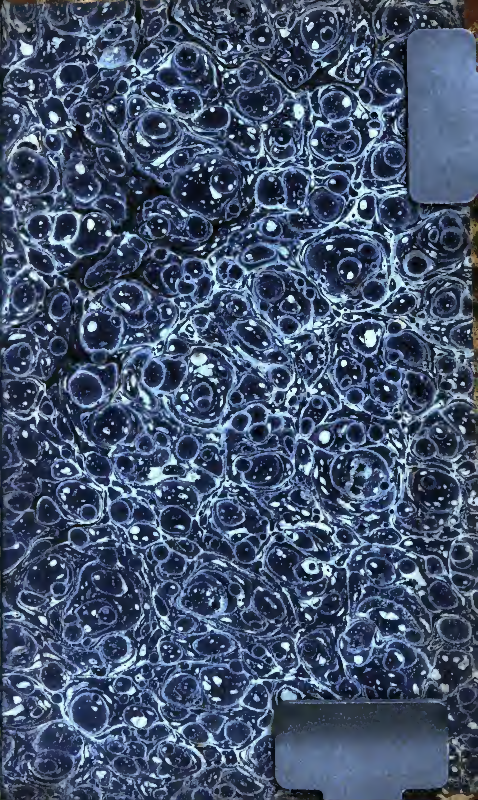
DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome trentième.










BIBL
Se
Pr